



NOUVEAUX SECRETS

Expérimentez, pour conserver

LA BEAUTÉ DES DAMES,

Et pour guérir plusieurs sortes

DE MALADIES.

Tirez des Mémoires de M. le Chevalier Digby, Chancelier de la Reine d'Angleterre.

Avec son Discours touchant la guérison des Playes, par la Poudre de Sympathie.

TOME II.

Sixiéme Edition, revûë, corrigée & augmentée d'un Volume.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Poote.

M. DCC.

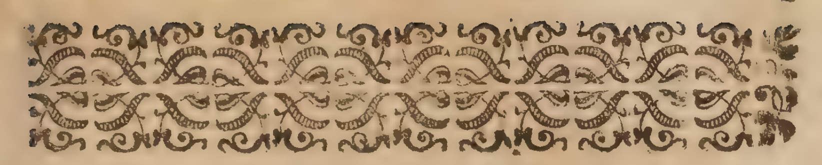


TABLE

Des Secrets & Remédes contenus dans le ſecond Volume.

Fin de la Table du second Volume.

NOU-



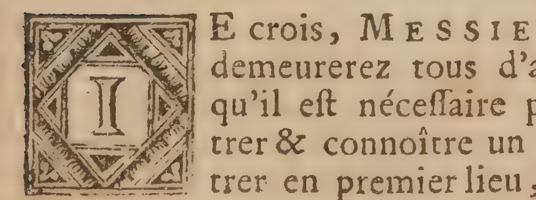
NOUVEAUX SECRETS POUR CONSERVER LA BEAUTE' DES DAMES,

Et pour guérir plusieurs sortes de Maladies.

DISCOURS

Fait en une célébre Assemblée, par le Chevalier Digby,

Touchant la guérison des Playes, par la Poudre de Sympathie.



E crois, MESSIEURS, que vous demeurerez tous d'acord avec moi, qu'il est nécessaire pour bien pénétrer & connoître un Sujet, de montrer en premier lieu, s'il est tel comme on le suppose ou qu'on se l'imagine : car ne

ne perdroit-on pas inutilement & son tems & sa peine, de s'occuper à rechercher les causes de ce qui n'est peut-être qu'une chimére, sans aucun fondement de vérité ?

Il me semble avoir lû en quelqu'endroit de Plutarque, qu'il propose cette Question : Pourquoi les chevaux qui pendant qu'ils étoient poulains, ont été poursuivis par le loup, & se sont sauvez à force de bien courir, sont plus vîtes que les autres. A quoi il répond, qu'il se peut faire que l'épouvante & la frayeur que le loup donne à une jeune bète, lui fait faire toutes sortes d'efforts pour se delivrer du danger qui la presse, & ainsi la peur lui dénouë les jointures, lui étend les nerfs, & lui rend souples les ligamens & autres parties qui servent à la course ; de telle sorte qu'il s'en ressent tout le reste de sa vie, & en devient bon coureur. Ou peut être (dit-il) c'est que les poulains qui sont naturellement vîtes se sauvent en fuyant : au lieu que les autres qui ne le sont pas tant, sont attrapez par le loup & deviennent sa proye. Et ainsi, ce n'est pas que pour avoir échappé du loup ils en soient plus vîtes : mais c'est que leur vitesse naturelle les a sauvez du loup. Il en donne encore d'autres raisons : & à la fin il conclud, que peut être aussi la chose n'est pas véritable. Je ne trouve pas à redire, Messieurs, à ce procédé en des propos de table, où le principal dessein de la conversation est, de se divertir doucement & agréablement, sans y mêler la sévérité des raisonnemens forts, qui tiennent les esprits bandez & attentifs. Mais en une Assemblée si célébre que celle-ci, où il y a des personnes si judicieuses & si profondement sçavantes ; & qui en cette rencontre attendent de moi que je les paye de raisons solides :

des : Je ferois bien marri, qu'aprés avoir fait mes derniers éforts pour éclaircir comment la Poudre qu'on appelle communement de Sympathie, guérit naturellement & fans magie les playes, fans qu'on y touche, & même fans qu'on voye le bleffé ; l'on revoquât en doute, fi telle guérifon fe fait effectivement ou non.

En matiére de fait, la détermination de l'éxiftence & de la vérité dépend du raport que nos fens nous en font. Celle-ci eft de cette nature : car ceux qui en ont vû l'éfet & l'expérience, & ont été foigneux d'en éxaminer toutes les circonftances requifes, & fe font fatisfaits aprés avoir reconnu qu'il n'y a point de fupercherie, ne doutent point que la chofe ne foit véritable. Mais ceux qui n'ont point vû de femblable expérience, s'en doivent raporter au recit & à l'autorité de ceux qui affurent les avoir vûës. J'en pourrois produire plufieurs dont je fuis témoin oculaire, & même, *quorum pars magna fui.* Mais comme un éxemple certain & avéré eft tout à fait convaincant pour déterminer la poffibilité & la vérité de quelque matiére dont on doute, je me contenterai, pour ne vous pas ennuyer prefentement, de vous en rapporter un feulement fur ce fujet ; mais ce fera l'un des plus illuftres, des plus éclatans, & des plus averez, qui ait jamais été, ou qui puiffe être ; non feulement par les circonftances remarquables qui s'y trouvent ; mais auffi par le mérite de la perfonne qui en a été le Témoin oculaire. Car la guérifon d'une facheufe bleffure a été faite par cette Poudre de Sympathie en la perfonne d'un homme qui étoit illuftre, tant pour fes belles lettres que pour fon emploi. Toutes les cir-

constances ont été examinées & épluchées à fond, par un des plus grands & des plus sçavans Rois de son tems, le Roi Jaques d'Angleterre, qui avoit un talent particulier & une industrie merveilleuse à discuter les choses naturelles, & à pénétrer dans leur fond : Par son fils le défunt Roi Charles : Par le défunt Duc de Bukingan, leur premier Ministre : Enfin le tout a été enregistré dans les Memoires du grand Chancelier Bacon, pour être ajoûté en forme d'Apendix à son Histoire naturelle. Et je crois, Messieurs, que quand vous aurez entendu cette Histoire, vous ne m'accuserez pas de vanité, pour être l'introducteur de cette nouvelle maniére de guérir les playes. Voici donc comment l'affaire se passa.

Monsieur Jaques Howell, Secrétaire du Duc de Bukingan (assez connu en France par ses écrits, & particulierement par sa Dendrologie, traduite en François par Mr. Baudouin, ce me semble) survint un jour comme deux de ses meilleurs amis se battoient en duel. Il se mit aussitôt en devoir de les separer : Il se jette entr'eux deux, & de sa main gauche saisit la garde de l'epée de l'un des combattans, pendant que de sa droite il empoigne la lame de l'autre. Eux transportez de furie chacun contre son ennemi, font des efforts pour se débarasser de leur ami commun qui les empêchoit de se battre : Et l'un tirant brusquement son épée, qui ne pouvoit pas être retenuë par la lame, coupe jusques à l'os tous les nerfs, muscles & tendons du dedans de la main de Monsieur Howell ; & à même tems l'autre dégage sa garde, & porte un coup d'estramaçon à la tête de son adversaire, qui va fondre sur celle de son

ſon ami, lequel pour parer le coup, hauſſe la main déja bleſſée, qui par ce moyen fut coupée, autant par le dehors, comme elle étoit au dedans. C'étoit un terrible ſort pour lui de voir cruellement répandre ſon ſang par les armes de ſes meilleurs amis, qui en leur ſens raſſis auroient hazardé tout le leur pour garantir celui de leur ami. Au moins cette effuſion de ſang involontaire, détourna celle qu'ils s'efforçoient de faire l'un contre l'autre: Car voyant le viſage du Monſieur Howell tout couvert de ſang tombé de ſa main élevée, ils accourent à lui pour l'aſſiſter, & aprés avoir viſité ſes bleſſures, ils les bandent de l'une de ſes jarretiers pour tenir cloſes les veines qui étoient toutes coupées & ſaignoient abondamment. Ils le ramenent chez lui, cherchant un Chirurgien, & le premier venu ſervit pour lui mettre l'appareil. Pour le ſecond, quand ce vint à ouvrir la playe le lendemain, le Chirurgien du Roi fut envoyé par Sa Majeſté qui affectionnoit beaucoup le Sieur Howell. J'étois logé tout proche de lui. Et un matin comme je m'habillois, quatre ou cinq jours aprés cet accident, il vint en ma chambre pour me prier de lui donner quelque reméde pour le ſoulager; d'autant, dit-il, qu'il avoit appris, que j'en avois de trés-bons pour de ſemblables occaſions; & que ſa bleſſure étoit en ſi mauvais état, que les Chirurgiens appréhendoient que la gangrene ne s'y mît: ce qu'arrivant, il lui faloit couper la main. En éfet ſon viſage témoignoit la douleur qu'il enduroit; laquelle il diſoit être inſupportable avec une inflammation extréme. Je lui répondis, que je le ſervirois volontiers: mais que quand il ſçauroit de quelle façon je penſois les bleſſez,

ſans avoir beſoin de les toucher ou de les voir ; peut-être il ne le voudroit plus, parce qu'il croiroit cette maniére de guerir, ou ſuperſtitieuſe, ou inefficace. Pour la derniére (dit-il) les grandes merveilles que pluſieurs perſonnes m'ont raconté de vôtre medicament, ne me laiſſent point douter de ſon efficace : Et pour la premiére, tout ce que j'ai à dire eſt compris en ce proverbe Eſpagnol, *haga ſe el milagro, y hagalo Mahoma.* Je lui demandai donc quelque piece d'étoffe ou de linge ſur laquelle il y avoit du ſang de ſes playes. Il envoya incontinent querir la jarretiere qui lui avoit ſervi de premier bandage : Et cependant, je demandai un baſſin d'eau, comme ſi je me voulois laver les mains, & pris une poignée de poudre de vitriol que je tenois en un cabinet ſur ma table, & l'y fis promptement diſſoudre. Auſſitôt que la jarretiere me fut apportée, je la mis dans le baſſin, remarquant bien ce que faiſoit cependant Monſieur Howell : Il parloit à un Gentilhomme en un coin de ma chambre, ſans prendre garde à ce que je faiſois ; & tout à l'heure il treſſaillit, & fit une action comme s'il ſentoit en lui quelque grande émotion : Je lui demandai ce qu'il ſentoit. Je ne ſçai (dit il) ce que j'ai, mais je ſçai bien que je ne ſens plus de douleur : Il me ſemble qu'une fraîcheur agréable comme ſi c'étoit une ſerviette mouillée & froide, s'épand ſur ma main, ce qui m'a ôté toute l'inflammation que je ſentois. Puis donc, lui repliquai je, que vous ſentez déja un ſi bon effet de mon médicament, je vous conſeille d'ôter tous vos emplâtres, tenez ſeulement la playe nette en un état moderé & temperé de chaud & de froid. Ceci fut auſſi-tôt rapporté à Monſieur de Bukingan, & peu aprés au Roi,

qui

qui furent tous deux fort curieux de ſçavoir la ſuite de l'affaire : De ſorte, qu'aprés dîner j'ôtai la jarretiere hors de l'eau & la mis ſecher à un grand feu. A peine étoit-elle bien ſeche (& pour cet effet, il falloit qu'elle eût été premiérement bien échauffée) que voila le Laquais de Monſieur Howell qui me vint dire, que ſon Maître ſentoit depuis fort peu de tems autant de douleur que jamais, & encore plus grande, avec une chaleur auſſi violente que ſi ſa main eût été parmi les charbons ardens. Je lui répondis, que quoi que cela lui fût arrivé à preſent, il ne laiſſeroit pas de ſe bien porter dans fort peu de tems; que je ſçavois la cauſe de ce nouvel accident, & que j'y donnerois ordre, & que ſon Maître ſeroit delivré de ſa douleur & de ſon inflammation, avant qu'il pût être de retour chez lui pour l'en aſſurer. Mais qu'en cas que celà ne fût pas, qu'il revint m'en avertir ; ſinon, qu'il n'avoit que faire de retourner. Avec cela il s'en va ; & à l'inſtant je remets la jarretiere dans l'eau : ſur quoi, encore qu'il n'y eût que deux pas chez ſon Maître, il le trouva tout à fait ſans douleur ; & même avant qu'il y arrivât, elle étoit entiérement ceſſée. Pour couper court, il n'eût plus de douleur, & dans cinq ou ſix jours ſa playe fût cicatrizée & entiérement guérie. Le Roi Jaques ſe faiſoit ponctuellement informer de tout ce qui ſe paſſoit dans cette cure : Et aprés qu'elle fût achevée & parfaite, il voulut ſçavoir de moi comme elle s'étoit faite, m'ayant premiérement raillé, ce qu'il faiſoit toûjours de trés-bonne grace, de Magicien & de Sorcier. Je lui répondis, que je ſerois toûjours prêt à faire tout ce que Sa Majeſté m'ordonneroit : Mais que je la ſup-

ſuppliois trés-humblement de me permettre avant que de paſſer outre, de lui dire ce que l'Auteur de qui j'avois appris le ſecret, dit au grand Duc de Toſcane en pareille occaſion. C'étoit un Religieux Carmé nouvellement venu des Indes & de la Perſe à Florence, & même il avoit été en la Chine, qui ayant fait de merveilleuſes cures avec ſa poudre, depuis ſon arrivée en Toſcane, le Duc lui témoigna qu'il ſeroit bien aiſe de l'apprendre de lui. C'étoit le Pére du Grand Duc qui régne aujourd'hui. Le Religieux lui répondit, que c'étoit un ſecret qu'il avoit appris en Orient, & qu'il croyoit qu'il n'y avoit que lui qui le ſçût en Europe, & qu'il méritoit qu'il ne fût pas divulgué. Ce qui ne ſe pouroit pas faire, ſi ſon Alteſſe ſe mêloit de l'éxercer, d'autant qu'il ne le feroit point par ſes mains: & que s'il employoit ſon Chirurgien ou autre Valet, il y auroit en peu de tems bien d'autres perſonnes qui le ſçauroient auſſi-bien que lui. Sur quoi ſon Alteſſe ne le voulut plus preſſer là-deſſus. Mais quelques mois aprés, j'eus le moyen de faire un trés-important plaiſir à ce Religieux; ce qui fut cauſe qu'il ne me voulut pas refuſer ſon ſecret, & la même année il s'en retourna en Perſe. De ſorte que je crois être maintenant le ſeul en toute l'Europe qui ſçache ce ſecret. Le Roi me repliqua, que je n'apprehendaſſe point qu'il le divulguât, car il ne ſe fieroit à perſonne en faiſant experience de cette cure; mais la feroit toûjours de ſa main propre, & que je lui donnerois de ma poudre. Ce que je fis, & l'inſtruiſis de toutes les circonſtances, & Sa Majeſté en fit pluſieurs épreuves; dans toutes leſquelles elle eût une ſinguliere ſatisfaction. Cependant,

dant, Monsieur de Mayence son premier Médecin, veilloit pour découvrir ce qu'il pouvoit de ce secret; & à la fin il parvint à sçavoir que le Roi se servoit de Vitriol. Alors il m'aborde, & me dit qu'il n'avoit osé me demander mon secret, parce qu'il avoit sçû que j'avois fait difficulté de le dire au Roi. Mais à cette heure qu'il avoit appris de quelle matiere il se falloit servir, il esperoit que je lui communiquerois toutes les circonstances de ce qu'il falloit faire. Je lui répondis, que non seulement à cette heure, mais que s'il me l'eût demandé dés le commencement, je lui aurois franchement tout dit. Car entre ses mains il n'y avoit point de danger qu'un tel secret se prostituât. Et ensuite je lui dis le tout. Peu aprés il s'en alla en France pour voir une belle terre qu'il avoit nouvellement achetée proche de Genéve, qui est la Baronie d'Aubonne. En ce voyage il alla voir Monsieur le Duc de Mayenne, qui depuis long-tems avoit été son grand ami & Protecteur; & lui enseigna ce secret. Le Duc en fit plusieurs experiences, qui en toutes autres mains, que celles d'un Prince si pieux & si religieux, auroient passé pour des effets de Magie & d'enchantement. Aprés la mort du Duc (qui fut tué au siége de Montauban) son Chirurgien qui le servoit à faire cette cure, vendit ce secret à plusieurs personnes de condition, qui lui en donnerent des sommes considerables; de sorte qu'en peu de tems il devint riche par ce moyen. La chose étant ainsi tombée en plusieurs mains, ne demeura pas long-tems en termes de secret; mais peu à peu elle s'est tellement divulguée, qu'à peine y a-t-il aujourd'hui un Barbier de Village qui ne la sçache.

Voila

Voila donc, Messieurs, quelle a été l'origine de la Poudre de Sympathie avec une histoire notable d'une cure faite par cette Poudre. Il est tems desormais de venir à la discussion, qui est de sçavoir comment cela se fait. Il faut avouer, que c'est une chose merveilleuse, que la playe d'une personne blessée puisse être guérie, ou son inflammation & douleur augmentée par l'application d'un reméde appliqué à un morceau de linge, ou à une épée même en grande distance. Et il ne faut pas douter que si aprés une longue & profonde speculation de toute l'œconomie & enchaînement des causes naturelles qui peuvent être jugées capables de produire un tel effet, on tombe à la fin sur les veritables, il faut qu'elles ayent des ressorts & des moyens d'agir bien subtils & bien déliez : jusques à cette heure, elles ont été envelopées de tenebres, & jugées tellement inaccessibles, que ceux qui se sont mêlez d'en parler ou d'en écrire (au moins ceux que j'ai vû) se sont contentez d'en dire quelques particularitez ingenieuses sans traiter la matiere bien à fonds, & plûtôt pour montrer la vivacité de leur esprit & la force de leur éloquence, que pour satisfaire à leurs Lecteurs ou Auditeurs, en leur enseignant comment la chose se fait. Ils veulent que nous prenions pour argent comptant, des termes que nous n'entendons point, & ne sçavons ce qu'ils signifient. Ils nous payent de convenances, de ressemblances, de Sympathies, de vertus magnetiques, & de semblables paroles, sans nous expliquer ce que ces termes veulent dire. Ils croyent avoir bien réüssi s'ils persuadent foiblement à quelqu'un, que la chose se peut faire par une voye naturelle, & sans

avoir

avoir recours à l'intervention des demons ou des eſprits : & ils ne pretendent point avoir trouvé des raiſons convaincantes pour démontrer comment cela ſe fait. Si je n'eſperois, Meſſieurs, de pouvoir gagner quelqu'autre choſe ſur vos eſprits ; je veux dire, que ſi je ne croyois vous pouvoir perſuader, que par des paroles, je ne l'aurois pas entrepris. Je ſçais trop bien, *Quid ferre recuſent, quid valeant humeri.* Un tel deſſein demande beaucoup de feu, de la vivacité, & de la délicateſſe dans le langage & dans les expreſſions, pour inſinuer comme par ſurpriſe, ce qu'on ne ſçauroit emporter de pied ferme, & par des raiſons froides, quoi que ſolides. Un diſcours de cette nature, ne ſe doit pas attendre d'un étranger, qui ſe trouve obligé de dire ſes ſentimens en une langue, en laquelle il a peine d'exprimer ces conceptions ordinaires. Néanmoins, Meſſieurs, ces conſiderations ne m'empêcheront pas de me charger d'une entrepriſe qui pourra ſembler à quelques-uns bien plus difficile que celle que je viens de dire ; à ſçavoir, de bien prouver que cette guériſon qu'on appelle de Sympathie, ſe peut faire naturellement ; & de vous montrer à l'œil, & faire toucher au doigt, comme elle ſe fait. Vous ſçavez, Meſſieurs, que les perſuaſions ſe font par des argumens ingenieux, qui étant exprimez de bonne grace, charouillent plûtôt l'imagination, qu'ils ne ſatisfont l'entendement. Mais les demonſtrations ſont bâties ſur des principes certains & prouvez ; & quoi qu'elles ſoient groſſierement énoncées, néanmoins elles convainquent, & les concluſions en ſont tirées avec neceſſité. Elles agiſſent comme une vis attachée contre une porte pour l'abattre, ou ſur une la-

me

me de metal pour y imprimer la marque de la monnoye : à chaque tour qu'elle fait, elle ne s'approche que peu, & quasi insensiblement ; & ne fait guéres de bruit, il ne faut pas non plus une si grande force pour la tourner : mais son éfort, quoi que lent, est si invisible, qu'à la fin elle abat la porte, & fait une impression profonde dans la plaque d'or ou d'argent : Au lieu que des coups de marteau ou de barres (ausquels se peuvent comparer les discours ingenieux des beaux esprits) demandent des bras de Geans, font beaucoup de bruit & au bout du conte, produisent peu d'effet. Pour entrer donc en matiére : je poserai premiérement (selon la métode des demonstrations geometriques) six ou sept principes pour fondement sur lesquels je bâtirai mon édifice. Mais aussi, je les établirai si bien & si fermement, qu'on ne fera pas difficulté de me les accorder. Ces principes seront comme les rouës de la machine d'Archimede, par le moyen de laquelle un enfant étoit capable d'attirer sur la terre la grosse caraque du Roi Hieron, que cent paires de bœufs avec toutes les cordes & cables de son arcenal, ne pouvoient pas faire seulement remuer. Et par le moyen de ces principes, j'espere de conduire ma conclusion à bon port.

Le premier principe donc sera, que l'orbe ou sphére de l'air est rempli de lumiére. S'il étoit besoin de prouver en cet endroit que la lumiére est une substance materielle & corporelle, & non une qualité imaginaire & incompréhensible (comme plusieurs de l'école le prétendent) je le ferois avec assez d'évidence. Je l'ai fait suffisamment en quelqu'autre traité qui a été publié depuis quelques années. Et ce n'est pas une n ou

v ell-

telle opinion : Car plusieurs Philosophes des plus estimez parmi les anciens l'ont avancée ; & même le grand Saint Augustin en sa troisiéme Epître à Volusien témoigne qu'il est de ce sentiment. Mais pour nôtre affaire presente, que la lumiére soit l'une, ou l'autre, c'est assez d'expliquer son cours, & les voyages qu'elle fait, dont nos sens nous rendent témoignage. Il est évident, que sortant continuellement de sa source qui est le Soleil, & s'élançant avec une merveilleuse vîtesse de tous côtez par lignes droites ; là, où elle rencontre quelques obstacles en son chemin par l'opposition de quelques corps durs & opaques, elle se reflêchit, elle saute de là, *ad angulos æquales*, & reprend un autre cours par une autre ligne droite, jusques à ce qu'elle ait bricollé vers un autre côté par le choc d'un autre corps solide ; & ainsi elle continuë à faire des nouveaux bonds çà & là, tant qu'enfin étant chassée de tous côtez par les corps qui s'opposent à son passage, elle se lasse & s'éteint. Tout de même donc que nous voyons une balle en un jeu de paulme, qui étant poussée par un puissant bras contre une des murailles, saute de là à l'opposite, tant que souvent elle fait le circuit de tout le jeu de paulme, & acheve son mouvement proche du lieu où elle l'avoit commencé. Nos yeux mêmes sont témoins de ce progrés de la lumiére, quand par refléxion elle illumine quelqu'endroit obscur où elle ne peut pas parvenir directement : ou quand sortant immédiatement du Soleil & frapant sur la Lune ou sur quelqu'autre des planetes, les rayons qui n'y peuvent pas entrer réjallissent jusques à nôtre terre (car sans cela nous ne les pourrions pas voir) & là elle est refléchie, rompuë & brisée par autant de corps comme

comme elle en rencontre en ses refléxions diverses.

Le second principe sera, que la lumiére frappant ainsi sur quelque corps, les rayons qui n'y entrent pas bien avant mais qui rebondissent de la superficie de ce corps, en détachent & emportent avec soi quelques petites particules ou atomes, tout de même que la balle dont nous venons de parler, emporteroit avec elle quelque humidité des murailles contre lesquelles elle bricolleroit, si le plâtre qui les enduit, étoit encore humide; & comme elle emporte en effet quelque teinture du noir dont ces murailles sont peintes. La raison de ceci est, que la lumiére, ce feu si subtil & rarifié; venant avec une si merveilleuse vitesse (car ses darts sont dans nos yeux, quasi aussi-tôt que sa tête est élevée dessus nôtre horison; faisant ainsi tant de milliers de lieuës en une espace imperceptible de tems) & battant à plomb sur le corps qui lui est opposé, elle ne peut pas manquer d'y faire quelques petites incisions, proportionnées à sa rareté & subtilité: Et ces petits atomes decoupez & détachez de leur trône, étant composez des quatre Elemens (comme tous les corps du monde le sont) le chaud de la lumiére s'attache & s'incorpore avec les parties humides, visqueuses & gluantes desdits atomes, & elle les emporte bien loin avec soi. L'expérience nous montre cette vérité, aussi-bien que la raison. Quand on met quelque linge ou drap humide à secher devant le feu, les rayons ignez frappant là dessus, ceux qui n'y trouvent point d'entrée, mais refléchissent hors de là, emportent avec eux des corpuscules humides, qui forment une espece de brouillard entre le linge & le feu: De même, le Soleil illuminant

luminant à son lever la terre, qui est humectée par la pluye ou par la rosée de la nuit, ses rayons élevent un brouillard qui monte peu à peu jusques aux sommets des collines; & ce brouillard se rarifie à mesure que le Soleil a plus de force de le tirer en haut : jusques à ce qu'à la fin nous le perdons de vûë, & il devient partie de l'air, qui, à cause de sa tenuité, nous est invisible. Ces atomes donc, sont comme des Cavaliers montez sur des coursiers aîlez qui vont bien loin, jusques à ce que le Soleil se couchant, retire leurs Pegases, & les laisse tous sans monture, & alors ils se precipitent en foule vers la terre d'où ils étoient attirez : la plus grande part & les plus pesans tombent à la premiere retraite du Soleil, & c'est ce qu'on appelle le serein, lequel quoi qu'il soit trop subtil pour être vû, on ne laisse pas pourtant de sentir, comme une infinité de petits marteaux qui frapent nos têtes & nos corps, principalement de ceux qui sont avancez en l'âge: car les jeunes, à cause du bouillonnement de leur sang & de la chaleur de leur complexion, poussent hors d'eux une abondance d'esprits; lesquels étant plus forts que ceux qui tombent du serein, les repoussent & les empêchent d'agir sur les corps d'où ces esprits sortent; comme ils font sur ceux qui étant refroidis par l'âge, n'en sont pas guarantis par une si forte émanation d'esprits qui sortent d'eux. Le vent qui souffle & qui est porté de tous côtez, n'est autre chose qu'un grand fleuve de semblables atomes attirez de quelques corps solides qui sont sur la terre; & puis sont ballotez çà & la, selon qu'ils rencontrent des causes pour cet effet. Il me souvient d'avoir une fois vû de mes propres yeux comment le vent se forme: Je

passois

passois le mont Cenis pour aller en Italie, au commencement de l'Eté; & j'étois déja à la moitié de la montagne comme le Soleil se levoit, beau & lumineux. Mais avant, que de voir son corps, que les montagnes me déroboient encore, je remarquai ses rayons qui doroient le sommet du mont Viso, qui est une piramide de rochers, bien plus haute que le mont Cenis, & que toutes les montagnes qui l'environnent. Plusieurs mêmes sont d'opinion que c'est une des plus hautes montagnes du monde, aprés le Pic de Teneriffe dans les Isles Canaries, & elle est toûjours couverte de neige. Je remarquai donc qu'à l'endroit qui étoit éclairé des rayons du Soleil, il se formoit un brouillard, qui au commencement ne paroissoit pas de plus grande étenduë qu'une grosse poule: mais qui peu à peu s'augmenta tant qu'à la fin tout le sommet non seulement de cette montagne, mais aussi de celles qui sont autour, fut couvert d'une nuée. J'étois déja arrivé au plus haut du mont Cenis, & me trouvant en la ligne droite qui passoit du Soleil au mont Viso, je m'arrêtai pour le regarder, pendant que mes gens achevoient de monter: car ayant plus d'hommes à porter ma chaise qu'aucun d'eux, j'avois fait plus de diligence qu'eux. Je n'y fus pas long-tems que le brouillard sembla s'abaisser doucement vers le lieu où j'étois; & je commençai à sentir comme une petite fraîcheur qui me donnoit sur le visage, lors que je le tenois tourné de ce côté-là. Quand toute ma troupe fut assemblée autour de moi, nous allâmes descendre de l'autre côté du mont Cenis vers Suze, & à mesure que nous descendions, nous sentions trés-perceptiblement que le vent se roidissoit à nôtre dos; car le chemin

nous obligeoit d'aller vers le côté où le Soleil étoit. Nous rencontrâmes des Passagers qui montoient par où nous descendions ; ils nous dirent que plus bas le vent étoit trés-impetueux & qu'il les avoit fort incommodez, leur soufflant au visage & dans les yeux : mais qu'à mesure qu'ils montoient, ils le trouvoient moins facheux. Et de nôtre côté, quand nous arrivâmes au lieu, où ils nous avoient dit que le vent étoit si violent, nous trouvâmes comme une espece de tourmente : & il s'augmentoit toûjours en descendant, jusques à ce que le Soleil s'étant avancé, ne l'attiroit plus par cette ligne là, mais causoit le vent en un autre quartier. Les gens du païs m'assurerent, que cela arrivoit toûjours ainsi, quand quelque accident extraordinaire & violent ne détournoit point son cours accoûtumé, qui est qu'à une certaine heure du jour le vent se leve à un certain rumb ; & quand le Soleil est parvenu à un autre point un autre vent se léve ; & ainsi de main en main il change de rumb jusques au Soleil couchant, qui apporte toûjours le calme ; si le tems est beau ; & que le vent vienne de l'endroit du mont Viso, opposé au Soleil. Et ils nous dirent aussi, que le vent journalier est toûjours plus fort vers le bas de la montagne, que vers le haut, dont la raison est évidente : c'est que le mouvement naturel de tout corps (de même que celui des choses pesantes) s'augmente toûjours en vitesse, à mesure qu'il avance vers son centre, & ce en nombre impair (comme Gallien l'a ingenieusement démontré ; je l'ai aussi fait en quelqu'autre traité) c'est à dire, si dans le premier moment il s'avance d'une aulne, dans le second il s'avancera de trois aulnes, dans

le troisiéme de cinq, dans le quatriéme de sept; & ainsi toûjours il continuë à s'augmenter en la même sorte : ce qui provient de la densité & de la figure du corps descendant, agissant sur la cessibilité du medium. Et ces corpuscules qui causent le vent du mont Vilo, sont denses & terrestres : car la neige étant composée de parties aquatiques & de parties terrestres unies ensemble par le froid, lors que la chaleur des rayons du Soleil les desunit & les sépare, les visqueuses s'envolent avec eux, pendant que les terrestres (trop pesantes pour monter bien haut) tombent incontinent en bas. Ceci me fait souvenir d'une chose assez remarquable, qui m'arriva pendant que j'étois avec ma flote dans le port de Scanderonne ou Alexandrette, à l'extrémité de la mer Méditerranée. L'on descend là pour aller à Alep & à Babylonne, j'avois déja fait ce que je m'étois proposé de faire en ces mers; j'étois venu à bout de mon dessein avec un heureux succés, & il m'importoit de revenir en Angleterre le plûtôt qu'il me seroit possible; & d'autant plus, que tous mes navires avoient été endommagez dans un combat que j'avois eu depuis peu de jours en ce Port, contre une Puissance formidable; qui bien que la victoire me fut enfin demeurée, ne laissa pourtant pas dans une si furieuse dispute, de mettre ma flote en grand desordre, & de remplir mes vaisseaux d'hommes blessez. Pour prendre avis sur la route la plus expediente, pour me retirer au plûtôt en un lieu où je pusse me remettre en état de défense & être en sûreté, je fis assembler tous les Capitaines, les Pilotes & les Mariniers expérimentez de ma flote : & leur ayant proposé mon dessein, tous unanimement furent d'avis, que le plus sûr étoit de

descendre

defcendre vers le Midi , & de côtoyer toute la Syrie, la Judée , l'Egypte & l'Afrique, & par ce moyen nous rendre à l'embouchure du détroit de Gibraltar : & qu'allant ainſi proche des côtes nous aurions reglement toutes les nuits un petit vent de terre (qu'ils appelloient brife) lequel nous feroit faire en peu de tems nôtre voyage ; & que nous ne ferions pas en ſi grand danger de rencontrer la flotte de France ni celle d'Eſpagne : car l'Angleterre étoit alors en guerre contre ces deux Couronnes, & nous avions avis que leur flottes nous attendoient bien équipées fur les côtes pour fe vanger de ce que nous avions fait au préjudice des deux Nations, pendant feize mois que nous avions été les maîtres dans ces mers. Ce que nous avions raiſon fur tout d'éviter, diſoient-ils, puis que nous devions être deformais plûtôt en état d'employer ce qui nous reſtoit de forces à chercher en diligence quelque bon port, où nous puſſions en fureté reparer nos dommages, que de nous expoſer à de nouveaux combats ; car on pouvoit bien dire qu'effectivement nous n'en avoins pas beſoin. Mon opinion étoit toute contraire à la leur. Je croyois que nôtre plus court feroit de tirer vers le Septentrion & de cingler le long de la côte de la Cilicie, de la Pamphylie, de la Lydie, de la Natolie ou l'Aſie Mineure, traverſer l'embouscheure de l'Archipel, laiſſer la mer Adriatique à droite, paſſer par la Sicile, l'Italie, la Sardaigne, la Corſe, le Golfe de Lion, & côtoyer toute l'Eſpagne : leur remontrant, que ce nous feroit une grande honte de nous détourner de nôtre route, pour éviter la rencontre de nos ennemis ; puis que nous n'étions venus en ces mers, que pour

les chercher par tout où ils seroient : & que la protection dont Dieu par sa bonté avoit beni nos Armes dans tant de combats en allant, nous donnoit lieu d'esperer avec joye une aussi bonne issuë de ceux qui nous pourroient arriver à nôtre retour Qu'il n'y avoit point de doute que la route que je leur proposois, considerée simplement en soi, ne fût sans comparaison la meilleure & la plus courte pour sortir de la mer Mediterranée & gagner l'Ocean ; d'autant (leur disois-je) qu'encore que nous ayons des brises de la terre pendant que nous serons sur les côtes de Syrie & d'Egypte, nous n'en aurons point du tout pendant que nous serons sur la côte de Lybie, où sont ces affreux sables qu'on appelle les Syrtes, qui sont d'une trés-grande étenduë : cette côte là n'ayant aucune humidité, car il n'y croît ni arbres, ni herbages ; & il n'y a que des sables mouvans, qui couvrirent & enterrerent autrefois tout à coup la puissante Armée du grand Roi Cambises. Or où il n'y a point d'humidité, le Soleil ne peut rien attirer pour en former le vent. De sorte que nous ne trouverons jamais là (principalement en Eté) d'autre vent que le regulier qui a son cours de l'Occident à l'Orient, selon le cours du Soleil (le pére des vents) si ce n'est quand il en vient d'extraordinaire, ou des terres d'Italie, qui sont vers le Nord, ou du fonds de l'Ethiopie où sont les montagnes de la Lune, & la source & les cataractes du Nil. Mais si alors nous étions proches des Syrtes, le vent d'Italie nous feroit infailliblement faire naufrage. Je raisonnois ainsi selon les causes naturelles, pendant que ceux de mon Conseil de guerre se tenoient fermes sur leur experience. Ce

qui

qui fut cauſe que je ne voulus rien faire contre le ſentiment unanime de tous, car encore que la diſpoſition & la reſolution de toutes choſes dépendiſſent abſolument de moi, il me ſembloit néanmoins qu'on me pourroit avec juſtice accuſer de temérité, ſi je voulois préferer mon avis particulier à celui de tous les autres. De ſorte que nous prîmes cette route là, & allâmes heureuſement juſques aux Syrtes de Libye. Mais en cet endroit, nos briſes nous manquerent, & durant trente ſept jours nous n'eûmes pour tout vent que quelques Zephirs qui venoient de l'Occident, où nous devions aller. Nous fûmes contraints de nous tenir à l'Ancre tout ce temslà, avec beaucoup d'aprehenſion qu'il ne nous vint quelque bouraſque du côté du Nord. Car cela arrivant, nous étions perdus; d'autant que nos Ancres n'auroient pû tenir ferme dans ces ſables mouvans, & ainſi nous aurions été infailliblement jettez ſur cette côte & y aurions fait naufrage. Mais Dieu qui a voulu que j'euſſe l'honneur de vous entretenir aujourd'hui, me délivra de ce peril. Et au bout de trente-ſept jours nous remarquâmes par le cours des nuées dans l'air qu'elles venoient du Sud-Eſt, aſſez lentement, mais d'heure en heure, elles ſe hâtoient & ſe preſſoient de plus en plus; de ſorte qu'au bout de deux jours le vent qui s'étoit formé bien loin de là dans l'Ethiopie, arriva comme une grande tempête au lieu où nous étions, & nous mena bien-tôt au lieu où nous devions aller: car s'il n'avoit pas eû cette impetuoſité & cette force, il ſe ſeroit diſſipé & perdu, avant que d'arriver au bout d'un ſi long trajet. De ce diſcours nous pouvons conclure, que par tout où il y a du

 vent,

vent, il y a aussi des petits corpuscules, ou atomes qui ont été attirez des corps qui sont aux lieux d'où vient ce vent par la force du Soleil & de la lumiére : & que ce vent n'est en effet autre chose que de tels atomes agitez & poussez quelque part avec impetuosité. Et ainsi les vents se ressentent toûjours des lieux d'où ils viennent ; comme s'ils viennent du Midi, ils sont froids, si de la terre seule, secs ; si de la mer, humides ; si des lieux qui produisent des substances odoriferantes, ils sont odoriferans, sains & agreables ; comme l'on dit de ceux qui viennent de l'Arabie heureuse qui produit les épiceries, les parfums & les gommes aromatiques ; ou comme celui qui vient de Fontenai & de Vaugirard à Paris en la saison des Roses, qui est tout parfumé ; au contraire ceux qui viennent des endroits puans comme des lieux sulphureux de Pozzuolo, sentent mauvais, & ceux qui viennent des lieux infectez, portent la contagion avec eux.

Mon troisiéme principe sera, que l'air est plein par tout de ces corpuscules ou atomes : ou plûtôt ce que nous appellons nôtre air, n'est autre chose qu'un mêlange & une confusion de semblables atomes, où les parties Aëriennes dominent. Il est notoire, qu'il ne se trouve point actuellement dans la nature aucun Element pur & sans mêlange des autres : car le feu externe, & la lumiére agissant d'un côté, & le feu interne de chaque corps poussant aussi de son côté, font ce merveilleux mêlange de toutes choses en toutes choses. Dans cette grande étenduë où nous plaçons l'air, il y a un espace suffisant & une liberté assez grande pour faire ce mêlange. L'expérience aussi-bien que la raison, nous le confirment. J'ai vû des petits vipereaux, nouvellement sortis des œufs où ils étoient engen-

drez,

drez, qui n'avoient pas un pouce de longueur, & qui, aprés les avoir conservez dans une grande cucurbite couverte d'un papier lié à l'entour, afin qu'ils n'en pussent sortir, mais plein de petits trous, pour que l'air y pût entrer librement, sont devenus si prodigieusement grands en six, huit ou dix mois de tems, qu'il n'est pas croyable, & plus sensiblement durant la saison des équinoxes, lors que l'air est plein de ces atomes aëriens & balsamiques qui leur communiquoient leur vertu rajeunissante, qu'ils attirent puissamment. De là vient que les Cosmographes ont eu raison de dire que, *Est in aëre occultus vitæ cibus.* Ces petits viperes n'avoient que l'air seul pour se nourrir, & néanmoins avec cette viande subtile ils devinrent en moins d'un an longs de plus d'un pied, gros, & pesans à proportion. Le Vitriol, le salpêtre, & quelques autres substances s'augmentent de même façon, par l'attraction seule de l'air. Il me souvient il y a dix-sept ou dix-huit ans, que j'avois besoin d'une livre ou deux de bonne huile de tartre; c'étoit à Paris, où je n'avois point alors de Laboratoire ni d'Operateur: Je priai donc Monsieur Ferrier (homme universellement connu par tous les curieux) de m'en faire, car il n'en avoit point alors de faite; mais la devant faire exprés, & la calcination du tartre se faisant aussi facilement de vingt livres comme de deux, & sans presque augmenter la dépense, il en voulut faire en même tems une plus grande quantité, afin d'en avoir pour lui-même. Quand il me l'apporta, elle sentoit si fort l'eau de rose, que je me plaignis de ce qu'il y avoit mêlé de cette eau, vû que je l'avois prié

de la faire purement par defaillance, qui eſt de l'expoſer à l'air humide; car je croyois fermement qu'il eût diſſout le ſel de tartre dans l'eau de roſe. Il me jura qu'il n'y avoit mêlé aucune liqueur, mais qu'il avoit laiſſé le tartre calciné dans ſa cave diſſoudre de ſoi-même : c'étoit dans la ſaiſon des roſes, & il ſemble que l'air étant plein des atomes qui ſe tirent des roſes, & ſe changeant en eau par l'attraction puiſſante du ſel de tartre, leur odeur ſe rendoit ſenſible au lieu où ils s'étoient amaſſez enſemble, comme les rayons du Soleil brûlent, quand ils ſont raſſemblez par un miroir ardant. Il arriva encore une autre merveille touchant cette huile de tartre, qui pourra ſervir à prouver une propoſition que nous n'avons pas encore touchée; c'eſt que, comme la ſaiſon des roſes ſe paſſoit, cette huile perdoit en même tems l'odeur d'eau de roſes : en ſorte que dans trois ou quatre mois elle fut tout à fait paſſée. Mais nous fûmes bien ſurpris, quand l'année ſuivante à la ſaiſon des roſes, elle devint auſſi forte qu'auparavant : & puis vers l'hiver elle ſe perdit encore : & depuis elle a toûjours gardé le même ordre. C'eſt pourquoi Monſieur Ferrier la conſerve comme une rareté ſinguliere, & je l'ai moi-même ſentie chez lui l'Eté dernier. Nous avons à Londres une malheureuſe confirmation de cette expérience, car l'air y eſt plein de ſemblables atomes. La matiére dont on fait le feu en cette grande Ville, eſt principalement de charbon de terre, qu'on fait venir de Neufcaſtel & d'Ecoſſe. Ce charbon contient en ſoi une grande quantité de ſel volatil trés acre, qui étant emporté avec la fumée, ſe diſſipe dans l'air & l'en remplit. Il en eſt

tel-

tellement chargé, que quoi qu'on ne le voye pas, on s'apperçoit de ses effets; il gâte les lits, les tapisseries, & les autres beaux meubles, s'ils sont de quelque couleur belle & éclatante: cet air fuligineux la ternit en peu de tems: si on ferme une chambre sans y entrer durant quelques mois, & qu'on veuille ensuite faire nettoyer tout ce qui y est, on verra une poudre noire, qui couvre tous ces meubles, comme on en voit une blanche dans les moulins & aux boutiques des boulangers; même elle entre dans les coffres, & paroît sur le linge ou le papier, & sur semblables choses blanches qui y sont enfermées; car les rabats & les manchettes s'y salissent plus en un jour, qu'en dix à la campagne hors de l'étenduë de cette fumée; & on voit dans cette Ville au Printems, quand les arbres son fleuris, toutes les fleurs blanches salies par une suye noire. Or comme cet air est ce que les poulmons de tous les habitans attirent pour se refraîchir, il fait que le flegme qu'on crache de la poitrine, est tout noir & fuligineux, & l'acreté du sel de cette suye y fait un effet trés-funeste; car il rend tous les hibitans de cette Ville fort sujets aux inflammations, & ensuite à l'ulceration des poulmons. Il est mordicant & corrosif, que si on met des jambons, ou du bœuf, ou autre chair, à fumer dans les cheminées, il les desséche si-tôt & si fort qu'il les gâte. Ceux donc qui ont les poulmons foibles, s'en ressentent bien-tôt, d'où vient que la moitié de ceux qui meurent à Londres, meurent pulmoniques & phtisiques, crachant le sang continuellement de leurs poulmons ulcerez. Au commencement de cette maladie,

la

la guerison en est fort aisée. Il n'y a qu'à les envoyer en quelque lieu où il y ait un bon air. La plûpart vont à Paris, sçavoir ceux qui ont le moyen de faire la dépense du voyage ; & ils recouvrent bien-tôt leur santé parfaite. La même chose, quoi que plus rarement, arrive dans la ville de Liége, où de même qu'à Londres, le commun peuple ne brûle que de ce charbon de terre, qu'on appelle de la houille. Paris même, quoi que l'air du païs y soit trés-excellent, n'est pas tout à fait éxempt de pareilles incommoditez. Les bouës excessives & puantes de cette vaste Ville, corrompent extremement la pureté de son air, le remplissant par tout d'atomes infectez qui en sortent, lesquels pourtant ne sont pas si pernicieux que ceux de Londres. L'on y remarque, que la vaisselle d'argent la plus nette & la plus polie, exposée à l'air, devient en peu de tems livide & sale : ce qui ne provient d'autre chose que de ces atomes noirs, (vraye couleur de la putrefaction) qui s'y attachent : & plus le metail est poli & luisant, plus ils sont visibles. Je connois une personne de condition, fort de mes amies, qui est logée en un endroit, où d'un côté de sa maison est une petite rue qui n'est habitée que de pauvres gens, & où il ne passe que trés peu de charettes & jamais de carosses. Les voisins du derriere de sa maison n'étans guéres propres, vuident leurs immondices au milieu de la ruë, qui par ce moyen est toute chargée de monceaux de bouë. Long tems aprés les tombereaux qui sont ordonnez pour emporter les bouës par tout, viennent aussi là. Quand ils remuent ces ordures fermentées, vous ne sauriez vous imaginer quelle puanteur &

quelle infection regne par tout. A l'inftant les gens de mon ami accourent pour couvrir l'étoffe fpongieufe & frifée, de laine ou de cotton, fa vaiffelle d'argent & fes chenets, que fes fervantes tiennent fort propres & luifans : car fans cela, en un moment le tout deviendroit noir comme de l'ancre. Rien de cela toutefois ne fe voit dans l'air ; mais ces expériences convainquent évidemment qu'il eft plein par tout de femblables atomes. Je ne puis m'empêcher d'ajoûter encore ici une autre expérience, qui eft, que nous voyons par les effets, que les rayons de la Lune font froids & humides. Il eft certain que ce qui eft lumineux de ces rayons, vient du Soleil, la Lune n'ayant point de lumiere en foi, comme en fait foi fon Eclipfe qui fe fait lors que la terre étant oppofée entr'elle & le Soleil, empêche qu'il ne l'éclaire de fa lumiere ; & alors elle paroît noire & obfcure. Les rayons donc qui viennent de la Lune, font ceux du Soleil, qui frappant fur elle, font refléchis jufques à nous, & les apportent de cet aftre froid & humide, qui participent de la fource d'où ils viennent. Si on leur expofe donc un miroir concave ou un baffin poli qui les affemble, vous verrez qu'au lieu que ceux du Soleil brûlent en femblable occafion, ceux-ci tout au contraire rafraichiffent & humectent confidérablement, & même laiffent fur le miroir une fubftance aquatique, vifqueufe & gluante. Il femble que ce feroit une chofe vaine de fe laver les mains dans un baffin d'argent bien poli, où l'on ne verroit point d'eau ni autre chofe que la reflexion des rayons de la Lune : & néanmoins, fi on continuë à faire cela quelqu'efpace de tems, on fe

trouvera

trouvera les mains toutes humides : c'eſt même un reméde infaillible pour faire tomber les porreaux des mains, quelque grand nombre qu'il y en ait, pourvû qu'on le reïtere pluſieurs fois. Concluons donc de tout ce diſcours, & de toutes ces expériences, que l'air eſt plein des atomes, qui s'attirent des corps par le moyen de la lumiere qui en reflêchit, ou qui en ſort par la chaleur naturelle & interieure de ces mêmes corps qui les chaſſent dehors. On diroit qu'il eſt impoſſible qu'il puiſſe y avoir une ſi grande émanation de corpuſcules, qui ſoient tellement répandus dans l'air, & ſoient emportez ſi loin par un flux continuel, pour le dire ainſi, ſans que le plus ſouvent le corps d'où ils viennent, en ſouffre aucune diminution ſenſible : car quelquefois elle eſt fort viſible, comme dans l'évaporation de l'eſprit de vin, du muſc, & de ſemblables ſubſtances volatiles. Mais cette objection ſera nulle, & les deux précédens principes paroîtront plus vrai-ſemblables, quand nous en aurons poſé un quatriéme, qui ſera que tout corps pour petit qu'il ſoit eſt diviſible juſqu'à l'infini. Non pas qu'il ait actuellement des parties infinies (car le contraire de cela ſe peut démontrer) mais qu'il ſe peut toûjours diviſer & ſoûdiviſer en nouvelles parties, ſans jamais parvenir à la fin de ſa diviſion. Et c'eſt en ce ſens que nos Maîtres nous enſeignent que la quantité eſt infiniment diviſible. Ceci eſt évident à qui conſidérera profondement l'eſſence & la raiſon formelle de la quantité, qui n'eſt autre choſe que diviſibilité. Mais parce que cette ſpéculation eſt fort ſubtile & Metaphyſique, je me ſervirai de quelques démonſtrations Geometriques pour prouver cette verité, car

elles

elles s'accommodent mieux à l'imagination. Euclide nous enseigne par la dixiéme proposition de son sixiéme livre, que si on prend une ligne courte & une autre longue, & que celle-ci soit divisée en plusieurs parties égales entr'elles, la petite peut être divisée en autant de parties aussi égales entr'elles, & chacune de ces parties encore en autant d'autres, & chacune de ces derniéres en autant : & ainsi toujours sans jamais parvenir à ce qui ne peut plus être dvisé. Mais supposons (qu'il soit impossible) qu'on puisse tant diviser & soûdiviser une ligne, qu'à la fin on parvienne à des indivisibles, & voyons ce qui en arrivera. Je dis donc, que puis que la ligne se résout en indivisibles, elle en doit être composée. Voyons si cela se vérifie. Pour cet éfet je prens trois indivisibles, lesquels, pour les distinguer, soient A. B. & C. (car si trois millions d'indivisibles font une longue ligne, trois indivisibles en composeront une courte.) Je les mets donc de rang. Premiérement, voila A. posé, puis je mets B. auprés de lui, en sorte qu'ils se touchent : je dis qu'il faut nécessairement que B. occupe la même place que A. ou qu'il ne l'occupe pas. S'il occupe la même place, les deux ensemble ne font point d'extention : & par même raison ni 3. ni 3000. n'en feront point, mais tous ces indivisibles s'uniront ensemble, & le résultat de tout ne sera qu'un seul indivisible. Il faut donc que n'étant pas tous deux en même place, mais pourtant se touchant l'un l'autre, une partie de A. & l'autre partie ne le touche pas. J'y ajoûte donc l'indivisible C. dont une partie touchera la partie de B. qui ne touche point A. & par ce moyen B. est le médiateur entre

A.

A. & C. pour faire cette extension. Pour ceci, vous voyez qu'il faut admettre des parties en B. & aussi dans les deux autres, qui par vôtre supposition sont toutes indivisibles. Ce qui étant absurde, la supposition est impossible. Mais pour rendre la chose encore plus claire, supposons que ces trois indivisibles font une extension & composent une ligne, la proposition déja citée d'Euclide démontre que cette ligne peut être divisée en trente parties égales, ou en autant qu'il vous plaira. De sorte qu'il faut accorder que chacun de ces trois indivisibles peut être divisé en dix parties; ce qui est contre la nature & la définition d'un indivisible. Mais sans les diviser en tant de parties, Euclide démontre par la dixiéme proposition de son premier Elément, que toute ligne se peut partager en deux parties égales. Mais celle-ci étant composée d'indivisibles de nombre impair, il faut que la partageant en deux, il y ait un indivisible, plus d'un côté que de l'autre; ou que celui du milieu soit partagé en deux moitiez. De sorte que celui qui nie que la quantité ne se pût diviser à l'infini, s'embarasse en des absurditez & impossibilitez incomprehensibles: & au contraire, celui qui l'accorde, ne trouvera point d'impossibilité, ni d'inconvenient que les atomes de tous les corps qui sont dans l'air, ne puissent être divisez, étendus & portez à une merveilleuse distance. Nos sens en font foi en quelque façon. Il n'y a aucun corps au monde, que nous sçachions, si compacte, si pesant, & si solide que l'or. Et néanmoins à quelle étrange étenduë & division ne se peut-il point réduire? Prenons une once de ce metal massif, ce

ne ſera qu'un bouton gros comme le bout d'un de mes doigts. Un batteur d'or fera mille feuilles ou davantage de cette ſeule once. La moitié d'une de ces feuilles ſuffira à dorer toute la ſurface d'un lingot d'argent de trois ou quatre onces : donnons ce lingot doré à ceux qui préparent le fil d'or & d'argent pour en faire du paſſement, & qu'ils le mettent dans leurs filieres pour le tirer à la plus grande longueur & ſubtilité qu'ils peuvent : ils pourront le réduire à la groſſeur d'un cheveu, & ainſi ce filet aura peut être un demi quart de lieuë d'étenduë, & encore davantage. Et en toute cette longueur, il n'y aura pas l'eſpace d'un atome dans ſa ſuperficie qui ne ſoit couvert d'or. Voila une étrange & merveilleuſe dilatation de cette demie feuille. Faiſons de même de tout le reſte de cet or battu. Il eſt conſtant que par ce moyen, ce petit bouton d'or peut être étendu de telle maniére qu'il arrivera de Montpellier à Paris, & pourra même paſſer au delà. En combien de millions de millions d'atomes ne ſe pourroit point couper cette ligne dorée par des ciſeaux déliez ? Or il eſt aiſé à comprendre, que cette extenſion & diviſibilité faite par des inſtrumens groſſiers de marteaux, de filieres, & de ciſeaux, n'eſt pas comparable à celle qui ſe fait par la lumiere & par les rayons du Soleil. Car il eſt certain, que ſi cet or peut être tiré à une ſi grande longueur par des rouës & par des filieres de fer, quelques-unes de ſes parties pourront auſſi être emportées par les courſiers aîlez dont nous avons parlé tantôt : j'entens par les rayons qui volent en un moment depuis le Soleil juſques à la terre. Si je n'apprehendois de vous ennuyer par un long diſcours, je vous entretiendrois de l'étrange ſubtilité

tilité des corpuſcules qui ſortent d'un corps vivant par le moyen deſquels nos Chiens d'Angleterre ſuivront à l'odorat, durant pluſieurs lieuës la piſte d'un homme où d'une bête qui aura paſſé par là quelques heures auparavant ; & ainſi trouveront l'homme ou la bête qu'on cherche. Et non ſeulement cela, mais trouveront dans un grand monceau de pierres, celle que cette perſonne aura touché de ſa main. Il faut que deſſus la terre & ſur cette pierre il s'attache quelques parties materielles du corps qui y a touché, & néanmoins ce corps ne ſe diminuë point ſenſiblement, non plus que l'ambre-gris & les peaux d'Eſpagne qui exhalent leur odeur cent ans durant, ſans diminuer ni en quantité, ni en odeur. En nôtre païs, on a accoûtumé de ſemer toute une campagne de même ſorte de grains, ſçavoir une année d'orge, l'année ſuivante de froment, la troiſiéme de féves ; & la quatriéme on laiſſe la terre en friche pour la fumer, & pour la remettre en bon état par l'attraction qu'elle fait de l'eſprit vital qui eſt dans l'air ; & puis l'on recommence de nouveau par ce même ordre. Or l'année qu'elle eſt couverte de féves, ceux qui voyagent pendant qu'elles ſont en fleur, les ſentent d'une fort grande diſtance, ſi le vent eſt favorable. C'eſt une odeur ſuave, mais fade, & à la longue déplaiſante & entêtante. Mais l'odeur du romarin qui vient de la côte d'Eſpagne, va bien plus loin. J'ai voyagé par mer le long de ces côtes trois ou quatre fois, & j'ai toûjours remarqué, que les Mariniers ſçavent quand ils ſont à trente ou quarante lieuës de ce continent, je ne me ſouviens pas éxactement de la diſtance, ils ont cette connoiſſance par l'odeur vive du romarin qui en vient. Je l'ai ſenti

moi-

moi-même, auſſi fort que ſi j'euſſe eû une branche de romarin dans la main, & cela nous eſt arrivé deux ou trois jours auparavant que nous puſſions découvrir la terre : il eſt vrai que le vent étoit contraire. Quelques hiſtoires nous marquent, que des Vautours ſont venus de deux ou trois cens lieuës à l'odeur des charognes des corps morts qui étoient reſtez ſur la terre, aprés une ſanglante bataille. Et l'on ſçavoit que ces Vautours étoient venus de ſi loin, parce qu'il n'y avoit point de ce genre d'oiſeaux plus prés. Ils ont l'odorat trés-vif, & il faut que les atomes pourris & puans de ces corps, ayent été emportez dans l'air auſſi loin que cela : & que ces oiſeaux ayant une fois attrapé cette odeur, l'ayent ſuivie juſques à ſa ſource, d'autant qu'elle eſt plus forte, à meſure qu'elle en eſt plus proche. Nous finirons ici ce que nous avions à dire des corpuſcules attirez par la lumiére & par les Rayons du Soleil de tous les corps compoſez des quatre Elémens, leſquels rempliſſent l'air & ſont emportez à une diſtance merveilleuſe du lieu & du corps où ils ont leur ſource & leur origine. Dont la preuve & l'explication a été juſques ici le but de tout mon diſcours.

Maintenant, Meſſieurs, il faut, s'il vous plaît, que je vous faſſe voir que ces corpuſcules qui rempliſſent & compoſent l'air, ſont quelquefois attirez par une route tout à fait differente de celle que leurs premieres cauſes univerſelles leur devoient faire tenir. Et ce ſera nôtre cinquiéme Principe. On peut remarquer dans le cours & dans l'œconomie de la nature, pluſieurs ſortes d'attractions. Comme celle qui ſe fait par Succion, par laquelle j'ai vû une bale de

plomb au fonds d'un long fusil éxactement travaille, suivre l'air, qu'une personne succçoit à l'embouchure du canon, avec une telle impetuosité & roideur, qu'elle lui cassa les dents. L'attraction de l'eau ou du vin qui se fait par un Scyphon, est semblable à celle-ci : par son moyen on fait passer une liqueur d'un vase dans un autre sans la troubler & sans en faire monter les feces. Il y a une autre sorte d'attraction qui s'appelle magnetique, par laquelle l'Aimant attire le fer. Une autre Eléctrique, quand le Carabé ou le Jayet attire la paille. Une autre de la flâme, quand la fumée d'une chandelle éteinte attire la flâme d'une autre qui brûle, & la fait descendre pour allumer celle qui est éteinte. Une autre est de Filtration, quand un corps humide monte par un autre corps sec, ou que le contraire arrive. Et enfin quand le feu ou quelque substance chaude attire l'air & ce qui est mêlé avec lui.

Nous parlerons ici seulement des deux dernieres especes d'attraction. J'ai assez expliqué les autres en un autre lieu. La Filtration semblera à celui qui ne la considere pas assez attentivement, & qui n'en éxamine pas toutes les circonstances, une merveille cachée de la nature; & une personne d'un raisonnement médiocre & limité, l'attribuera à quelque vertu & à quelque proprieté occulte, & se persuadera que dans le filtre il y a une secrette Sympathie qui fait monter l'eau contre sa nature : mais celui qui l'éxaminera comme il faut, observant tout ce qui s'y passe, sans omettre aucune circonstance, il verra qu'il n'y a rien de plus naturel, & qu'il est impossible qu'il arrive autrement. Et il faut faire le même jugement des plus profonds

mis-

miſtéres & des ſecrets les plus impénétrables de la Nature, ſi on veut prendre la peine de les découvrir, & ſi on veut les éxaminer comme il faut. Voici donc comment la Filtration ſe fait ; on met une longue languette de drap ou de cotton, ou quelqu'autre matiere ſpongieuſe, dans une terrine d'eau ou d'autre liqueur, laiſſant pendre pardeſſus le bord de la terrine une bonne partie de la languette. Et l'on voit bien-tôt monter l'eau par le drap, paſſer par deſſus le bord du vaiſſeau & degouter par le bout d'embas de la languette en terre, ou dans quelque vaiſſeau. Et les Jardiniers ſe ſervent même de cette métode, pour arroſer en Eté peu à peu leurs fleurs ou les jeunes plantes : comme auſſi les Apotiquaires & les Chimiſtes, pour ſéparer les liqueurs de leurs feces. Pour comprendre la raiſon pourquoi l'eau monte ainſi, regardons de prés & en détail tout ce qui s'y paſſe. La partie du drap qui eſt dans l'eau ſe mouille, c'eſt à dire, reçoit l'eau parmi ſes parties premiérement ſéches, & ſpongieuſes. Ce drap s'enfle en recevant l'eau ; car deux corps joints enſemble, demandent plus de place que ne feroit un ſeul. Conſiderons cette enflure & extenſion augmentée dans le dernier filet de ceux qui touchent l'eau, ſçavoir en celui qui eſt en ſuperficie ; lequel pour le diſtinguer des autres, ſoit marqué par les deux bouts, comme une ligne, & ſoit A. B. & le filet qui ſuit immediatement & qui eſt au deſſus de lui, ſoit C. D. & le ſuivant E. F. puis G. H. & ainſi juſques à l'extremité de la languette. Je dis donc que le filet A. B. ſe dilatant & groſſiſſant par le moyen de l'eau qui entre dans ſes fibres, s'aproche peu à peu du filet C. D. qui encore ſec, parce qu'il ne touche pas l'eau.

Mais quand A. B. est tellement grossi & enflé par l'eau qui y entre, qu'il remplit tout le vuide & toute la distance qui étoit entre lui & C. D. à cause de son extension plus grande que n'étoit l'espace compris entr'eux deux ; alors il mouille C. D. parce que le filet A. B. étant pressé, la partie exterieure de l'eau qui étoit en lui, venant à être poussée sur C. D. y cherche place, entre dans ses fibres, & les mouille, de même qu'au commencement sa partie exterieure & plus élevée étoit elle-même devenuë mouillée. C. D. étant ainsi mouillé, se dilatera comme a fait A. B. & par consequent pressant contre E. F. il doit faire le même effet sur lui, qu'il avoit auparavant reçû en soi par l'enflure & dilatation d'A. B. & ainsi de main en main chaque fil mouille son voisin, jusques au dernier filet de la languette. Et il ne faut pas craindre que la continuité de l'eau se rompe, en montant cette échelle de cordes, ni qu'elle recule en arriere : car ces échelons si aisez la font grimper, monter fort facilement ; & il semble que les fibres laineuses de chaque fil l'attirent à eux. Et ainsi la facilité d'aller à contremont, jointe à la fluidité de l'eau, & à la nature de la quantité qui tend toûjours à l'unité des substances & des corps qu'elle revêt, lors qu'il n'y a pas quelque cause plus puissante pour la rompre & diviser, fait que cette eau se tient toute d'une piece, & passe par dessus le bord de la terrine : aprés quoi son voyage est encore plus aisé, car elle va son penchant naturel en descendant toûjours en bas. Et si le bout de la languette pend plus hors de la terrine, que n'est la superficie de l'eau dans la terrine, l'eau degoute en terre, ou dans quel-

que

que vaiſſeau : comme nous voyons qu'une corde peſante étant penduë ſur une poulie, le bout qui eſt le plus long & le plus peſant, tombe à terre & enleve l'autre plus court & plus leger le faiſant paſſer par deſſus la poulie. Mais ſi le bout extérieur de la languette, & qui eſt hors de la terrine, étoit horizontal avec la ſuperficie de l'eau, & ne pendoit pas plus bas qu'elle, l'eau ſe tiendroit immobile ; comme deux baſſins d'une balance où il y auroit égal poids en chaque baſſin. Et ſi l'on vuidoit de l'eau qui eſt dans la terrine, en telle ſorte que ſa ſuperficie devint plus baſſe que la pointe de la languette, en ce cas là l'eau qui monte étant devenuë plus peſante que celle qui deſcend de l'autre côté hors de la terrine, elle rapelleroit celle qui étoit déja ſortie & prête à tomber, la feroit rebrouſſer chemin & tourner en arriere ſur ſes pas, & rentrer dans la terrine pour ſe remêler avec l'eau qui y eſt. Vous voyez donc tout ce miſtere, qui d'abord étoit ſi ſurprenant, expliqué & rendu auſſi familier & naturel, que de voir tomber une pierre jettée en l'air. Il eſt vrai que pour en faire la démonſtration avec une extréme éxactitude, il y faudroit ajoûter encore quelques autres circonſtances ; ce que j'ai fait au long en quelqu'autre diſcours, où j'ai traité cette matiére exprés. Mais ce que je viens de dire, ſuffit pour donner quelqu'idée de la maniere dont cette attraction ſi célébre ſe fait.

L'autre attraction par le feu, lequel attire l'air qui l'environne avec les corpuſcules qui ſont dans l'air, ſe fait de cette ſorte. Le feu agiſſant ſelon ſa nature, qui eſt de pouſſer une continuelle exhalaiſon de ſes

parties, du centre à la circonference, & hors de sa source, emporte avec soi l'air qui est autour de lui ; comme l'eau d'une Riviere entraîne avec elle de la terre du canal par lequel elle coule. Car l'air étant humide, & le feu sec, ils ne peuvent s'empêcher de s'attacher & se coller l'un à l'autre. Or il faut qu'un nouvel air vienne des lieux circonvoisins, pour remplir la place de celui qui est emporté par le feu, car autrement il y auroit du vuide en cet entre-deux, ce que la nature abhorre. Ce nouvel air ne demeure gueres à la place qu'il vient remplir ; car le feu qui est dans une continuelle rapidité & émanation de ses parties, l'emporte aussi-tôt avec lui, & attire de nouvel air : & ainsi il se forme un constant & continuel concours d'air, tant que l'action du feu continue. Nous voyons journellement l'experience de tout ceci. Car si on fait bon feu dans une chambre, il attire l'air par la porte & les fenêtres : lesquelles si l'on ferme, mais que néanmoins il y ait quelque fente ou crevasses par où l'air puisse entrer, en s'en approchant, on entendra un bruit & sifflement que l'air fait en se pressant pour y rentrer, qui est la même cause qui produit le son des orgues & des flageolets ; & qui se tiendroit entre ces fentes & le feu, il sentiroit une impetuosité de ce vent artificiel qui le morfondroit & geleroit du côté où il frappe, pendant qu'il se brûleroit de l'autre côté qui est vers le feu, & une chandelle de cire tenuë de ce côté là se fondroit & se gâteroit par sa flame soufflée contre la cire en un quart d'heure, laquelle chandelle étant en lieu calme où sa flame puisse monter tout droit, dureroit quatre heures en brûlant. Mais s'il

s'il n'y a point de passage par où l'air puisse entrer dans la chambre, alors une partie de la vapeur du bois qui se devoit convertir en flame & monter par la cheminée, descend contre sa nature, pour suppléer au défaut de l'air, dans cette chambre, la remplit de fumée, & à la fin le feu s'étouffe & s'éteint faute d'air. De là vient que les Chimistes ont raison de dire, que l'air est la vie du feu, aussi-bien que des animaux. Mais si l'on met un bassin ou sceau d'eau devant le feu, il n'y aura point de fumée dans la Chambre encore qu'elle soit si bien fermée, qu'il n'y puisse point entrer d'air. Car le feu attire des parties de cette eau, étant une substance liquide & aisée à émouvoir lesquelles se rarifient & font par ce moyen la fonction de l'air. Cela paroît plus clairement si la chambre est petite : car alors l'air qui y est compris, est plûtôt enlevé & emporté. Et c'est à cause de cette attraction que l'on fait de grands feux aux chambres où il y a eû des meubles ou des gens pestiferez, pour les des-infecter. Car cette inondation d'air qui y est attiré par le feu, balaye les murailles, le plancher, & tous les endroits de la chambre, & détache les corpuscules pourris, acres, corrosifs & veneneux qui les infectoient & les attire dans le feu, où ils sont en partie brûlez, & en partie emportez par la cheminée avec les atomes du même feu & de la fumée qui en sort. C'est par ce moyen que le grand Hippocrate, qui penetroit si avant dans la nature, des-infecta & guérit de la peste une Province ou Région entiére, y faisant faire par tout de grands feux.

Or cette maniére d'attraction se fait non seulement

lement par le feu simple, mais aussi par ce qui en participe; c'est à dire par les substances chaudes. Et ce qui est la raison & la cause de l'une, l'est pareillement de l'autre. Car les esprits ou parties ignées s'évaporant de ces substances ou corps chauds, emportent avec eux l'air qui est au tour qui doit nécessairement être nourri par un autre air, ou par quelque matiére qui tienne lieu de l'air, comme nous avons dit du bassin ou sceau d'eau mis devant le feu pour empêcher la fumée. C'est sur ce fondement que les Médecins ordonnent l'application des pigeons, des jeunes chiens, ou autres animaux chauds aux plantes des pieds, aux pouls des mains, à l'estomach, ou au nombril de leurs malades, pour attirer hors de leurs corps les vents ou mauvaises vapeurs qui les infectent. Et en tems de peste auquel l'air est entiérement infecté & corrompu, on tuë les pigeons, les chats, les chiens, & semblables animaux chauds, qui font continuellement une grande transpiration & évaporation d'esprits, parce que l'air, par l'attraction qui se fait, prenant la place des esprits qui sont sortis en cette évaporation, les atomes pestiferez & infectez qui sont épars dans l'air, & qui viennent avec lui, s'attachent à leurs plumes, leur poil, ou leurs fourures. Et par cette même raison, nous voyons que le pain venant tout chaud du four, attire à soi la mousse des futailles, qu'il gâte le vin, si on le met ainsi chaud sur le bondon, de même les oignons & semblables corps fort chauds qui exhalent continuellement leurs parties ignées, ce qui se connoît par la force de leur odeur, sont corrompus par l'infection de l'air, si on les y expose: ce qui est un pronostic certain pour connoître si toute la masse de l'air est universelle-

ment

ment infectée. L'on peut réduire à ce chef, la grande attraction de l'air qui se fait par les corps calcinez, & particuliérement par le tartre rendu tout igné par l'impression violente que le feu fait sur lui. Car j'ai remarqué qu'il attire à soi neuf fois plus pesant d'air, que ce qu'il pese lui-même. Pour cet effet si vous exposez à l'air une livre de sel de tartre bien calciné & brûlé, il vous rendra dix livres de bonne huile de tartre, attirant & corporifiant ainsi l'air qui l'environne, & ce qui est mêlé parmi l'air : comme il arriva à l'huile de tartre de Monsieur Ferrier, dont j'ai parlé ci-devant. Mais il me semble que tout ceci est peu de chose, au prix de l'attraction de l'air qui se faisoit par le corps d'une certaine Religieuse à Rome, dont Petrus Servius Médecin du Pape Urbain VIII. fait mention dans un livre qu'il a publié touchant les prodiges surprenans qu'il a remarquez en son tems. A moins d'un tel garand, je n'oserois produire cette histoire, quoi que la Religieuse me l'ait confirmée elle-même, & qu'un bon nombre de Docteurs de la Faculté de Médecine de Rome m'en ayent assuré. C'étoit une Religieuse qui par des excés de jeûnes, de veilles, & d'oraisons mentales, s'étoit tellement échauffée le corps, qu'il sembloit qu'il fut tout en feu, & ses os tous desséchez & calcinez. Ce feu interne, attirant donc l'air puissamment ; cet air se corporifioit dans son corps, comme il fait dans le sel de tartre : & les passages étant ouverts ; il se rendoit de tout côtez là où est l'égoût des serositez du corps, qui est la vessie ; & ensuite en eau par les urines, en une quantité incroyable : car elle rendit durant quelques semaines plus de deux cens livres d'eau, toutes les

les vingt-quatre heures. Par cet illuſtre éxemple, je finirai les expériences que j'ai avancées pour prouver & expliquer l'attraction qui ſe fait de l'air par les corps chauds & ignez qui ſont de la nature du feu.

Mon ſixiéme Principe ſera, que quand le feu ou quelque corps chaud attire l'air, & ce qui eſt dans l'air; s'il arrive qu'il ſe trouve dans cet air des atomes diſperſez qui ſoient de même nature qu'eſt le corps qui les attire; l'attraction de tels atomes ſe fait bien plus puiſſamment que s'il n'y avoit que des corps de differente nature: & ces atomes s'arrêtent, s'attachent & ſans peine ſe mêlent avec ce corps: la raiſon de ceci eſt la reſſemblance & la liaiſon qu'ils ont l'un avec l'autre. Si je n'expliquois pas en quoi conſiſte, & ce que veut dire cette reſſemblance & cette liaiſon, je m'expoſerois au blâme dont j'ai taxé au commencement de mon diſcours ceux qui parlent vulgairement & à la legere de la Poudre de Sympathie, & des autres merveilles de la Nature. Mais quand j'aurai éclairci ce que je veux dire, j'eſpere que vous ſerez entierement ſatisfaits. Je pourrois vous faire voir qu'il ſe trouve pluſieurs ſortes de reſſemblances, qui uniſſent les corps: mais je me contenterai de parler ici ſeulement de trois qui ſont les plus importantes. La premiére reſſemblance eſt toûchant les poids, par laquelle les corps d'un même degré de peſanteur s'uniſſent enſemble. La raiſon de cela eſt évidente; car ſi un corps eſt plus leger, il occupe une ſituation plus élevée que l'autre qui eſt moins leger, comme au contraire ſi un corps eſt plus peſant, il deſcend plus bas qu'un moins peſant. Mais s'ils ont un même degré de peſanteur, ils ſe tiennent dans un même

me équilibre, comme on le voit par l'expérience curieuſe que quelques Naturaliſtes ont faite pour expliquer la ſituation & l'arrangement des quatre Elemens ſelon leur poids & leur peſanteur. Ils mettent dans une fiole de l'eſprit de vin teint de couleur rouge, pour repreſenter le feu ; de l'eſprit de terebenthine teint en bleu, pour l'air : de l'eau commune teinte en verd, pour repreſenter l'élement de l'eau : & de l'émail en poudre, ou de la limaille de quelque metal ſolide, pour tenir lieu de la terre. Vous les voyez l'un ſur l'autre ſans aucun mêlange. Et ſi vous les brouillez enſemble par quelque violente agitation, voila un vrai Chaos une confuſion où l'on ne diſcerne plus rien. Mais ceſſez cette agitation, & vous voyez incontinent aprés chacune de ces quatre ſubſtances aller en ſon lieu naturel, rapellant & réüniſſant tous leurs atomes en une maſſe dans un ordre fort diſtinct, & de ſorte que l'on n'y voit plus aucun mêlange. La ſeconde reſſemblance des corps qui s'entre-attirent & s'uniſſent, eſt de ceux qui ont ſemblables degrez de rareté & de denſité. La nature de la quantité, eſt de reduire à l'unité toutes les choſes auſquelles elle ſe trouve, à moins que quelqu'autre puiſſance plus forte, comme de differentes formes ſubſtantielles, qui la multiplient, ne s'y opoſent. Et la raiſon de cela eſt évidente : car l'eſſence de la quantité eſt la diviſibilité, ou une capacité à être diviſée ; d'où il s'enſuit, que d'elle même elle n'eſt pas pluſieurs : elle eſt donc d'elle-même & de ſa nature une extenſion continuë. Puis donc que la nature de la quantité en general, tend à l'unité & continuité ; il faut que les premieres differences de la quantité, qui ſont la rareté & la denſité,

densité, produisent un semblable effet d'unité & de continuité és corps qui conviennent en même degré. Pour preuve de cela, nous voyons que l'eau s'unit & s'incorpore aisément avec l'eau, l'huile avec l'huile, l'esprit de vin avec l'esprit de vin, le vif-argent avec le vif-argent, mais difficilement l'huile & l'eau se peuvent-elles unir, ni aussi le mercure & l'esprit de vin, & autres corps de differente densité & tenuité. La troisiéme ressemblance des corps qui les unit & les fait tenir fortement ensemble, est celle de la figure. Je ne veux pas me servir ici de l'ingenieuse pensée d'un Auteur celebre, qui veut que la continuité des corps resulte de quelques petits accrochemens qui les tiennent ensemble, & qui sont differens aux corps de differente nature. Mais pour ne m'étendre pas trop sur chaque particularité, je dirai seulement comme une chose qui est évidente, que chaque sorte de corps affecte une figure particuliere. Nous le voyons clairement parmi les differentes sortes de sel. Pilez-les séparément, dissolvez, coagulez & changez-les tant qu'il vous plaira, ils reviennent toûjours aprés chaque dissolution & coagulation à leur figure naturelle ; & chaque atome du même sel, affecte toûjours sa même figure. Le sel commun se forme toûjours en cubes à faces quarrées. Le sel nitre en colomnes à six faces. Le sel armoniac en exhagones à six pointes, de même que la neige est sexangulaire. Le sel d'urine en pentagones : à quoi Monsieur Davisson attribuë la figure pentagonique de chacune des pierres qui se trouverent en la vessie de Monsieur Pelletier, au nombre de quatrevingt. Car la même cause éficiente immediate, qui est la vessie, avoit imprimé son

action

action & dans ces pierres, & dans le sel de l'urine. Et ainsi de plusieurs autres sels. Les Chimistes ont remarqué que s'ils reversent sur la tête morte de quelque distillation, l'eau qui en a été distillée, elle s'y imbibe, & s'y réünit incontinent; au lieu que si vous y versez quelqu'autre eau, elle surnage, & dificilement peut-elle s'y incorporer. La raison est que cette eau distillée, qui semble un corps homogene, est pourtant composé de corpuscules de differentes natures, & par consequent de differentes figures, comme les Chimistes le montrent à l'œil, & ces atomes étant chassez par l'action du feu hors de leurs chambres, & des lits qui leur étoient appropriez avec une tres-éxacte justesse; quand ils reviennent à leurs anciennes habitations, c'est à dire, à ces pores qu'ils ont laissé vuides dans les têtes mortes, ils s'y accommodent, en se rejoignant sans peine. Et le même arrive quand il pleut aprés une grande sécheresse; car la terre boit incontinent cette eau qui en avoit été attirée par le Soleil: au lieu que toute autre liqueur étrangere n'y entreroit qu'avec difficulté. Or qu'il y ait des pores de differentes figures dans des corps qui semblent être hommogenes, Monsieur Gassendi l'affirme, & tâche de le prouver par la dissolution des sels de differentes figures dans l'eau commune. Quand, dit-il, ou à cet éfet, vous y aurez dissout du sel commun autant qu'elle en peut prendre, supposons par éxemple une livre; si vous y en mettez encore un scrupule seulement, elle le laissera entier au fond, comme si c'étoit du sable ou du plâtre, néanmoins elle dissoudra encore une bonne quantité de sel nitre. Et quand elle ne toûchera plus à ce sel, elle dissoudra autant de sel armo-

armoniac, & ainsi d'autres sels de differentes figures. Quoi qu'il en soit nous voyons que par l'œconomie de la nature, les corps qui possedent semblables figures, se mêlent plus facilement, & s'unissent plus fortement. Ce qui est la raison pourquoi ceux qui font de la colle forte pour rejoindre les vases rompus de porcelaine, ou de cristal, ou semblables matieres, mêlent toûjours parmi leur colle de la poudre de semblable corps qu'est celui qu'ils veulent réünir. Et les Orfevres mêmes quand ils veulent souder ensemble des pieces d'or ou d'argent, mêlent toûjours semblables métaux dans leur soudure.

Ayant ainsi parcouru les raisons & les causes pourquoi les corps de semblable nature s'attirent plus puissamment que les autres, & s'unissent plus promptement & plus fortement ensemble; voyons selon nôtre métode, comment l'expérience confirme mon raisonnement : car aux matiéres, il faut s'en raporter en dernier ressort à l'expérience, & tout discours qui n'est pas soûtenu par là, doit être rejetté. C'est une chose sûre, que quand un homme s'est brûlé, par éxemple la main, s'il la tient quelque espace de tems devant le feu, par ce moyen, les corps ou atomes ignez du feu & de la main se mêlant & s'attirant les uns les autres, & les plus forts, qui sont ceux du feu, l'emportant par dessus les autres, la main se trouve beaucoup soulagée de l'inflammation qu'elle souffroit. C'est un reméde ordinaire, quoi que fâcheux, mais pour un mal plus fâcheux que ne fait-on pas? que ceux qui ont l'haleine mauvaise, s'ils tiennent la bouche ouverte à l'embouchure d'un privé le plus qu'ils peuvent, par la reïteration de ce reméde, ils se trouvent enfin guéris, parce

que

que la puanteur du privé qui est la plus grande attire à soi & emporte la moindre, qui est celle de la bouche. Si ceux qui ont été mordus ou piquez d'une vipére ou d'un scorpion, tiennent sur la piqueure un scorpion, ou une tête de vipére écrasée ; le poison qui par une espece de filtration s'avançoit pour gagner le cœur, retourne en arriere sur ses pas, & revient à sa principale source, où il y en a plus grande quantité, & laisse la partie blessée entiérement délivrée de ce venin. Si en tems de peste l'on porte autour de soi de la poudre de crapaux, ou même un crapaut ou une arraignée vive enfermée en quelque vaisseau commode, ou de l'arsenic, ou quelqu'autre semblable substance venimeuse, laquelle attire à soi l'infection de l'air, qui autrement pourroit infecter la personne qui la porte. Et cette même poudre de crapaux attire aussi à soi tout le poison d'un charbon pestilentieux. Le farcin est une humeur venimeuse & contagieuse dans le corps d'un cheval ; pendez lui un crapaut autour du col dans un sachet, & il sera guéri infailliblement ; parce que le crapaut qui est le plus grand venin attire à soi le venin qui est dans le cheval. Faites évaporer de l'eau dans une étuve ou une chambre bien fermée ; s'il n'y a rien qui attire cette vapeur, elle s'attachera par tout aux murailles de l'étuve, & à mesure qu'elle se réfroidit, elle se recondensera en eau ; mais si vous mettez un bassin ou sceau plein d'eau en quelqu'endroit de l'étuve, il attirera à soi toute la vapeur qui remplissoit la chambre, en sorte qu'aprés cela, on n'y trouvera rien de mouillé. Si vous distillez du Mercure, qui se resolvant en fumée, passe dans le recipient, mettez-en un peu dans la rigolle

de

de la chappe, & tout le mercure de l'alembic s'amassera là, & rien ne passera dans le recipient. Si vous distillez l'esprit de sel ou de vitriol, ou le baume de souffre, & laissez le passage libre entre l'esprit & la tête morte d'où il est sorti, les esprits retournant à la tête morte, qui étant fixe & ne pouvant monter, les attire à soi. En Angleterre, & je crois que c'est le même ici, l'on fait provision pour toute l'année de Pâtez de Cerfs & de Dains, en la saison que leur chair est meilleure & plus savoureuse, qui est durant le mois de Juillet, & d'Août: on les cuit dans des pots de terre, ou croûte dure de seigle, aprés les avoir bien assaisonnez d'épices & de sel; & étant froids, on les couvre six doigts de haut de beurre frais fondu; pour empêcher que l'air ne les entame. On remarque pourtant, quelques précautions que l'on prenne, que quand les bêtes vivantes qui sont de même nature & de même espece, sont en Rut, la chair qui est dans ces pots s'en ressent puissamment, est grandement alterée, & a le goût fort; à cause de ces esprits bouquains qui sortent en cette saison des bêtes vivantes, & sont attirez par la chair morte de leur même espece. Et alors on a de la peine d'empêcher que cette chair ne se gâte. Mais cette saison étant passée, il n'y a plus de danger pour tout le reste de l'année. Les Marchands de vin remarquent en ces Païs ci & par tout où il y a du vin, qu'en la saison que les vignes sont en fleur, le vin qui est dans la cave fait une fermentation, & pousse une petite lie blanche, qu'il me semble qu'on appelle la mere, sur la superficie du vin; lequel est en désordre jusques à ce que les fleurs des vignes soient tombées; & alors cette agitation

ou fermenta[...]s'étant appaisée, tout le vin revient en l'état où il étoit auparavant. Et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on a fait cette remarque : car, pour ne rien dire de plusieurs Auteurs qui en parlent, Saint Ephrem le Syrien, dans son dernier Testament, il y a prés de 1300. ans raporte cette même circonstance du vin qui souffre une agitation & qui se fermente dans le tonneau au même tems que les vignes exhalent leurs esprits à la campagne : il avnace aussi l'éxemple des oignons secs qui germent dans le grenier, quand ceux qui sont semez dans les jardins commencent à sortir de la terre & à embaumer l'air de leurs esprits. Voulant faire remarquer par tels éxemples connus dans la nature, l'étroite union qui est entre les personnes vivantes & les ames des morts. C'est que ces esprits vineux qui émanent des fleurs, remplissant l'air de tous côtez, comme les esprits du romarin d'Espagne, dont nous parlions tantôt, ils sont attirez dans les tonneaux par le vin qui leur tient lieu de source, & qui a abondance de semblables esprits. Et ces nouveaux esprits volatils survenant, excitent les esprits les plus fixes du vin & y causent une fermentation, comme si on y versoit du vin doux ou du vin nouveau. Car en toute fermentation il se fait une séparation des parties terrestres & des parties huileuses, qui se poussent hors des parties essentielles, & ainsi les plus légeres montent vers la superficie, & les plus pesantes se changent en lie tartareuse qui tombe au fond. Mais si dans cette saison on n'a pas le soin de garder le vin dans un lieu propre & bien temperé, de tenir les vaisseaux pleins & bien bouchez, & de prendre les autres précautions qui sont ordinaires aux Tonneliers : l'on court ris-

risque de voir le vin s'empirer beaucoup ; parce que ces esprits volatils venant à s'évaporer, ils emportent avec eux les esprits du vin qu'ils ont excitez & avec lesquels ils se sont mêlez. Tout de même que l'huile de tartre de Monsieur Ferrier, attirant les esprits volatils des roses répandus dans l'air en leur saison, souffroit une nouvelle fermentation, & faisoit tous les ans une nouvelle attraction de semblables esprits à cause de l'affinité que cette huile avoit contractée avec ces esprits dans sa premiére naissance; & puis aprés en étoit privé, comme la saison se passoit. C'est pour cette même raison qu'une nappe ou une serviette tachée d'une meure ou de vin rouge, est aisément nettoyée en la lavant à la saison que ces plantes fleurissent, au lieu qu'en tout autre tems ces taches ne cedent point à la lessive. Mais ce n'est pas seulement en France & aux lieux où les vignes sont proches du vin, que cette fermentation se fait. En Angleterre, où nous n'avons pas assez de vignes pour en faire du vin, la même chose s'observe, & encore quelques particularitez de plus. Quoi qu'on ne fasse point de vin dans ce païs, nous en avons pourtant en trés grande abondance, qui s'y aporte de dehors. Il en vient principalement de trois endroits, des Canaries, d'Espagne, & de Gascogne. Or ces regions étant en differens climats & degrez de latitude, & par consequent l'une plus chaude que l'autre, où les mêmes arbres & les plantes fleurissent plûtôt les uns que les autres ; il arrive que cette fermentation de nos differens vins s'avance plus ou moins, selon que les vignes dont ils proviennent, fleurissent plûtôt ou plus tard en leur païs ; étant conforme à la raison que chaque vin attire plus

plus aisément les esprits des vignes d'où il provient que des autres. Je ne sçaurois m'empêcher dans cette occasion de faire une petite digression pour expliquer un autre effet de la nature que nous voyons assez souvent, & qui n'est pas moins curieux que le principe que nous traitons. Il semblera peut-être avoir ses causes & ses ressorts encore plus obscurs, néanmoins ils dépendent en plusieurs circonstances de mêmes principes, quoi qu'en d'autres aussi ils soient differens. C'est touchant les marques qui arrivent aux enfans, quand leurs méres durant leurs grossesses ont eu envie de manger de quelque chose. Pour le traiter dans quelque ordre, j'en proposerai premiérement quelques éxemples. Une Dame de haute qualité que plusieurs de cette Assemblée connoissent, au moins par réputation, a sur son col la figure d'une meure, aussi éxacte & aussi naturelle qu'un Peintre ou un Sculpteur la pourroient representer : car elle n'en a pas seulement la couleur, mais aussi la grosseur, avançant par dessus la chair, comme si elle étoit en demi relief. La mére de cette Dame étant grosse d'elle, eut envie de manger des meures; & son imagination en étant remplie, la premiére fois qu'elle en vit, il lui en tomba une par accident sur le col; on essuya aussi-tôt & avec soin le suc de cette meure, & elle n'en sentit autre chose pour lors; mais l'enfant étant né, on apperçut la figure d'une meure sur son col, au même endroit où le fruit étoit tombé sur le col de la mére : & tous les ans à la saison des meures, cette impression, ou pour dire mieux, cette excressance s'enfle, grossit, demange, & devient enflamée. Une autre fille qui avoit une semblable marque, mais d'une fraize,

en étoit encore plus incommodée : car en la saison des fraizes, non seulement elle demangeoit & s'enflamoit, mais elle se crevoit comme un abscez, & il en découloit une humeur acre & corrosive : jusques à ce qu'un habile Chirurgien lui ôta tout, jusques aux racines, par le moyen d'un corere, & depuis cela elle n'a jamais senti aucun changement en cet endroit qui l'incommodoit tant auparavant, n'y étant resté qu'une simple cicatrice.

Or donc, tâchons de penetrer, si nous pouvons, les causes & les raisons de ces merveilleux effets. Pour commencer, je dis que dans les actions de tous nos sens, il y a une participation materielle & corporelle, c'est à dire que quelques atomes des corps qui agissent sur les sens, entrent dans leurs organes, qui leur servent de tuyaux, pour les conduire & les porter au cerveau & à l'imagination. Ceci est évident aux odeurs & aux saveurs. Et pour ce qui est de l'ouïe ; l'air exterieur agité, cause un mouvement dans la membrane ou tympan de l'oreille, qui donne un semblable branle au marteau qui y est attaché ; lequel batant sur son enclume cause un reciproque mouvement de l'air enfermé au dedans de l'oreille : & ce mouvement de l'air est ce que nous appellons le son. Pour la vûë, il est évident, que la lumiére refléchie du corps qui se voit, entre dans les yeux, & ne peut le faire qu'elle n'améne avec soi quelques émanations du corps même qui la refléchit, selon ce que nous avons établi dans le second principe. Il reste seulement à montrer, que le même se fait dans le plus grossier de nos sens qui est l'attouchement. Car s'il est vrai, comme nous l'avons prouvé, que tout corps envoye une

continuelle émanation d'atomes hors de ſoi, il n'y reſte plus de difficulté. Mais pour rendre cette verité encore plus manifeſte, & ôter tout lieu d'en douter, je la veux demontrer évidemment ; & chacun en peut faire l'expérience en un quart-d'heure, s'il a cette curioſité, & encore en moins de tems. Je crois que vous ſçavez la grande affinité qui eſt entre l'or, & le vif-argent ; ſi l'on le touche, le mercure s'attache à lui, & le blanchit en ſorte qu'il ne ſemble plus être or, mais argent ſeulement. Si vous jettez cet or blanchi dans le feu, la chaleur chaſſe le mercure, & l'or retourne à ſa premiére couleur ; mais ſi vous repetez cette expérience pluſieurs fois, l'or ſe calcine, & alors vous le pouvez broyer & réduire en poudre. Et il n'y a aucun diſſolvant au monde qui puiſſe bien calciner & brûler le corps ſolide de l'or, que le mercure. Je parle de celui qui eſt déja formé par la nature, ſans m'engager à parler de celui dont il eſt fait mention dans les ſecrets des Philoſophes. Prenez donc du mercure dans quelque taſſe de porcelaine ou autre vaſe propre, & maniez-le avec les doigts d'une main ; & ſi vous avez une bague d'or à l'autre main, elle deviendra blanche & chargée de mercure, ſans que vous l'en approchiez en aucune façon. De plus, ſi vous mettez une lame d'or ou un écu d'or dans vôtre bouche, & que vous mettiez ſeulement le doigt d'un de vos pieds dans du mercure ; & l'y teniez un peu, l'or qui eſt dans vôtre bouche ſera tout blanc & couvert de mercure : & ſi vous mettez cet or au feu pour en faire évaporer tout le mercure, & que vous réïteriez cette expérience aſſez de fois, vôtre or ſera calciné, comme ſi vous aviez

joint corporellement le mercure par amalgame. Et tout cela se fera encore plus vîte & plus efficacement : si au lieu de mercure commun, vous vous servez de mercure d'antimoine ; qui est bien plus chaud & plus pénétrant : & même en le chassant par le feu, il emportera avec lui une bonne quantité de la substance de l'or : de sorte que répetant souvent cette operation, il ne vous restera plus d'or pour continuer ces épreuves. Si donc le mercure froid pénetre ainsi par tout le corps, on ne doit pas trouver étrange que les subtils atomes d'un fruit composé de beaucoup de parties ignées, y aillent plus aisément & plus vîte. Je vous ferai encore voir dans la suite comment de semblables esprits & émanations pénétrent aussi soudainement dans l'acier, quoi qu'il soit si dur & si froid, & qu'ils font là leur résidence durant plusieurs mois & plusieurs années. Dans un corps vivant, comme est celui de l'homme, les esprits internes aident & donnent beaucoup de facilité aux esprits de dehors, tels que sont ceux du fruit, pour faire aisément leur voyage jusques au cerveau. Le grand Architecte de la nature, en fabriquant le corps humain, chef-d'œuvre de la nature corporelle, y a mis des esprits internes, comme des sentinelles, pour rapporter leurs découvertes à leur Géneral ; c'est à dire à l'imagination, qui est comme la maîtresse de toute cette famille, afin que l'homme puisse sçavoir & reconnoître ce qui se fait hors de son Royaume, dans le grand monde ; & qu'il puisse éviter ce qui lui pourroit nuire, & chercher ce qui lui est utile. Car ces sentinelles ou esprits internes, & tous les habitans des organes sensitifs, n'en sçauroient juger seuls. De sorte que si la pen-

sée

sée ou l'imagination est fortement distraite sur quelqu'autre objet, ces esprits internes ne sçavent pas seulement si l'homme a bû le vin qu'il vient d'avaller ; s'il a vû quelque personne qui vient de le saluër, pendant qu'il la regardoit fixement, s'il a ouï l'air qu'on venoit de chanter ou jouer sur les violons auprés de lui. Car les esprits internes portent toutes leurs a quisitions à l'imagination ; & si elle n'est pas plus fortement occupée sur quelqu'autre objet, elle en forme des idées & des images, d'autant que les atomes de dehors rapportez par ces esprits internes à nôtre imagination, bâtissent là un édifice pareil, ou plûtôt un modele en petit ; tout à fait ressemblant aux grands corps d'où ils sortent. Et si nôtre imagination n'a plus affaire de ces atomes significatifs pour le present, elle les range en quelque lieu propre dans son magazin, qui est la mémoire, d'où elle les peut rappeller & reprendre quand il lui plaît. Et si c'est quelque objet qui cause à l'imagination quelque émotion, & qui la touche de plus prés que le commun des objets qui y entrent ; elle renvoye ses satellites, les esprits internes, aux confins pour lui en raporter des nouvelles plus particuieres : & de là vient que quand un homme est surpris par la vûë inopinée de quelque personne, ou d'un objet qui a déja une place éminente dans son imagination, soit de desir, soit d'aversion, alors cet homme change aussitôt de couleur, & devient rouge, puis pâle, puis rouge encore, par diverses fois, selon que ces Ministres qui sont ces esprits internes, vont vîte ou lentement vers l'objet, puis s'en retournent avec leurs rapports vers l'imagination qui est leur maîtresse. Mais outre ces passages dont

nous parlons, qui vont du cerveau aux parties externes du corps par le moyen des nerfs ; il y a encore un grand passage du cerveau au cœur, par lequel les esprits vitaux montent du cœur au cerveau pour être faits animaux, & par celui-ci, l'imagination envoye au cœur une partie de ces atomes qu'elle a reçû de quelque objet externe : & ils font là une ébullition parmi les esprits vitaux, lesquels selon la nature des atomes survenans, ou causent un évanouïssement & dilatation du cœur ; ou bien ils resserrent & attristent ; & ces deux actions differentes & contraires sont les premiers effets generaux, desquels proviennent puis aprés les passions particulieres, qui ne demandent pas que je les éxamine en cet endroit, l'ayant fait fort particuliérement autre part, où j'ai traité cette matiere à fond. Outre ces passages, qui sont communs à tous les hommes & aux femmes ; il y en a un autre tout particulier aux femmes, qui est, de leur cerveau à la matrice : par lequel il arrive quelquefois qu'il monte au cerveau des vapeurs si violentes & en si grand nombre, qu'elles empêchent les actions du cerveau & de l'imagination, causent des convulsions, les folies, & autres funestes accidens ; & par le même canal, les esprits ou atomes passent avec une grande liberté & une grande vitesse à la matrice, quand il en est besoin.

Maintenant, considerons comme l'imagination forte d'une personne, agit merveilleusement sur celle d'une autre qui l'a plus foible & passive. Nous voyons à toute heure que si une personne baille, tous ceux qui la voyent bailler, sont excitez à faire de même. Si l'on se rencontre parmi des personnes qui rient avec excés, on

a de la peine de s'empêcher de rire; quoi qu'on ne ſçache pas le ſujet pourquoi les autres rient. Si l'on entre dans une maiſon où tout le monde eſt triſte, on devient melancolique, car comme on dit, *Si vis me flere, dolendum eſt primùm ipſi tibi.* Les femmes & les enfans étant fort humides & paſſifs ſont les plus ſuſceptibles de cette contagion déſagreable de l'imagination. J'ai connu une femme qui étant fort mélancolique & ſujette aux maux de mére, ſe croyoit poſſedée, & faiſoit d'étranges actions, qui parmi les moins aviſez paſſoient pour des effets ſurnaturels & d'une poſſedée. C'étoit une perſonne de condition; & tout cela lui fut cauſé par un grand reſſentiment qu'elle eut de la mort de ſon mari. Elle avoit auprés d'elle quatre ou cinq jeunes Demoiſelles, dont quelques-unes étoient ſes parentes, d'autres la ſervoient dans ſa chambre. Toutes celles-ci devinrent poſſedées comme elle, & faiſoient d'auſſi étranges actions. On ſépara ces jeunes fillesd'avec elle, & on leur ôta toute ſorte de communication; & comme leur mal n'avoit pas encore contracté de ſi profondes racines, elles furent toutes guéries par l'abſence ſeule de ce qui les infectoit: & cette Dame même fût auſſi guérie par le médecin, qui purgea ſes humeurs atrabilaires, & remit ſa matrice en bon état. Il n'y avoit point là de fourberie ni de diſſimulation. Je pourrois faire le recit de ſemblables choſes arrivées aux Religieuſes de Loudun: mais l'ayant autrefois fait en un diſcours particulier à mon retour de leur Païs, où je diſcutai le tout fort éxactement, je n'en dirai pas davantage, & je n'ajoûterai à cette matiere autre choſe, ſinon qu'il faut vous ſouvenir que lors qu'il y a deux Luts ou deux Harpes proches l'un de l'autre, accor-

accordez sur même ton ; si vous touchez une corde d'une des Harpes, une autre qui lui est consonante en l'autre Harpe, se remuera en même tems, quoi que personne la touche. De quoi Galien a fort ingenieusement rendu raison.

Pour donc appliquer à nôtre matiere tout ce que j'ai raporté sur ce sujet : Je dis, que puis qu'il est impossible que deux personnes séparées soient si intimement unies l'une à l'autre comme est l'enfant à sa mére, lors qu'il est encore dans la matrice : on peut conclure de là, que toutes les qualitez d'une imagination forte & vehemente, agissant sur une autre foible, passive & tendre, doivent être plus éficaces en la mére agissant sur son enfant, que quand les imaginations d'autres personnes agissent sur celles qui ne leur sont rien. Et comme il est impossible qu'aucun Maître de Musique, pour expert & éxact qu'il soit, puisse jamais accorder en consonance deux Harpes l'une avec l'autre, si parfaitement que fait le grand Maître de l'Univers les deux corps de la Mére & de l'Enfant : aussi suit-il par consequent, que la concussion qui se fait de la principale corde de la mére, qui est son imagination, doit produire un plus grand branlement dans la consonante de l'enfant, sçavoir aussi son imagination, que ne fait la corde touchée d'un Lut sur la corde qui lui est consonante dans l'autre. Et quand la mére envoye des esprits à quelque partie de son corps ; il faut que d'autres de semblable nature aillent à semblable partie du corps de son enfant. Or donc rappellons en nôtre mémoire comment l'imagination de la mére est remplie des atomes corporels qui viennent de la meure, ou de la fraise qui lui étoit tombée sur le

le ſein ; & ſon imagination étant alors en grande émotion par cet accident, il arrive qu'elle doit envoyer une bonne partie de ces atomes au cerveau de l'enfant, & auſſi à pareille partie de ſon corps, comme eſt celle où elle a reçû le premier coup ; & entre laquelle & ſon cerveau paſſent de ſi fréquens & ſi vîtes meſſagers, comme nous l'avons dépeint. L'enfant auſſi de ſon côté (qui a ſes parties accordées en conſonance avec celles de ſa Mére, ne manque point d'obſerver le même mouvement d'eſprits entre ſon imagination & ſon col, ou ſon ſein : que fait ſa mére entre les ſiens ; & ſes eſprits étant accompagnez des atomes de la meure que ſa mére a envoyez à ſon imagination, ils font une impreſſion profonde & permanente ſur ſa peau délicate ; pour lequel éfet, celle de ſa mére eſt trop dure. Comme ſi l'on tire un Piſtolet chargé de poudre ſeulement contre un marbre, la poudre ne fait autre choſe que le ſalir un peu, mais il eſt incontinent nettoyé en le frotant ; au contraire ſi on le décharge contre le viſage d'un homme, les grains de poudre pénétrent ſa peau, il s'y attachent & y demeurent réellement imprimez durant toute ſa vie, & ſe font connoître & voir par leur propre couleur noire, ou bleuâtre qu'ils conſervent toûjours. De même les petits grains ou atomes du fruit qui ont paſſé du col de la mére à ſon imagination, & de là à pareil endroit de la peau de l'enfant, ſe logent là, & y demeurent continuellement, & ſervent d'amorce pour attirer les atomes de pareil fruit eſpars dans l'air en leur ſaiſon, comme le vin dans le tonneau, ou une tache ſur du linge, attire à ſoi les eſprits volatils des fleurs des vignes en leur ſaiſon, & en les attirant, la

par-

partie de la peau où ils résident, se fermente, s'enfle, demange, s'enflame, & même quelquefois se creve. Mais pour rendre encore plus considérable la merveille de ces marques d'envie, puis que nous sommes sur ce sujet, je ne sçaurois m'empêcher de toucher encore une autre circonstance, qui sembleroit d'abord porter ce miracle de la nature au delà des causes que j'en viens de donner : mais en éfet, aprés l'avoir bien éxaminée, nous verrons qu'elle dépend absolument des mêmes principes. C'est que souvent il arrive que l'impression de la chose desirée se fait sur l'enfant, sans qu'elle touche, ou tombe sur le corps de la mére : il suffit que quelqu'autre chose tombe ou batte à l'impourvû sur quelque partie du corps de la femme enceinte ; pendant que telle envie domine dans son imagination, & la figure de la chose ainsi desirée, se verra ensuite imprimée sur la même partie du corps de l'enfant, que celle de la mére qui a reçû le coup. La raison de ceci est : que les atomes de la chose desirée enlevez par la lumiére, vont au cerveau de la femme grosse par le canal des yeux, aussi-bien que d'autres atomes plus matériels, provenans de l'atouchement corporel, iroient là par le moyen des nerfs. Et de ces corpuscules, la mére forme en son imagination un modele complet du gros & total d'où ils émanent. Que si la femme n'est attaquée qu'intérieurement, ces atomes qui sont en son imagination, vont directement à son cœur, & de là à l'imagination & au cœur de l'enfant, ainsi ne causent qu'un renforcement de la passion en tous deux ; laquelle peut être portée à une impétuosité si violente, que si la mére ne jouït de l'ob-

jet

jet desiré, cette passion peut causer la ruïne de l'un & de l'autre : ou du moins préjudicier notablement à leur santé ; Cependant, si quelque coup inopiné surprend la mére en quelque partie de son corps, les esprits qui résident dans le cerveau, sont incontinent envoyez là par son imagination, comme il arrive, non seulement en ces cas d'envie, mais en tous autres semblables coups de surprise ; aussi-bien parmi les hommes que parmi les femmes, & ces esprits s'y transportent avec d'autant plus d'impétuosité que la passion est plus violente : de même qu'une personne qui aime passionnément une autre, court promptement à la porte toutes les fois que quelqu'un y vient heurter, ou que *Hylax in limine latrat*, espérant toûjours que c'est celui qui occupe entiérement ses pensées (car, *qui amant ipsi sibi omnia fingunt*) qui lui vient rendre visite. Et ces esprits émûs par ce coup inopiné, étant alors mêlez avec les corpuscules ou atomes de la chose desirée qui occupoit si puissamment sa fantaisie, ils les ménent avec eux à la partie frappée de son corps, & encore à la même partie du corps de l'enfant, aussi-bien qu'à son imagination. Et aprés cela tout ce qui en arrive est la même chose, aussi-bien à l'enfant qu'à la mére, comme quand la meure ou la fraise tombérent sur le sein ou sur le col des Dames dont je vous ai entretenu.

Permettez-moi, Messieurs, de prolonger ma disgression encore d'un mot, pour vous raconter un accident merveilleux, connu de toute la Cour d'Angleterre, pour confirmer de l'activité & l'impression que fait l'imagination de la mére sur le corps de l'enfant dont elle est grosse. Une Dame ma parente (c'étoit ma Nié-

Niéce de Fortescu, fille du Comte Arondel) me venoit voir quelquefois à Londres. Elle étoit fort belle & bien faite: & elle le sçavoit bien, étant bien aise non seulement de conserver ses agrémens mais encore d'y en ajoûter des nouveaux. Elle se persuadoit que les mouches qu'elle mettoit sur son visage lui donnoient beaucoup de grace: c'est pourquoi elle étoit soigneuse d'en porter des plus galantes. Mais comme il est bien difficile de tenir une moderation aux choses qui dépendent plûtôt de l'opinion que de la nature, elle en portoit avec excés, & s'en chargeoit tout le visage. Quoi que cela ne me revint guéres, que j'eusse pû prendre la liberté d'en dire mon sentiment, & qu'elle l'auroit trouvé bon: néanmoins il ne me sembloit pas à propos de lui rien dire qui pût lui causer du chagrin, pendant qu'avec tant de bonté & de douceur elle me venoit rendre ses agréables visites. Je m'avisai toutefois un jour de l'en railler de telle façon, qu'elle n'en fut point mécontente, me souvenant que *ridentem dicere verum*, *quid vetat?* Et ainsi je fis tomber nôtre discours sur sa presente grossesse, lui recommandant d'avoir soin de sa santé, dont elle étoit assez négligente, selon la coûtume des jeunes femmes vigoureuses, qui ne sçavent encore ce que c'est que d'être sujettes aux indispositions. Elle me remercioit de mes soins, me témoignant qu'elle ne croyoit pas qu'elle deût rien faire d'extraordinaire pour sa santé qui étoit parfaite, quoi qu'elle fût grosse. Au moins, lui dis-je, vous devriez donc avoir égard à vôtre enfant. O! pour cela, dit-elle, il n'y a rien que je ne fasse de ce qui pourra contribuer à son bien. Mais cependant, lui repliquai-je, voyez combien de mou-

mouches vous portez au viſage : N'avez-vous pas peur que vôtre enfant ne naiſſe avec de ſemblables marques ſur le ſien ; mais quel danger y a-t'il, dit-elle, & quelle apparence que mon enfant naiſſe avec des taches au viſage, parce que je porte des mouches ? Vous n'avez pas donc oüi dire, repartis-je, les impreſſions ſurprenantes que font les imaginations des méres ſur le corps de leurs enfans, pendant qu'elles ſont groſſes ? Je vais vous en raconter quelque choſe. Et ainſi je luis fis recit de pluſieurs hiſtoires ſur ce ſujet ; comme de la Reine d'Æthiopie qui accoucha d'un enfant blanc, qu'on attribuoit au portrait de nôtre-Dame qu'elle avoit à la ruelle de ſon lit, & auquel elle avoit une grande devotion : l'autre d'une femme qui accoucha d'un enfant velu, par la vûë d'un portrait de Saint Jean-Baptiſte au deſert, habillé d'une tunique de poil de Chameau. Je lui racontai auſſi l'étrange antipathie que le défunt Roi Jaques avoit pour une épée nuë, dont on attribuoit la cauſe, à ce que quelques Seigneurs d'Ecoſſe entrerent un jour par trahiſon dans le cabinet de la Reine ſa mére, durant qu'elle étoit groſſe de lui, & faiſoit des dépêches avec ſon premier Miniſtre qui étoit Italien, lequel ils tuérent à coups d'épée & le jetterent à ſes pieds : ils furent ſi barbares, que peu s'en fallut qu'ils ne bleſſaſſent auſſi la Reine, qui eſperoit ſauver ſon Miniſtre en ſe jettant à la traverſe, au moins la peau lui fut légérement éfleurée en divers endroits. Bucanan fait mention dans ſon Hiſtoire de cette Tragedie. Tant y a que le Roi Jaques ſon fils eût une telle averſion durant toute ſa vie pour une épée nuë, qu'il ne la pouvoit voir ſans une ex-

tréme émotion. Et quoi que trés-courageux en toutes autres circonstances, il ne se pût jamais guerir de ce defaut particulier. Je me souviens que quand il me donna l'Ordre de Chevalier, & que ce vint à la cérémonie de me toucher l'épaule avec la pointe d'une épée, il ne se pût contraindre à la regarder, mais tourna la tête d'un autre côté, de sorte qu'au lieu de me toucher l'épaule, il faillit à me donner de la pointe dans les yeux; n'eût été que le Duc de Bukingan, qui sçavoit bien ce qui en arriveroit, la guida avec sa main, comme elle devoit aller. Je lui alleguai plusieurs semblables histoires; pour lui faire comprendre que la forte imagination d'une mére, pouvoit faire quelque notable impression sur le corps de son enfant à son grand préjudice. Et aprés cela, considerez, lui dis-je, comment vous êtes toûjours attentive à vos mouches, vous les avez continuellement presentes à vôtre imagination: vous vous êtes regardée plus de six fois dans vôtre petit miroir depuis que vous êtes dans cette chambre. N'avez-vous pas sujet d'apprehender que vôtre enfant naisse avec le visage chargé de taches semblables à vos mouches, ou plûtôt que tout le noir qui est partagé en plusieurs petites portions, ne s'assemble en une, & lui vienne au milieu du front; au lieu le plus apparent du visage? Une tache aussi grande qu'un écu d'or, auroit belle grace en cet endroit! Ah mon Dieu! dit-elle, plûtôt que cela m'arrive, je ne porterai plus de mouches durant ma grossesse. Et de fait à l'heure même elle les ôta & les jetta toutes dans le feu. Quand ses amis la voyoient aprés cela tout à fait sans mouches, ils lui demandoient d'où venoit qu'elle, qui étoit reconnuë pour la plus galante de la Cour

en

en matiére de mouches, les avoit quittées tout à coup, & qu'elle n'en portoit plus ? Elle leur répondoit, que son Oncle, en qui elle avoit beaucoup de confiance, lui avoit assuré, que si elle en portoit durant sa grossesse, son enfant viendroit au monde avec une tache noire, au milieu du front, large comme un écu d'or. Cette apprehension lui étoit si vivement gravée dans l'imagination, qu'elle y rêvoit continuellement. Et ainsi cette pauvre Dame qui avoit si peur que son enfant n'eût quelque marque au visage, ne pût néanmoins empêcher qu'il ne naquît avec une tache noire tout au milieu du front, de la grandeur & de la façon qu'elle se l'étoit toûjours figurée dans son imagination. C'étoit une fille, au reste fort belle, & il y a peu de mois que je l'ai vûë, portant toûjours cette marque de la force de l'imagination de sa mére. Je ne veux pas vous entretenir, Messieurs, de la femme de vôtre voisinage à Carcassone, qui depuis peu de mois accoucha d'un prodigieux monstre, ressemblant éxactement à un singe extraordinaire qu'elle prit plaisir de voir souvent pendant sa grossesse; car vous devez sçavoir l'histoire mieux que moi : ni aussi de celle de S. Maixent, qui ne pouvant s'empêcher d'aller voir durant sa grossesse un malheureux enfant d'une pauvre passagere, qui nâquit sans bras, accoucha au bout de son terme d'un semblable monstre, qui n'eût pas seulement quelque petite excrescence sortant des épaules, pour marquer les endroits d'où les bras devoient être descendus : & moins, de celle qui voulant voir l'éxécution d'un criminel qui eut le col coupé, en prit tellement l'épouvante, & l'impression en demeura si vivement peinte dans

dans son imagination, qu'à l'instant elle tomba en travail d'enfant, & à peine la pût-on transporter à son logis, qu'elle accoucha quelques semaines devant son terme, d'un enfant qui avoit la tête séparée du corps ; les deux parties versant encore du sang, outre celui qui en étoit déja abondamment coulé & répandu dans la matrice de la mére, comme si le coup du Bourreau venoit tout fraîchement d'être donné sur ce pauvre petit corps. Ces trois éxemples & plusieurs autres bien averez, que je vous pourrois alleguer, parce qu'ils témoignent clairement l'admirable force de l'imagination, m'engageroient trop avant, si je voulois tâcher d'en éclaircir les causes & d'en aprofondir les difficultez qui s'y trouveroient bien plus grandes qu'en aucun des précédens éxemples dont je vous ai entretenu ; d'autant que ces esprits ont eu la force de causer des changemens essentiels & si épouvantables dans des corps entiérement achevez de former en toute leur perfection : qu'il semble qu'en quelqu'un d'eux il y ait eu transmutation d'une espece en une autre, & introduction d'une nouvelle forme informante dans la matrice sujette, d'une nature totalement differente de celle qui y avoit été la premiere : si au moins ce que la plûpart des Auteurs nous disent du tems de l'animation de l'enfant au ventre de la mére, est bien determiné & veritable. Cette disgression a été déja trop longue. *Est modus in rebus, sunt certi denique fines. Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*

Pour revenir donc au grand mal & au fil de nôtre discours : les experiences & les éxemples que je viens de rapporter en confirmation des raisons que j'avois alleguées, nous montrent

assez que les corps qui tirent les atomes disper-sez dans l'air, attirent plus puissamment ceux qui sont de leur nature, qu'ils ne font les hete-rogenes ou étrangers ; comme fait le vin, les esprits vineux ; l'huile de tartre fermentée d'un levain de roses, les esprits volatils des roses ; la chair de cerf ou de dain en pâtez, les esprits de venaison de semblables bêtes ; & ainsi des autres que je viens de vous rapporter. L'His-toire des Tarantules au Royaume de Naples est fameuse. Vous sçavez comment le venin de cette bête montant par la blessure de ceux qui en ont été piquez, jusqu'au cœur, excite en leur imagination un impetueux desir d'entendre certains airs mélodieux ; car ils se plaisent pres-ques tous à des airs differens. Quand donc ils ont ouï chanter un air qui leur plaît, ils dansent in-cessamment ; & par ce moyen ils suent abon-damment, tellement que cette sueur fait évapo-rer une bonne partie du venin ; outre que le son de la musique excite un mouvement & cause une agitation parmi les esprits aëriens & vaporeux qui sont dans le cerveau, dedans & autour du cœur, & diffus par tout le corps de ceux qui l'entendent, proportionnez à la nature & à la cadence de telle musique, comme quand Timo-thée emportoit Alexandre le Grand avec vehe-mence à telles & telles passions qu'il vouloit : tout de même aussi que le son d'un Lut fait trembler les cordes d'un autre Lut, par les mouvemens & les tremblemens qu'il cause dans l'air, sans qu'on les touche ou qu'on en approche. Nous voyons aussi souvent, que des sons qui ne sont que des mouvemens de l'air, causent semblables mouvemens dans l'eau. Comme quand le son aigu qui est causé en frotant fort avec le doigt

sur le bord d'un verre plein d'eau, excite un fremissement, tournoyement & rejallissement de quelques gouttes d'eau, comme si elle dansoit à la cadence de ce son. Et le son harmonieux des cloches, aux Païs où on les fait carillonner fait le même sur la superficie calme des rivieres voisines, & principalement la nuit, quand il n'y a point d'autre mouvement qui choque & interrompe celui-ci. Car l'air étant contigu, ou plûtôt continu à l'eau, & l'eau étant fort susceptible du mouvement, il se fait dans l'eau un mouvement semblable à celui qui étoit commencé dans l'air. Et le même contact qui est entre l'air agité & l'eau, qui par ce moyen est semblablement agitée, se fait aussi entre l'air agité, & les esprits vaporeux qui sont dans le corps de ceux qui ont été mordus par la Tarantule : lesquels esprits sont par consequent émus par cet air agité, c'est à dire, par ce son; & ce d'autant plus éficacement, que cette agitation, ou son, est proportionné à la nature & temperament des blessez. Et cette agitation interne des esprits & des vapeurs, aide à les décharger du venin vaporeux de la Tarantule qui est mêlé parmi toutes leurs humeurs; de la même maniére que les eaux croupissantes, & les airs corrompus & putrifiez par le repos & par le mêlange d'autres mauvaises substances, se rafinent & se purifient par le mouvement. Mais l'Hyver arrivant qui engourdit ces bêtes, ils ne sentent plus ce mal. Mais au retour de la saison en laquelle ils avoient été piquez leur mal revient & il faut qu'ils dansent comme ils faisoient l'année précédente. La raison est que la chaleur de l'Eté échauffe; aigrit, & rehausse le venin de la bête, de sorte qu'elle revient malicieuse

&

& furieuſe comme auparavant, & ce venin échauffé, s'évaporant & ſe répandant dans l'air, le levain de ce même venin qui reſte encore dans le corps de ceux qui ont été piquez, l'attire à ſoi ; & il ſe fait une fomentation, qui infecte auſſi les autres humeurs, dont la fumée venant à monter au cerveau de ces pauvres Malades, elle y produit ces étranges éfets. Il n'eſt pas moins connu aux endroits où il y a de gros chiens ou dogues, comme en Angleterre, que ſi un homme a été mordu d'un de ces chiens. on tâche de le tuer, encore qu'il ne ſoit pas alors enragé, de peur que le devenant, le levain de cette colére canine qui reſte dans le corps du mordu, n'attire à ſoi les eſprits enragez du même chien, enſuite de quoi l'homme le deviendroit auſſi. Et ceci ſe pratique non ſeulement en Angleterre, où il y a des dogues ſi dangereux ; mais auſſi en France, ſelon le rapport du Pére Cheron Provincial des Carmes de ce Païs, en ſon Examen de la Theologie Miſtique, nouvellement imprimé, & que je viens de lire. Je ne vous dirai rien des nez artificiels que l'on fait de la chair de quelqu'autre homme pour remedier à la difformité de ceux à qui un froid extréme a fait perdre les leurs propres; leſquels nouveaux nez ſe pourriſſent auſſitôt que les perſonnes de la ſubſtance deſquels ils étoient pris, viennent à mourir : comme ſi ce peu de chair antée ſur un autre viſage, vivoit des eſprits qu'elle attire de ſa premiere ſource ou racine. Car encore que ceci ſoit confirmé par des célébres Auteurs & par l'experience je ne m'y arrêterai pas.

Il eſt tems que je vienne à mon ſeptiéme & dernier Principe. C'eſt le dernier tour de la vis, qui

qui comme j'eſpere lévera entiérement les obſtacles, qui nous défendoient l'entrée à la connoiſſance de ce merveilleux miſtere. Ce principe eſt que la ſource de ces eſprits, ou le corps qui les attire à ſoi, entraîne auſſi avec eux ce qui les accompagne, & ce qui eſt attaché, collé & uni à eux. Cette concluſion ne demande gueres de preuve; étant évidente de ſoi-même. S'il y a des cloux, des épingles & des rubans attachez au bout d'une longue corde ou d'une chaîne, ou s'il y a du goudron ou de la cire, de la gomme ou de la glu, & que je prenne cette chaîne par un bout, & l'attire vers moi juſques à ce que le bout éloigné vienne entre mes mains; il ne ſe peut faire que je n'aye auſſi en même tems les cloux, les épingles, les rubans, le goudron, & tout ce qui y eſt attaché. Je m'en vais donc vous rapporter ſeulement quelques experiences averées en conſequence de ce principe, qui confirmeront encore trés-puiſſamment les précédentes. La grande fertilité & les richeſſes de l'Angleterre, conſiſtent en pâturages, pour la nourriture du bêtail. Nous en avons les plus beaux du monde, & auſſi abondance d'animaux, & principalement de bœufs & de vaches. Il n'y a point de pauvre ménage, qui n'ait quelque vache pour lui fournir du lait. C'eſt la principale nourriture des pauvres gens, auſſi-bien qu'en Suiſſe. C'eſt pourquoi ils ſont fort ſoigneux de leurs vaches. S'il arrive qu'en faiſant bouillir du lait, il ſe gonfle & qu'il ſe répande dans le feu; la bonne femme ou la ſervante abandonne à l'inſtant tout ce qu'elle faiſoit, & accourt au pot qu'elle retire du feu, & en même tems prend une poignée de ſel, qu'on tient toûjours au coin de la cheminée, pour le garder ſec, & le jette

deſſus

deſſus cette braiſe où le lait s'étoit répandu. Demandez-lui pourquoi elle fait cela, & elle vous dira, que c'eſt pour empêcher que la vache qui a rendu ce lait, n'ait mal au pis : car ſans cela elle l'auroit dur & ulceré, piſſeroit du ſang, & enfin elle ſeroit en danger de mort. Non pas que telle extrémité lui arrivât à la premiére fois, mais néanmoins elle en ſouffriroit du mal ; & ſi cela arrivoit ſouvent, la vache ne manqueroit pas d'en mourir à la fin. Il ſemble qu'il y a quelque ſuperſtition ou de la folie en ceci. L'infaillibilité de l'éfet garantit de la derniere, & pour la premiére, pluſieurs croyent que la maladie de la vache eſt ſurnaturelle & un éfet de quelques ſortiléges, & ainſi que le reméde que je viens de dire eſt ſuperſtitieux : mais il eſt aiſé de les deſabuſer de cette prevention, en leur déclarant comme la choſe va ſelon les principes que j'ai poſez. Le lait tombant ſur les charbons ardans, eſt converti en vapeur, qui ſe diſperſe & ſe filtre par tout dans l'air ; & là elle fait rencontre de la lumiére & des rayons du Soleil qui l'emportent encore plus loin ; augmentent & étendent ſa ſphere d'activité. Cette vapeur de lait, n'eſt pas ſimple ni ſeule ; mais elle eſt compoſée d'atomes de feu qui accompagnent la fumée ou vapeur de ce lait, ſe mêlent & s'uniſſent avec lui. Or la ſphere de cette vapeur s'étendant juſqu'au lieu où ſe trouve la vache qui a donné le lait, ſon pis qui eſt la ſource d'où ce lait eſt ſorti, attire à ſoi cette vapeur, elle s'y arrête & s'y attache, & avec elle les atomes ignez qui l'accompagnent. Le pis eſt une partie glanduleuſe, & fort tendre, & par conſequent fort ſujette à l'inflammation ; ce feu donc l'échauffe, l'enflame & la fait enfler,

& par consequent la fait devenir dure, & à la fin ulcerée. Le pis enflamé & ulceré est proche de la vessie, laquelle par consequent il enflame aussi ; & cela fait ouvrir les anastomoses des veines qui aboutissent là ; & ainsi elles regorgent & jettent leur sang dans la vessie, dont elle se décharge par l'urine. Or aux vaches, pisser le sang est un mal funeste & incurable. Mais d'où vient que le sel rémedie à tout cela ? C'est qu'il est d'une nature trés-contraire au feu ; cettui-ci étant chaud & volatil, l'autre froid & fixe ; de sorte que là où ils se rencontrent ensemble, le sel abat le feu, il le precipite, & tuë son action. Ce que l'on peut remarquer dans un accident assez ordinaire. Les cheminées qui sont chargées de suye, prennent feu aisément. Le reméde qu'on y apporte sur le champ est, de tirer un coup de fusil dans la cheminée : & cela fait détacher & tomber la suye brûlante, & le desordre cesse : mais si l'on n'a point de fusil, on jette quantité de sel sur le feu d'embas, & cela matte & empêche les atomes du feu, qui autrement monteroient incessamment & se joindroient à ceux d'enhaut ; lesquels par ce moyen manquant de nourriture, se consument & viennent à rien. La même chose arrive aux atomes qui sont en train d'accompagner la vapeur du lait. Le sel les precipite & les étouffe sur la place. Et si quelques-uns se sauvent & s'échappent par le grand éfort qu'ils font & s'en vont avec cette vapeur, ils sont pourtant accompagnez des atomes & esprits du sel qui s'attachent à eux, qui comme bons luiteurs ne quittent jamais leur prise, qu'ils n'ayent le dessus de leur adversaire. Et vous remarquerez en passant, qu'il n'y a point de plus excellent bau-

me pour la brûlure que l'esprit de sel en quantité moderée. Il est donc constant qu'il est impossible d'employer aucun moyen plus efficace pour empêcher le mauvais effet du feu au pis de la vache, que de jetter sur son lait répandu parmi les charbons une quantité suffisante de sel. Cette expérience touchant la conservation du pis de la vache par le sel, me fait souvenir de ce que plusieurs personnes m'ont dit avoir vû en France & en Angleterre. Quand les Médecins éxaminent le lait d'une nourrice pour l'enfant de quelque personne de condition, ils l'éprouvent par divers moyens avant que de juger definitivement de sa bonté : comme par le goût, par l'odorat, par sa couleur, par sa consistence, &c. Et quelques-uns le font bouillir même jusques à l'évaporation, pour découvrir les accidens & les circonstances qui se reconnoissent & se discernent mieux par ce moyen. Mais celles, au lait desquelles on a fait cette derniére épreuve, se sont senties fort tourmentées à la mamelle & au tetin, & particuliérement pendant qu'on faisoit bouillir leur lait : & pourtant aprés avoir une fois enduré ce mal, elles ne vouloient plus consentir qu'on emportât de leur lait hors de leur presence ; quoi qu'elles se soûmissent volontiers à tout autre épreuve que celle du feu. Pour confirmer cette expérience de l'atraction que le pis de la vache fait du feu avec la vapeur du lait brûlé, je m'en vais vous en dire une autre de semblable nature, dont j'ai moi-même été le témoin oculaire plus d'une fois, & que vous pouvez expérimenter facilement. Prenez les ordures d'un chien toutes les fois qu'il en fera, & jettez-les toûjours dans le feu ; au commencement vous le verrez seulement un peu échauffé

&

& ému, mais dans peu de tems vous le verrez comme s'il étoit tout en feu & tirant la langue, comme s'il venoit de courir long-tems. Or ce mal lui arrive à cause que ses intestins attirant la vapeur de son excrément brûlé, & avec cette vapeur, les atomes de feu qui les accompagnent; ils s'alterent & s'enflament, de sorte que le chien ayant toûjours la fiévre, & ne pouvant plus prendre de nourriture, ses flancs se ressèrent & se retressissent; & à la fin il en meurt. Il ne seroit pas à propos de divulguer cette experience parmi quelques personnes, ou des Nations sujettes à s'en servir en mal. Car la même chose qui arrive aux bêtes arriveroit aux hommes, si on faisoit le même de leurs excremens. Il arriva une chose remarquable sur ce propos à une personne de mes amies pendant mon dernier sejour en Angleterre. Il avoit un fort bel enfant & fort delicat, & afin d'y pouvoir avoir toûjours l'œil, il fit venir la nourrice chez lui, je le voyois souvent, car c'étoit un homme fort intriguant dans les affaires, & j'avois alors besoin de lui. Un jour je le trouvai fort triste, & sa femme toute éplorée: demandant la raison, ils me dirent que leur petit se portoit fort mal; qu'il avoit la fiévre, & le corps tout enflamé, ce qui se voyoit par la rougeur de son visage: qu'à tout moment il faisoit des efforts pour aller à la selle, & pourtant il ne faisoit gueres de matiere, qui étoit toute chargée de sang; & qu'enfin il se rebutoit de tetter. Ce qui les mettoit plus en peine, étoit qu'ils ne sçavoient à quoi attribuer tout ce desordre, car sa nourrice se portoit trés-bien, avoit son lait tel qu'on le pouvoit souhaiter, & en toutes choses on avoit eu le soin qu'il falloit. Je

leur

leur dis sur le champ que la derniere fois que j'avois été chez eux, j'avois remarqué une particularité dont j'avois alors dessein de les avertir ; mais que sur l'heure quelqu'autre chose m'en avoit détourné, & que puis aprés je ne me souvins plus de la leur dire. C'étoit que l'enfant ayant fait signe de vouloir être mis à terre, aussi-tôt qu'il y fut laissa tomber ses ordures ; & la nourrice prit incontinent une pellée de cendres & de braise, dont elle les couvrit, & puis jetta le tout dans le feu. La mére me fit des excuses de ce qu'on avoit été si négligent à corriger cette mauvaise habitude de l'enfant ; disant que comme il avançoit en âge, il s'en corrigeroit de lui-même. Je lui repliquai, que ce n'étoit pas pour cette raison là que je lui tenois ce discours, mais pour trouver la cause du mal de leur enfant, & ensuite le reméde. Et là dessus je leur fis recit d'un semblable accident, qui étoit survenu deux ou trois ans auparavant à un enfant d'un des plus illustres Magistrats du Parlement de Paris, qui étoit élevé en la maison d'un Médecin de grande réputation en cette même Ville. Je leur dis aussi ce que je viens de vous rapporter, Messieurs, touchant les excremens des chiens. Et je leur fis faire reflexion sur ce qu'ils avoient oüi dire diverses fois, & qui se pratique assez souvent dans nôtre Païs. C'est que dans les Villages où il fait toûjours bien crotté durant l'hyver, s'il arrive qu'il y ait quelque fermier qui soit plus propre que les autres, & qui tienne plus nettes les avenuës de sa maison que ses voisins, les goujats sont bien aises d'y venir la nuit, ou quand il fait obscur, pour y lâcher leur ventre, d'autant qu'en tels Villages il n'y a gueres de commodité : outre qu'en

qu'en ces lieux ainsi propres, ces goujats sont hors de danger de s'enfoncer dans la bouë, mais les bonnes ménageres en ouvrant le matin la porte du logis, y trouvent un present dont l'odeur desagreable les transporte de colere. Celles qui ont été instruites à ce jeu, vont incontinent rougir une broche ou une pelle dans leur feu, puis l'enfoncent ainsi chaude dans l'excrement, & quand le feu en est éteint, ils la réchauffent de nouveau; & repetent souventefois la même chose. Cependant le fripon qui a fait cette saleté, sent une douleur & une colique aux boyaux, une inflammation au fondement, une envie continuelle d'aller à la selle, & à peine en est-il quitte qu'il souffre une facheuse fiévre durant tout ce jour-là; ce qui est cause qu'il n'a garde d'y retourner une autrefois. Et ces femmes pour s'être ainsi garanties de semblables affrons, passent par ignorance, pour sorcieres, & pour avoir fait pacte avec le Diable, puis qu'elles tourmentent de la sorte les gens, sans les voir ni les toucher. Ce Gentilhomme ne rejetta pas ce que je lui venois de dire, & y fut encore davantage confirmé quand je lui dis qu'il regardât au fondement de son enfant, que sans doute il le trouveroit rouge & enflamé; & le visitant, on vit aussi-tôt qu'il étoit tout chargé de pustules, & comme excorié. Il ne se passa guere de tems que ce pauvre petit mignon languissant ne fist avec des grandes douleurs & des cris, quelque peu de matiere, laquelle au lieu de permettre qu'elle fût jettée dans le feu, ou couverte de braise, je la fis mettre dans un bassin d'eau froide que je fis porter en un lieu frais. Ce qu'on continua de faire à chaque fois que l'en-

l'enfant leur en donnoit ſujet ; & il commença de guérir à l'heure même, & dans deux ou trois jours il ſe porta trés-bien. Mais craignant de vous trop ennuyer, je ne vous entretiendrai plus que d'une experience qui eſt aſſez familiere chez nous, & aprés je ferai une recapitulation de tout ce que j'ai avancé, pour vous faire ſentir la force de tout ce diſcours. Nous avons donc comme je vous ai deja dit d'excellens pâturages en Angleterre, leſquels ſont ſi nouriſſans, qu'il arrive ſouvent que les bœufs en deviennent ſi gras, que leur graiſſe degenere en apoſtumes qui leur tombent ſur les jambes & même ſous la plante des pieds d'où ſort beaucoup de pus & de matiere corrompuë, ce qui les empêche de marcher. Les Proprietaires ſont bien fâchez de cela, car quoi que leur chair n'en ſoit pas moins bonne à manger, ils n'y trouvent cependant pas trop bien leur compte, parce que ne pouvant pas les mener à Londres, où ſe fait le grand debit des bœufs gras pour toute l'Angleterre, comme à Paris pour l'Auvergne, la Normandie & autres endroits de France, d'où on les mene dans cette capitale. Ils ſont obligez de les tuer ſur les lieux, où leur chair perd la moitié du prix de ce qu'elle ſe vendroit à Londres. Voici donc le reméde à ce mal. Il faut prendre garde où le bœuf, la vache, ou la geniſſe poſent en terre le pied malade, à la premiére démarche qu'ils font aprés s'être levez le matin, & en ce même endroit il faut couper une motte ou gazon de toute la terre compriſe ſous l'étenduë dudit pied, & mettre cette motte ſur un arbre, ou dans une haye expoſée au vent de biſe. Et ſi ce vent vient à souffler ſur cette motte de terre, le bœuf ſera guéri parfaitement dans trois ou quatre jours : mais

mais si on l'expose au midi, & que le vent de Sud-west regne, qu'à Toloze on appelle d'Autant, à Montpellier, le Marin, & en Italie le Scirocco, son mal augmentera. Ces circonstances ne vous sembleront pas superstitieuses, quand vous aurez considéré que par le repos de la nuit, la matiére où le pus s'amasse en quantité sous le pied malade du bœuf; lequel venant ensuite à faire sa premiére démarche le matin, il presse d'abord son pied ulcéré contre terre, sur laquelle cette matiére ou pus s'imprime & s'attache en abondance. Cette terre ou gazon étant mise & exposée en lieu propre pour recevoir le vent sec & froid de la bise, les atomes froids & secs de ce vent se mêlent avec le pus: lequel répandant ses esprits par tout dans l'air, le pied ulcéré, qui en est la source, les attire, & avec eux, il attire aussi ces atomes froids & secs, lesquels le guérissent: d'autant que ce mal ne demande autre chose que d'être desséché & rafraîchi. Mais si l'on expose le gazon à un vent chaud & humide, il doit faire un éfet tout contraire.

Voila, Messieurs, toutes mes rouës formées. J'avouë, qu'elles sont mal limées & peu polies, mais voyons pourtant si en les assemblant, elles feront remuër la machine: que si ces rouës bien assemblées produisent leur effet, nous devons être convaincus de la certitude des principes que nous venons d'établir. Appliquons donc ce que nous avons dit, à ce qui se pratique quand on pense une personne blessée, avec la Poudre de Sympathie. Considérons Monsieur Howel blessé à la main, & cette grande inflammation survenuë à sa blessure. L'on prend sa jaretiére cou-

ver-

verte du ſang ſorti de la playe, on la trempe dans un baſſin d'eau où l'on a diſſout du Vitriol : & l'on tient le baſſin le jour dans un cabinet à la chaleur modérée du Soleil du Printems, & la nuit au coin de la cheminée ; de ſorte que le ſang qui eſt à la jaretiére, ſoit toûjours dans un tempérament naturel, ni plus chaud, ni plus froid que le degré néceſſaire à un corps ſain. Que faut-il donc, ſelon le ſiſteme que nous venons d'établir, qu'il arrive de tout ceci ? Premiérement, le Soleil & la lumiére attireront d'une grande diſtance & étenduë, les eſprits du ſang qui ſont ſur la jaretiére. Et la chaleur modérée du foyer qui agit doucement ſur la compoſition, qui revient à la même choſe comme ſi l'on portoit le tout ſec dans ſa poche, pour lui faire ſentir la chaleur tempérée du corps, fait pouſſer au dehors ces atomes, comme l'eau qui s'amaſſe en rond en la filtration, & pouſſe ce qui monte, pour le faire aller plus vîte & plus aiſément, & les fait dilater & filtrer, & ainſi marcher eux-mêmes bien loin dans l'air, pour aider ainſi à l'attraction du Soleil & de la lumiére. Secondement, les eſprits du Vitriol incorporé avec le ſang, ne peuvent s'empêcher de faire le même voyage avec les atomes de ce ſang. En troiſiéme lieu, la main bleſſée exhale continuellement une grande abondance d'eſprits chauds & ignez, qui ſortent avec rapidité de la bleſſure enflamée; ce qui ne ſe peut faire que la playe n'attire par conſéquent l'air qui lui eſt le plus proche. En quatriéme lieu, cet air attire d'autre air ; & cettui-ci encore d'autre : & ainſi ſe fait un concours d'air attiré tout autour de la bleſſure. En

cir-

cinquiéme lieu, les atomes & les esprits du sang & du Vitriol viennent enfin avec cet air, lesquels étoient diffus & répandus bien loin par l'attraction qu'en avoit faite la lumiére ou le Soleil. Et même peut-être que dés le commencement l'orbe ou sphére de ces atomes & esprits s'étendoit dans cette grande distance sans avoir besoin de l'attraction de l'air ou de la lumiére pour les y faire venir. En sixiéme lieu, ces atomes de sang, trouvant leur propre source & la racine originaire d'où ils venoient, s'arrêtent & s'attachent là, & rentrent ainsi dans leurs lits naturels : au lieu que l'autre air n'étant que passager s'évapore aussi-tôt qu'il vient; comme quand il est emporté par la cheminée, aussi-tôt qu'il est attiré dans la chambre par la porte. En septiéme lieu, les atomes du sang s'étant joints inséparablement avec les esprits vitrioliques, tant ceux là que ceux-ci s'imbibent ensemble dans tous les recoins, fibres & orifices des veines qui se trouvent découvertes dans la playe du malade, soulagent la playe, & enfin la guérissent imperceptiblement. Or pour sçavoir pourquoi un tel effet arrive si heureusement, il faut éxaminer la nature du Vitriol. Il est composé de deux parties, l'une fixe, l'autre volatile. La fixe qui est son sel, est acre, mordicante & en quelque degré caustique. La volatile, est anodine, douce, balsamique, & astringente : & c'est pour cela qu'on se sert du vitriol, comme d'un souverain reméde dans les collyres pour les inflammations des yeux ; & quand ils sont corodez ou écorchez par une humeur ou défluxion acre & brûlante : il en est de même dans les injections, où il guérit aussi-tôt les excoriations ; & dans les meilleurs em-

emplâtres il étanche le ſang & incarne les playes. Mais ceux qui ſçavent tirer l'huile douce du Vitriol; qui eſt ſa pure partie volatile, n'ignorent pas qu'il n'y a point, dans la nature, de baume qui ſoit pareil à cette huile. Car ce baume ou huile douce guérit en trés-peu de tems toutes ſortes de bleſſures qui ne ſont pas mortelles : il guérit & conſolide les veines rompuës de la poitrine & même les ulcéres des poulmons, maladie incurable ſans ce baume. Or c'eſt cette partie volatile du Vitriol qui eſt emportée ſeule par le Soleil, le grand diſtillateur de la nature, qui par ſon moyen ſe dilate dans l'air ; & que la bleſſure ou la partie leſée l'attire & l'incorpore avec ſon ſang, avec ſes humeurs, & avec ſes eſprits : cela étant, on ne peut douter que ce Vitriol volatil, ne ferme les veines, qu'il n'arrête le ſang, & qu'en peu de tems il ne guériſſe la playe.

La métode & la maniére de ſe ſervir autrefois de ce reméde Sympathetique, étoit de prendre ſeulement du Vitriol, même le plus commun, comme il venoit des Droguiſtes ſans aucune préparation ou mixtion & de le faire diſſoudre dans de l'eau de fontaine ou plûtôt de pluye, en telle quantité qu'y trempant du fer poli, par éxemple un couteau, il en ſortoit tout chargé de couleur, comme s'il avoit été changé en cuivre. Et dans cette eau on mettoit tremper quelque linge taché du ſang de la bleſſure qu'on vouloit guérir, ſi le linge étoit ſec ; mais s'il étoit encore frais & humide du ſang, il ne falloit que le ſoupoudrer avec de la poudre déliée de ſemblable Vitriol, en ſorte que cette poudre s'incorporât & s'imbibât dedans le ſang encore humide ; & on gardoit l'un ou l'au-

tre en lieu temperé, sçavoir la poudre en une boëte dans la poche, & l'eau, qui n'admet point cette commodité, dans quelque chambre où la chaleur fût moderée. Et à chaque fois que l'on mettoit de la nouvelle eau vitriolique ou nouvelle poudre sur un nouveau linge ou étoffe ensanglantée, la personne sentoit un nouveau soulagement : comme si alors sa playe avoit été effectivement pensée par quelque souverain reméde. Et pour ce sujet l'on réïteroit cette façon de penser le soir & le matin. Mais maintenant la plûpart de ceux qui se servent de ce reméde Sympathetique tâchent d'avoir du vitriol Romarin ou de Cypre, puis ils le calcinent au Soleil. Et outre cela, quelques-uns y ajoûtent de la gomme Tragagante, *facile est inventis addere.* Pour moi j'ai vû d'aussi grands & aussi merveilleux effets du seul vitriol de dix-huit deniers la livre, comme de la poudre qu'on prepare aujourd'hui qui est plus chere. Toutefois je ne blâme point la pratique d'aujourd'hui, au contraire je la louë, car la raison l'appuye. Premiérement, il semble que le plus pur & le meilleur vitriol doit faire les meilleurs effets. 2. Il semble que la calcination moderée, comme est celle du Soleil, ôte l'humidité superfluë du vitriol, laquelle ne fait que l'affoiblir, & même cette calcination ne touche aucunement à ce qui en est bon : comme qui feroit cuire un bouillon clair, jusques à ce qu'il devienne gelée ou consommé, il le rendroit plus nourissant. 3. Il semble que l'exposition qu'on fait du Vitriol au Soleil, pour l'y calciner, rend ses esprits plus disposez à être emportez dans l'air par le Soleil, quand il en est besoin. Car on ne peut pas douter que quelque partie de ce feu ætheré des rayons du Soleil ;

leil, ne s'incorpore avec le Vitriol, comme on le voit à l'œil, en calcinant l'Antimoine par un miroir ardent, car il augmente son poids presque de la moitié. Et en ce cas, la partie de cette substance lumineuse qui demeure dans le Vitriol ainsi calciné, sera fort disposée à être enlevé en l'air par une semblable lumiére & rayons du Soleil : comme nous voyons que pour faire qu'une pompe attire mieux l'eau d'un puits, on y jette premiérement un peu d'eau par en haut : or la lumiére enlevant facilement cette substance qui lui est naturelle, elle enleve quant & quant plus aisément ce qui est incorporé avec elle. 4. Ces rayons Solaires incorporez avec le vitriol, lui peuvent communiquer encore quelque vertu plus excellente qu'elle n'avoit : comme nous voyons que l'Antimoine calciné au Soleil, devient, de poison qu'il étoit auparavant, un trés-souverain & balsamique medicament, & un trés-excellent corroboratif de la nature. 5. La gomme Tragagante, ayant une faculté glutinante ; & étant au reste trés-innocente, peut aider à consolider plûtôt la playe.

Je pourrois, Messieurs, ajoûter à ce que je viens de vous dire, plusieurs remarques importantes touchant la forme & l'essence du vitriol ; dont la sustbance est si noble & l'origine si admirable, qu'on peut avec raison dire que c'est un des plus excellens corps que la nature ait produit. Les Chymistes nous assurent, que ce n'est autre chose qu'une substance formée de l'esprit universel qui anime & perfectionne tout ce qui existe dans ce monde sublunaire, lequel est abondamment attiré par un Aimant approprié ; par le moyen duquel j'ai moi-même, en peu de tems, par sa seule exposition à l'air, fait attraction de

plus de dix fois son poids d'un vitriol celeste ; merveilleux en pureté & en vertu : privilege, qui n'a été donné qu'à lui & au pur Salpêtre vierge. Mais pour analizer comme il faudroit la nature de ce transcendant individu, qu'on peut néanmoins dire en quelque façon universel & fondamental à tous les corps, il faudroit un discours beaucoup plus long que celui que je vous ai fait : ainsi comme je vous ai deja entretenu assez long-tems, je n'abuserai point de vôtre attention. C'est pourquoi, remettant cela à une autrefois, quand il vous plaira de me l'ordonner, je reviens pour le present à l'éxamen general de cette Cure. J'acheverai ce discours, aprés vous avoir encore dit deux ou trois mots qui ne sont pas de peu d'importance, pour la confirmation de tout ce que j'ai ci-devant avancé. Je vous ai raporté les causes merveilleuses des effets surprenans de cette Poudre Sympathetique dés leur premiére origine. Ces causes fondamentales sont tellement enchaînées l'une avec l'autre, qu'il semble qu'il n'y ait entr'elles aucune interruption : mais nous serons encore confirmez dans la pensée que ce sont elles qui produisent véritablement l'éfet de tant de belles cures, si nous considerons, que lors qu'on aporte quelque changement en l'une de ces causes ou en toutes ensemble, nous apercevons incontinent un effet tout different du premier. Si je n'avois jamais vû une Horloge, ne serois-je pas surpris, de voir une aiguille marquer reguliérement les heures sur la platine du Quadran, & qu'elle se tourne & fait son tour entier toutes les douze heures, sans que je voye rien qui pousse cette éguille. Mais si je regarde de l'autre côté, je vois des roues, des ressorts, & des contrepoids qui sont en con-

tinuel mouvement : ce qu'ayant consideré, je soupçonne dabord que ces rouës sont la cause du mouvement de l'éguille, quoi que je ne puisse pas discerner ni reconnoître comment ces rouës font mouvoir l'éguille du Quadran, à cause de la platine qui est entre deux. Je raisonne donc ainsi en moi même, disant que tout éfet doit necessairement avoir une cause ; & que tout corps, doit aussi recevoir par necessité son mouvement de quelqu'autre corps qui le touche. Or je ne vois point d'autres corps qui fassent mouvoir & tourner l'éguille du Quadran, que les rouës : pourtant je suis fortement persuadé que ce sont elles qui font tourner l'éguille. Mais aprés que j'aurai arrêté le mouvement de quelqu'une de ces rouës, ou ôté le contrepoids, & que d'abord je vois que l'éguille s'arrête tout court, & qu'en remettant le contrepoids, ou laissant en liberté la rouë arrêtée, l'éguille retourne immediatement à son train ordinaire ; & que faisant aller plus vîte quelque rouë avec mon doigt, ou que chargeant le contrepoids, l'éguille se hâte & s'avance à proportion plus qu'elle ne faisoit : alors je suis convaincu & entiérement satisfait, & je conclus absolument ; que ces rouës ou contrepoids sont la véritable cause du mouvement de l'éguille. De même, si empêchant l'action de quelqu'une des causes que j'ai établies pour le véritable fondement de la Poudre de Sympathie, j'altere, je retarde, ou empêche la guérison de la playe : je puis conclure hardiment, que les causes susdites sont legitimes & véritables, & qu'il n'en faut point chercher d'autres. Examinons donc la chose par ce biais-là. J'ai dit que la lumiére emportant ces atomes de Vitriol & de sang, & les dilatant

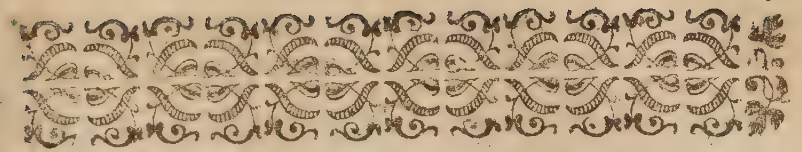
dans l'air, la playe les attire & est d'abord soulagée, & puis ensuite guérie par les esprits du Vitriol qui est balsamique. Mais si vous mettez le bassin où est la poudre avec le linge taché du sang, dans une armoire enchassée dans une muraille en quelque coin d'une chambre froide, ou dans une cave où la lumiére ne donne jamais; & d'où l'air ne sort point, alors la poudre venant à se corrompre, la playe ne sentira aucun éfet de cette poudre : & le même arrivera ; si ayant mis en quelque coin le bassin où est la poudre, vous le couvrez avec plusieurs couvertures épaisses, étouffantes & spongieuses, qui imbibent les atomes qui en pourroient sortir, & qui retiennent la lumiére & les rayons qui y entrent, qui s'y arrêtent & s'y perdent. Aussi, si vous laissez congeler en glace l'eau vitriolée où le linge est trempé, le blessé sentira au commencement un grand froid à sa playe : mais quand le tout est glacé, il ne sentira ni bien ni mal, d'autant que ce froid ferme & congele les pores de l'eau laquelle ne laisse point alors transpirer ou sortir les esprits. Si on lave le linge taché dans du vinaigre ou lessive qui par leur acrimonie penetrante emportent tous les esprits du sang devant que de lui appliquer le vitriol, il ne fera aucun éfet ; mais si l'on ne le lave que d'eau simple, il ne laissera pas de faire quelque chose, parce qu'elle n'en emporte pas tant, néanmoins l'éfet n'en sera pas si grand, que si le linge n'avoit point été lavé du tout ; car alors il est plein de tous les esprits du sang. La même operation se fait appliquant le reméde à l'épée qui a blessé la personne, si ce n'est que l'épée ait été chauffée au feu, car il feroit évaporer tous les esprits du sang ; ce qui la ren-

droit incapable de produire cet éfet. Et voici la raiſon pourquoi l'on peut penſer l'épée : c'eſt que les eſprits ſubtils du ſang, penetrent dans la ſubſtance de la lame de l'épée, juſques à l'étenduë que la lame a été portée dans le corps du bleſſé ; & ils font là leur réſidence, ſans que rien les en puiſſe chaſſer, excepté, comme j'ai dit le feu ; pour preuve de cela, tenez-la ſur un réchaut de feu moderé, & vous verrez ſortir du côté de la lame opposé au feu, une petite humidité qui reſſemblera à la tache que l'haleine fait ſur un miroir ou ſur la même lame polie : & ſi vous la regardez à travers quelque verre qui groſſit beaucoup les objets, vous verrez que cette roſée d'eſprits conſiſte en de petites bulles ou veſſies enflées. Et quant une fois elles ſeront évaporées entiérement, vous n'en verrez plus ſur cette épée, ſi elle n'étoit pouſſée de nouveau dans quelque corps vivant. Ni même dés le commencement vous ne les verrez autre part, mais preciſement ſur la partie de la lame qui eſt entrée dans la playe. Cette ſubtile pénétration de ces eſprits dans le dur acier, ſert à perſuader l'entrée de ſemblables eſprits dans la peau d'une femme groſſe ; comme je vous avois promis, en traitant le ſixiéme principe, de vous le faire ramarquer en ſon lieu. Or donc pendant que ces eſprits ſont dans l'épée, elle ſervira à guerir le bleſſé : mais d'abord que le feu les a une fois chaſſez, le remède appliqué ſur cette épée, ne fera rien du tout : de plus, ſi quelque chaleur violente accompagne ces atomes ; elle enflame la bleſſure ; mais le ſel commun y peut remédier, l'humidité de l'eau humecte la playe, & le froid cauſe le friſſon à la perſonne bleſſée. Pour confirmer toutes ces parti-

particularitez, je pourrois vous raporter plusieurs histoires. Mais j'ai déja trop excercé vôtre patience par ce long discours, & je m'offre d'en entretenir en particulier ceux de cette illustre Assemblée, qui auront la curiosité de les entendre.

Je finis donc, Messieurs, en vous representant que toutes ces merveilles secrettes se gouvernent par des circonstances purement naturelles, quoi que par des esprits & des ressorts trés subtils; & il me semble que je vous ai assez évidemment demontré que dans cette operation, il n'est pas besoin d'amettre une action par un agent qui soit distant du patient. Je vous ai fait voir qu'il y a une communication réelle de l'un à l'autre, à sçavoir d'une substance balsamique qui se mêle corporellement avec la playe; & c'est une bassesse, & l'éfet d'une profonde ignorance de vouloir prétendre que la magie ou le charme y ont quelque part, & de vouloir par là limiter les prodiges de la nature parce que nos esprits, qui sont bornez ne peuvent penétrer les causes & les principes qui les produisent, sur lesquels il est à propos de fonder nôtre jugement. Il n'est pas besoin d'avoir recours à un Démon ou à un Ange pour vuider cette difficulté: *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus inciderit.*

FIN.



NOUVEAUX SECRETS EXPERIMENTEZ, TIREZ DES MEMOIRES DE DIVERS AUTEURS CELEBRES.

Poudre de Coloradilla pour les Playes.

VOici les trois maniéres dont les Chirurgiens d'Espagne composent, & se servent ordinairement de la Poudre de Coloradilla.

Prenez de la Mirrhe, de l'Encens du mâle, Mastic, du sang de Dragon, du Bol d'Armenie bien préparé, de la Sanguinaire, du Santal rouge, de la Sarcocolle, de chacune de ces drogues parties égales, pour en faire une poudre selon que l'art le requiert.

En voici une autre moins composée, qui est de prendre du Mastic & du Sandarac de chacun demie

mie once, du ſang de Dragon & du Kermes ; de chacun une once, dont ont fera une poudre trés-ſubtile.

Troiſiéme Recepte de la Coloradilla.

PRenez de bonne Mirrhe deux dragmes, Encens trois gros, Aloësune dragme, ſang de Dragon deux dragmes, Santal rouge, Sarcocolle, Bol d'Armenie, Pierre hématite, de chacun deux dragmes ; toutes ces drogues miſes en poudre & mêlées enſemble font la Coloradilla : on l'applique avec un plumaceau ſur la playe ſans autre miſtere, ſans ſe ſervir de tentes ni d'autres remédes.

Pluſieurs maniéres de faire du trés-bon Chocolat.

PRenez vingt livres de Cacao, qui eſt une eſpece de Fêve qui vient des Indes, qu'il faut faire brûler comme le Caffé, dix livres de Sucre, quatre onces de Canelle, cinquante Banilles. Il y en a qui ajoûtent à cela demie once de Poivre d'Inde, qui eſt le Poivre rouge, & une dragme de Muſc.

Autre maniére de faire d'excellent Chocolat.

SUr vingt livres de Cacao, il faut vingt liv. de Sucre, à chaque livre de Cacao une Banille & demie. Pour vingt-cinq livres de Chocolat, on peut mettre juſqu'à quatre gros de poivre rouge, pour le rendre plus piquant, demie livre de Canelle, ou quatre onces & un gros de Muſc.

Autre maniére.

PRenez dix livres de Cacao, cinquante Banilles, six onces de Canelle, deux gros de poivre rouge, douze livres de Sucre, de Musc & Ambre-gris de chacun vingt grains, celui-ci m'a parû le plus agreable ; car j'en ai fait faire de toutes les manieres à plusieurs personnes. Le *Senor Molina* frere de la *Senora Molina* qui étoit à Paris auprés de la Reine m'en chargea pour Sa Majesté. Il y a des Gens qui ne font autre chose, & j'en ai vû depuis mon retour à Paris, qui en alloient faire chez les particuliers, & qui le faisoient fort bon.

Huile de Talc.

E*Ligatur optimum talcum (scilicet unctuosum) & in limaturam redigatur* (avec de la peau de chagrin) *& cum optimo vini spiritu in vase, quod nihil respiret, circuletur ad 24. horas, eximatur, & post evaporationem teratur. Iterùmque dissolvatur dicto spiritu, & evaporetur, & teratur usque ad quartam vicem ; in eum modum dissolutum ponatur in aceto distillato radicaliter alcalizato 94. parte salis tartari distillatur, in vase capaci vitreo optimè clauso asservetur super cineres tepidos usque ad tres dies, sæpè movendo ; inde acetum evacua per calorem balnei ; ita ut solùm dicti talci calx remaneat, quam in retortâ optimè lutatâ impones, & igne priùs lento, postea validiori, aquam priùs, oleum pòst urgebis.*

A U T R E.

LE Talc pulverisé soit mis en retorte avec autant pesant de lames d'argent de copelle

mis pendant six jours au feu de chasse ; l'huile viendra.

Teinture de Lune.

FAites bouillir en une petite casse de fer une livre de vitriol dans l'eau commune avec une livre de Venus jusques à consommation de l'eaunu, y ou ajoûtez si elle manque avant la congellation, passez dans du linge ou chamois, & prenez ce qui n'a pû passer, & le rubifiez en creuset, & de cette matiére projettez une partie sur cinq de Lune fixe.

AUTRE.

FOndez trois parties de rosette avec une de Lune fixe, puis copellez.

Autre Mercure de Saturne.

℞ *SCobis Saturni libr. unam, salis armoniaci onc. 4. farinæ laterum libr. 3. distillentur per retortam ad ignem graduum aptato magno recipiente, aquâ semipleno, continuando ignem ultimi gradus saltem per 12. horas.*

Autre extraction de Mercure de Saturne.

℞ *CInerum clavellatorum libr. 1. cinerum sarmentorum vitis libr. 4. calcis vivæ libr. 1. silicum ustorum libr. 2. cum aceto distillato, fac lixivium satis forte, in quo solve Saturni limati libr. 2. & quando lixivium lactescet, injice boracis onc. 10. ut solvatur, deinde distilla gradatim, & extillabit tandem in receptaculum Mercurius currens ad onc. 10. saltem si rectè processeris.*

Restriction

Restriction de Lune.

℞ ANA de la limaille de Mercure & de Mars, mettant celle de Mercure dessous dans un creuset ; faites les rougir au feu, & alors jettez y dedans de la poudre faite d'antimoine & de sel nitre *ana*, jusques à la fusion des limatures, que vous laisserez bouillir jusques à ce qu'il n'y ait plus de fumée du tout : lors laissez refroidir, & vous trouverez vôtre masse noire dessus & dedans étant cassée, blanche comme regule d'antimoine, de laquelle vous ferez fondre une partie avec autant de Lune, puis la copellerez, & la copellant la soupoudrerez avec sublimé & sel ordinaire *ana*.

Pour blanchir le Cuivre.

℞ DEmie once argent de copelle en feuilles dissout dans une once d'eau forte, puis mettez en poudre trés-subtile une once & demie de sel bien lavées, & vous en ferez une pâte avec du vinaigre bien fort, & comme elle commence à s'épaissir mêlez-la avec l'argent dissout ci-dessus ; & de cette pâte vous en couvrirez vôtre laiton, qu'il faut faire chauffer devant le feu, & de tems en tems y mettre eau fraîche par dessus, jusques à ce qu'il soit bien blanc.

AUTRE.

℞ ARsenic cristallin & salpêtre *ana* une livre dans un pot de terre bien luté avec un autre pot par dessus, où il y ait un petit trou au haut, mettez-le au feu de rouë pendant deux heures,

heures, il sortira une petite fumée, & lors qu'il ne fumera plus approchez le feu contre le pot deux autres heures, aprés quoi vous l'ouvrirez tout chaudement, & trouverez vos matieres que vous pulveriserez : prenez cette même poudre avec une livre de salpêtre rafiné, une livre de sel decrepité & une livre de tartre blanc, le tout étant en poudre mêlez-le ensemble, & mettez-le dans un autre vase de terre au feu de roue deux heures, & ayant laissé refroidir vos matieres, vous aurez une poudre blanche, dont vous ferez projection sur le cuivre autant de l'un que de l'autre.

Pour jaunir le Mercure.

℞ CUivre, que vous nettoyerez dedans le feu, & quand il sera rouge éteignez-le sept ou huit fois dans l'urine, ou fort vinaigre, puis mettez-le en petites pieces, & ayez une once & demie *terra merita*, une once verdet, deux onces tutie ; pulverisez le tout, & faites SSS avec vos lames, mettant au fond une couche de figues ouvertes, lutez & mettez en feu de fusion, puis jettez vos lingots.

Pour endurcir le fer, en sorte qu'il en coupe un autre aisément.

℞ R*Adice di rafano silvestre, lumbrici terrestri, & poi li fa lambicare, & in quella aqua estingue il ferro per tre volte, e per nove volte il saturno sara duro e bianco, & il jove perdera il suo stridore.*

Teinture de Lune.

FAites projection ſur la Lune fonduë de quantité de poudre à vôtre diſcretion faite *ana* de zin & calamine jaune aderante à la langue, dont en Allemagne on teint le cuivre en laiton.

Reſtriction de Lune.

FAites au fonds d'un creuſet un lit d'alun, ou de tous les quatre aluns, & par deſſus un autre lit de chaux vive, & ſur le tout jettez vôtre Lune fonduë.

S. A B L E.

℞ GIB de Monmartre, calcinez-le juſqu'à parfaite blancheur, ce que vous connoîtrez lors qu'il ne petillera plus, étant froid vous le froiſſerez entre les mains juſqu'à ce qu'il ſoit reduit en farine; laquelle vous mettrez en une grande terrine pleine d'eau nette, puis mêlerez avec la main, ou un bâton, juſques à ce que l'eau devienne blanche comme lait, laquelle vous verſerez tout auſſi-tôt, doucement dans une autre terrine, pour faire ſeparer le plus fin d'avec le plus gros, puis faites raſſoir l'eau, & ôtez la par inclination, & faites bouillir la maſſe qui reſte ſur le feu lent juſqu'à ſiccité, remuant toûjours avec un bâton, lors mettez-le en poudre, & faites diſſoudre deux onces de ſel armoniac dans de l'eau pour une livre de la poudre ci-deſſus, & quand l'armoniac ſera diſſout filtrez l'eau, laquelle vous verſerez ſur vôtre livre de poudre de gib, & la remuerez-bien d'une terrine

terrine en l'autre, pendant presque un quart d'heure, puis faites évaporer l'eau jusqu'à siccité, & reduisez ce qui reste en poudre, dont vous remplirez un anneau de roue de charette, pressant & battant dans icelui fortement la poudre, puis mettez du charbon froid dessus & dessous ledit anneau rempli, & tout autour mettez y du charbon allumé, qui allumant les autres fera cuire le plâtre lentement, & quand il sera refroidi concassez-le, & mettez-le à l'air où il s'humecte, & devient propre & prêt à s'en servir.

Conversion de Saturne en Lune.

℞ SAturne fin, calcinez-le avec sel commun, ou bien avec le sel tiré des *fæces* ou terre morte du salpêtre & vitriol étant calciné, imbibez le tout chaudement d'huile de vitriol excellente jusqu'à consistance de pâte unctueuse, laquelle vous mettrez dans un pot ou creuset bien luté & dans une terrine pleine de sable, en sorte qu'il soit tout couvert de sable; & du feu dessous, afin que le sable soit chaud; ce qu'on appelle feu de digestion; laissez-le ainsi dix jours, au bout desquels tirez vôtre matiere, copellez-la, & de cent cinq livres de Saturne vous en tirerez cinq marcs de lune de copelle.

Extraction du Mercure.

REcipe regule d'antimoine une once, sel armoniac une once, sublimé deux onces, *niger hapelius* sel armoniac deux onces & demie, sublimé deux onces & demie, sel armoniac deux onces, sublimé une once; pulverisez les deux derniers ensemble, puis mettez premiérement

vôtre

vôtre regule aussi pulverisé dans le fond d'un matras, & par dessus versez y les sels armoniac, & sublimez, pilez ensemble, donnez feu de roue par degré durant une heure, & vous trouverez vôtre Mercure tout coulant dans le fond du matras que vous aurez bouché d'un peu de papier; cassez le matras lors qu'il est froid. Il se fait de Mercure & de Lune de même.

Fixation du Salpêtre.

FAites fondre du Saturne dans un creuset, & puis faites projection dessus de vert de gris pulverisé, reïterant les projections à mesure que chacune est fonduë entiérement.

AUTRE.

FAites fondre dans un creuset vert de gris; puis jettez y un quart de fleurs de souphre, puis versez dans un vaisseau de cuivre, & vous aurez du sel, prenez le qui est vert de gris fixe.

Fixation du Sel Armoniac.

ENveloppez vôtre Soleil dans un linge noué que vous ensevelissez dans de chaux vive, puis arrosez-la, & quand elle se fusera elle fixera le Soleil.

Sel fusible.

REcipe sel decrepité, & faites le extrémement rougir dans un creuset, & pour lors jettez sur le feu où il rougit du souphre en poudre, & l'odeur dudit souphre fera fondre le sel, lequel aprés se dissoudra à la moindre chaleur.

Pour blanchir le Cuivre.

REcipe cinq parties de Venus, & faites les fondre dans un creuset, & lors jettez y une partie de zin, autrement speulter, & si-tôt que vous avez jetté ledit zin, retirez le creuset du feu, & remuez un peu la matiére avec une verge de fer, & jettez en lingottiere.

Pour donner l'onde au Fer.

FAites distiller sur vos lames cinq ou six fois de l'eau, dans laquelle il y a de la couperose avec la terre laquelle se trouve en Damas, qui, comme j'ai dit, n'est presque que terre, & la couperose des Païs Septentrionaux, & Occidentaux, ni la bonne de Chypre ne pourroit rien faire : & il n'y a aussi que le bon acier de Perse ou des Indes qui puisse bien prendre cette onde damasquinée.

Pour faire croître de la Salade promptement.

FAites tremper durant dix heures la graine dans l'eau-de-vie ; puis semez-la dans de bonne terre, & couvrez l'en légérement, arrosez-la avec de l'esprit de nitre.

Pour blanchir le Cuivre.

REcipe salpêtre, sel armoniac, sublimé, alun de roche *ana* ; faites eau forte : dans icelle dissolvez Lune en lames ou limaille, la dissolution faite dessechez la sur les cendres avec tartre mis en poudre, prenez de cette pâte la grosseur

ſeur d'une noiſette, détrempez-la en bouillitoire fait de ſel commun & tartre en poudre *ana* : aprés faites rougir les lames de Venus jaunes & ardentes, éteignez-les dans ce bouillitoire, bouillant toûjours à groſſes ondes, & les y laiſſez un quart-d'heure ; puis verſez le bouillon dans un pot verniſſé, & avec une cuillier de bois ſortez en les lames, que vous ferez rougir dans un creuſet par trois fois, & les éteindrez chaque fois dans ledit bouillon, & des *fæces* reſtantes les en bien frotter, & il ne faut pas qu'elles bouillent plus que la premiére fois.

Pour jaunir le Cuivre.

R*Ecipe* une livre cuivre fondu : puis une once tutie d'Alexandrie en poudre, & deux onces farine de féves, qu'il faut jetter l'un aprés l'autre dans ton cuivre fondu, & le remuer un petit eſpace ; puis le remettre dans un fourneau de reverbere neuf jours, donnant feu par degrez, ſortant de là mets le en limailles fort ſubtiles, puis refonds & mêle autant de poudre que deſſus, & remuë ; puis lingottez, & vous aurez or parfait.

Or potable.

R*Ecipe* or de ducat ou à bon tître, en papillotes bien tenuës, diſſolvez en eau royale, puis évaporez l'eau ſur feu de ſable, au ſortir lavez-le avec eau-de-vie deux ou trois fois, & eſſuyez-le bien, puis mettez-le dans une coquille à la cave : expérimenté.

Teinture de Lune.

FAis eau regale d'une partie de ſel nitre, autre de vitriol romain & de la moitié moins de ſel armoniac, mépriſant ſelon l'art, la premiére & ſeconde eau, & gardant la derniere, faites amalgame d'une partie de Sol & trois parties de Mercure de Sol, mêlez le tout dans une phiole, & verſez y eau regale, faites en ſuite éxaler l'eau ſur les cendres, il reſtera une poudre de couleur de *minium*, laquelle par augmentation de chaleur, il faut brûler ou reverberer; étant froide la broyer, & remettre dans le verre, & y verſer de nouvelle eau qui ſurnage deux doigts, mettez la aprés dans la digeſtion ſur le ſable juſques à ce que la poudre ſeche; repetez cela trois fois, à la fin avec un feu violent, fixez vôtre matiere, de là mettez-la en fumier huit jours, afin qu'elle ſe diſſolve, coagulez-la en poudre rouge, de laquelle une partie projettée tiendra dix de Lune, ſi elle eſt jettée dans icelle fonduë : la projection faite il fait grand bruit, & quand il ceſſera augmentez le feu, afin qu'il ſoit bien fondu, aprés jettez en lingot, & ſera bon or à toute épreuve.

Eau qui blanchit le Cuivre, & lui donne ingrez.

℞ CHaux vive en pierre, diſſolvez-la en eau commune, filtrez, & puis dans cette eau ajoûtez ſel armoniac & tartre crud pilez enſemble, Lune en limaille, & Jupiter en limaille, & quand tout ſera diſſout, ce ſera un bain où vous jetterez vôtre cuivre préparé, & l'y laiſſerez vingt-quatre heures; mais ſi vous le ſechez d'une

d'une chaleur lente, douze heures suffiront; pour ingrez il faut préparer le cuivre le faisant rougir cinq fois, & l'éteignant chaque fois en vinaigre.

Autre blanchissage de Cuire.

PUrge le cuivre comme ci-devant, puis stratifie avec souphre, & faits le brûler jusqu'à la consomption dudit souphre, puis pulverise-le & mets-le en un autre creuset à feu fort, tant que l'impureté soit brûlée, puis étant refroidi tamise-le, & tu auras poudre violette, sur laquelle il faudra mettre un poids sur quatre de la poudre suivante, mêle tout ensemble, & avant que de le mettre à fusion, mêlez y un peu de sel de tartre; & qu'il soit trois quarts d'heure en fusion, puis grenaille en bon vin par deux ou trois fois, changeant toûjours de creuset.

Poudre pour servir à ce que dessus.

℞ SAlpêtre deux onces, tartre une once, arsenic une once & demie, pulverisez separément, puis mettez-les dans un pot sur son flanc, couvert dessus & dessous de feu, tant que les poudres soient reduites en huile, tirez-les, & laissez les refroidir, & vous aurez vôtre huile mise en glace, que vous pulveriserez pour vous en servir comme est dit.

Teinture de Lune.

LA Lune étant en fusion, mettez y par trois fois de *l'æs ustum* pilé dans du papier, & remuez un peu, puis couvrez d'un charbon, & réite-

réïterez trois fois la même chose, donnant grand feu, & sur la fin jettez y un peu d'opiment en poudre, jusqu'à-ce qu'il ne bouille plus.

Augmentation de l'Or d'Allemagne.

℞ VErt de gris une once, salpêtre rafiné deux onces, vitriol d'Hongrie quatre onces, or deux onces, sel armoniac deux onces, pilez & mêlez, puis reduisez en eau, ou bouillon, à feu lent, remuant avec un bâton jusqu'à-ce qu'il se remette en corps, lors pilez, puis SSS avec or d'Allemagne en lames en creuset pendant six heures, puis couvrez de charbons, & laissez jusqu'au lendemain, faites bouillir en urine, puis fondez & lingottez.

Antimoine de Monsieur d'Urfé.

℞ ANtimoine & sublimé *ana*, une livre & demie, pilez & mis en cornuë, à laquelle soit adapté son récipiant demi plein d'eau, bien luté avec la cornuë, & à feu lent tirez en une livre de beurre distillé, ou poudre, changez l'eau cinq ou six fois, puis vuidez par inclination, & prenez vôtre poudre blanchâtre : la plus grande dose est de huit grains, & l'ordinaire de deux ou trois incorporez avec sucre.

Teinture de Lune.

FAites eau de chaux vive, filtrez-la, & sur quatre livres d'icelle jettez y trois onces sel de tartre, puis prenez environ une livre du meilleur antimoine que vous pourrez, broyez-le subtilement, & versez y dessus vôtre eau, l'ayant mis

mis dans un pot vernissé, faites le bouillir environ une heure, laissez refroidir, & amassez l'écume qui viendra dessus, faites rebouillir & ramassez, & réiterez jusqu'à-ce que vous ne puissiez plus tirer de l'écume, laquelle doit être spongieuse & rouge, mettez toutes ces écumes en cornuë au bain marye durant trois jours, puis distillez, & vous aurez une belle huile; faites digerer aprés Lune de copelle en limailles en son double poids de cette huile à petit feu durant vingt-quatre heures; puis departez & incartez, quand l'eau de chaux diminuë il faut ajoûter le gras.

TIERSELET.

R*Ecipe* une once Lune, dissolvez-la dans trois onces d'eau forte, puis jettez-y demie-once émery commun rubifié, & autant *d'æs ustum* dessouphré, puis encore deux onces de sublimé faites bouillir le tout en matras jusques à siccité, projettez une once de cette matiere, sur une once de Sol de vingt-quatre Karats, & vous aurez onze gros d'or d'Italie: la projection se fait en plusieurs boulles de cire.

MINIERE.

R*Ecipe* vitriol Romain, ou de Chypre, ou d'Hongrie, rubifié quatre livres, sel nitre rafiné cinq livres, alun de plomb une livre, alun de roche deflegmé une livre, fais eau forte, & bouche bien pour conserver les esprits, & pour mieux faire divise l'operation en cinq cornuës; car l'eau en sera meilleure que si tu la fais en une seule tout à la fois.

Recipe Mercure mineral grossierement concassé, carreau ou brique, vert de gris, sinabre *ana*, une once;

once ; orpimen deux onces, pile & incorpore le tout, & le ſepare en deux cornuës mettant égal poids en chacune ; diviſe de même en deux parties l'eau forte ci-deſſus écrite, & verſes en une partie dans une de tes cornuës, & l'autre dans l'autre, ajoûtant à chacune une livre & demie de ſalpêtre rafiné ; puis fais diſtiller, & quand il ne diſtillera plus donne violent feu de flamme durant quatre heures, & tu auras eau forte graduée, que tu purgeras encore de cette ſorte.

Sur chaque once d'eau mets y un karats de Lune, laquelle tombera en chaux, verſe ton eau par inclination, & elle ſera purgée, & deflegmée ; retire ta Lune precipitée, & fonds la pour t'en ſervir au beſoin.

Aprés mets dans cette eau graduée & purgée autant de Lune fine qu'elle en peut diſſoudre, la jettant peu à peu : chaque livre d'eau diſſout une livre trois quarts de Lune, *id eſt*, ſur trois livres d'eau mets une livre de Lune, mais d'autant que cette eau pour être trop chargée de ſels diſſoudroit avec peine, il faut pour y rémédier prendre une livre Lune de coupelle & la diſſoudre en eau de départ ordinaire, puis évaporer les deux tiers de l'eau avec l'alembic à chaque pour conſerver les eſprits : puis l'ôtant du feu la laiſſer refroidir douze heures, & lors la Lune tombera en paillettes : lors mettez-la ſur vôtre eau graduée qui ſe mettra à travailler.

Enfin quand la Lune ſera diſſoute fais cuire le tout en ventouſes ou matras ſeelé à feu de lampe, avec une mêche de cinq fils durant trente jours, au bout deſquels une quatriéme partie de vôtre Lune en paillettes fixes & teintes à vingt-quatre heures, tirez-les, & ajoûtez autant peſant

ſant de Lune diſſoute en eau graduée qu'il eſt tombé de paillettes; refermez, & lutez bien vos vaiſſeaux, & réïterez vos coctions, & ainſi continuant *in infinitum* vous aurez tous les mois d'une livre de Lune, trois ou quatre onces de Soleil.

Le feu de lampe doit être immediatement ſous le cul du vaiſſeau qui repoſera ſur un trepié de terre, & le tout enfermé dans un fourneau ou deux pots de terre, où il y ait des trous pour faire reſpirer.

Pour tirer davantage de profit, avant que de rubifier le vitriol fais le diſtiller & cohober tant qu'il ne diſtille plus, & devienne blanc; lors pouſſe le feu & il rubifiera, fais ton eau forte avec icelui, & l'alun de roche qu'il faut deflegmer, de plus tire le ſel des *fæces* de ton eau forte, & cimentes en deux ou trois fois ta Lune durant vingt-quatre heures chaque fois, elle ſera adoucie comme du plomb, & ſera diſſoute par l'eau graduée.

Eau Mercuriale.

Recipe ſublimé & amalgamez-le avec glaire d'œuf, ſur une livre de ſublimé, il faut un quarteron de glaires, faites-le digerer au bain marie dans un urinal avec ſon vaiſſeau de rencontre l'eſpace de deux heures, & qu'il bouille pendant la derniere heure; puis exprimez le tout dans un linge, & vous aurez l'eau pour vous en ſervir à blanchir les perles, les trempant dedans pluſieurs fois, puis les frottant avec la farine de féves & du chamois.

Item, elle ôte la tache des eaux fortes, & regales en s'en frottant, puis ſe lavant avec eau fraîche commune, & s'eſſuyant avec étoffe de laine.

Elle

Elle guérit les gales, ſirons, Ereſipelles & autres ulceres.

On connoît qu'elle eſt bonne en ce qu'elle teint en jaune la touche de l'argent, ſi vous mettez le marc qui vous eſt reſté dans une cornuë, vous en ferez diſtiller une huile qui rompt les barreaux de fer qui en ſont frottez.

Huile de Vitriol.

RE*cipe* ſix livres de vitriol calciné doucement juſques à citrinité, prenez trois livres de ce vitriol calciné & trois livres de gros ſable lavé & deſſéché, & mettez-les en cornuë, aprés les avoir bien pulveriſez enſemble adoptez un recipiant bien luté, & donnez vingt ou trente heures feu par degrez juſques à la fin de la diſtillation, qui ſe connoîtra, quand en donnant le feu trés-violent le recipiant s'éclaircit : alors laiſſez refroidir, puis mettez dans un alambic ce qui ſera dans le recipiant & diſtillez, le flegme viendra le premier, puis l'eſprit, & il vous reſtera au fond une huile rouge qui eſt celle du vitriol.

Pour adoucir les Metaux.

RE*cipe* ſalpetre & canfre *ana*, faites diſſoudre en leſſive faite de deux parties de cendres de chêne & une de chaux, filtrez par le papier, puis évaporez à feu lent en vaiſſeau de verre, il reſte un borax qui jetté ſur les metaux fondus les adoucit parfaitement.

Mercure d'Antimoine.

FAites fortes lessive de cendres de serment, filtrez & dissolvez dans deux livres d'icelle une livre sel de tartre, filtrez & mettez en matras y ayant les trois quarts de vuide, mettez dedans une livre Mercure bien pulverisé, mettez sur les cendres durant quatre heures ou plus, laissez refroidir, & vous trouverez une lessive fort rouge & puante, que vous vuiderez par inclination, & laverez le Mercure, qui sera demeuré au fond, en eau chaude par plusieurs fois: puis desséchez à feu lent, & imbibez avec huile de tartre, puis desséchez à chaleur temperée, puis pulverisez & imbibez derechef avec nouvelle huile de tartre, desséchant comme dessus, & rëiterant le procédé, tant qu'il ait bû son double poids de ladite huile, desséchez enfin, pulverisez & faites le putrefier en fiente de cheval durant dix jours, & vous trouverez vôtre Mercure coulant & vif.

Sel de Souphre.

R*Ecipe* Salpêtre deux onces, souphre preparé une once, urine distillée trois onces, mettez le tout dans une cornuë, & joignez-y un grand recipiant, lutant les deux ensemble, hors un petit trou que vous y laisserez à passer un poinçon, donnez feu de distillation ordinaire & moderé, sur la fin le feu se mettra dans la cornuë, & l'esprit de souphre passera les vaisseaux, étant refroidis, il faut bien mouvoir le recipiant, puis passer tout ce qui est dedans, dans un linge, l'exprimant fortement,

tement, & vous aurez une eau que vous garderez pour faire comme s'ensuit.

Recipe les *fæces* qui sont restées dans la cornuë, qui est le salpêtre fixe & insipide; pilez-le, puis mettez-le dans un petit pot d'alambic, & versez sur icelui l'esprit susdit, distillez à feu fort jusques à ce qu'il monte des esprits rouges au chapeau de l'alambic : pour lors cessez le feu, & laissez refroidir, & le sel sera fait ; & si vous voulez le subtiliser davantage, prenez l'esprit d'une autre cornuë, tiré comme ci-dessus, & le cohobez sur ledit sel, & faites comme dessus.

Préparation du Souphre.

R*Ecipe* cire neuve une partie, & souphre commun deux parties, fondez le tout dans un plat de terre, & laissez-le en infusion jusques à ce que prenant le souphre au fond du plat avec le bout d'un bâton il paroisse rouge & gluant : pour lors jettez dessus bonne quantité d'eau commune, la cire surnagera, & emportera toute la mauvaise odeur du souphre, & il vous restera au fond séparé d'avec la cire.

Préparation de l'Urine.

R*Ecipe* urine d'homme sain de celle qui vient depuis minuit jusques à midi, mettez-la digerer à vaisseau ouvert au bain marie l'espace de deux jours, & au troisiéme distillez au même bain jusques à la derniere goutte, & vous en servez comme est dit.

La doze de ce sel est de quinze, vingt ou vingt-cinq grains pour toutes sortes de fiévres, & sur tout pour la continuë & la chaude ; car sa ver-

iu gît à purifier & rafraîchir le sang : il faut prendre dans du bouillon ou dans du jus de limons : ses effets sont de faire uriner ou suër selon que la nature sera disposée ; l'on en peut prendre en tout tems, à tout heure, & sans regime.

Pour contrefaire l'écaille de Tortuë sur le Cuivre.

OIgnez des lames de cuivre ou d'oripeau avec huile de noix, & faites les sécher sur un petit feu, les soûtenant de verges de fer aux extrémitez, comme si vous les mettiez sur un gril.

Autre sur la Corne.

FAites dissoudre à froid de l'orpiment dans de l'eau de chaux filtrée, puis appliquez en sur le peigne de corne ou autre chose avec un pinceau, réïterant s'il n'a pas assez penétré, & faites la même chose des deux côtez.

Mercure de Saturne.

R*Ecipe* Saturne limé, tartre & sel alkali pulverisez *ana* une livre, incorporez bien le tout ensemble, & l'ayant enfermé & sigillé dans un matras, mettez-le au fumier pendant trente ou quarante jours, en suite l'en retirant lavez vos matieres, puis les passez par le cuir.

Fixation du Souphre.

R*Ecipe* souphre vif & chaux vive *ana* deux livres, pilez-les bien ensemble, & empâtez les avec savon mol ; puis faites distiller par l'alambic,

lambic, & vous aurez l'huile de souphre qui fixe le Venus, comme est dit ci-devant.

Dissolvant universel.

R*Ecipe* antimoine deux livres, Venus une livre, pulverisez le tout subtilement & le distillez en cornuë; *Recipe* les *fæces*, broyez les avec une livre de nouvel antimoine, cohobe ta distillation dessus & redistille, pile encore les *fæces*, cohobe & redistille, & toute ta matiere passera en huile blanche, qui est le dissolvant promis: ce qui monte au cou de la cornuë à la deuxiéme & troisiéme distillation est le sinabre antimoine.

Medium.

FAis dissoudre en quatre divers matras, de cuivre dans l'un, du Mars dans l'autre, du verre d'antimoine dans l'autre, & de l'émeri dans le quatriéme *ana*; puis dissolvez en eau regale la moitié du poids d'un de ces quatre precédens, de l'or; joignez toutes ces dissolutions, distillez & cohobez trois fois, puis desséchez à chaleur lente, & faites projection sur un *medium* de Soleil & de Lune d'égal poids de poudre, & puis grenaillez, & mettez au ciment.

Pour fondre le Talk.

STratifiez des lames de cuivre avec de la poudre faite de sel de tartre, arsenic & talk *ana*, du volume & non du poids, en creuset luté grossiérement, & mis au feu durant deux heures à petit feu au commencement; vous trouverez à la fin un culot d'antimoine au fond du creuset, &

& dessus vos poudres calcinées, prenez-les & pilez-les, y ajoûtant le tiers de nouveau talk, *id est*, une once de talk sur deux des poudres, mettez-les ensemble dans un creuset à feu de fusion, & le tout se fondra, & reprenez cette matiére, & ajoûtez-y encore le tiers d'autre talk, *& sic infinitum.*

MINIERE.

RECIPE Venus d'Espagne, purifiez-le en quelque façon avec sel & vinaigre, pour lui lever sa noirceur, desséchez-le; puis *Recipe* une livre de ce Venus, autant de sel commun decrepité, & autant de vitriol deflegmé, humectez le tout avec un peu de vinaigre, le broyant petit à petit, jusqu'à-ce qu'il n'aparoisse aucun Mercure, lequel pour plus de facilité vous ferez tomber sur les poudres en le passant par le chamois: le tout ainsi bien pilé & mèlé, mettez-le dans une cornuë lutée, faites-le sublimer au sable, & réiterez neuf fois ladite sublimation, ajoûtant chaque fois nouveau sel & nouveau vitriol, à la neuviéme fois vous y pouvez mettre deux livres de sel, puis ravivez vôtre sublimé avec son pesant d'huile de tartre, ou avec le double d'écaille de fer, étant mis en cornuë, & poussé selon l'art dans un recipiant, où il y ait de l'eau dans laquelle le Venus tombe; étant ainsi vivifié, vous l'animerez avec l'or comme s'ensuit, si vous voulez travailler au jaune; ou avec l'argent, si vous ne voulez travailler qu'au blanc.

Pour calciner le sol faites dissoudre dans huit onces d'eau regale, une once de sol, puis jettez sur cette dissolution, cinq ou six fois autant d'eau

d'eau commune, & quatre onces de Mercure commun, & laissez-le en digestion lente vingt-quatre heures, & lors il se réduira en forme d'éponge, versez l'eau par inclination, & lavez plusieurs fois vôtre chaux d'or, pour ôter l'acrimonie de l'eau forte, avec de l'eau tiéde.

Pour faire eau regale, mettez sur seize parties d'eau forte quatre parties de sel armoniac.

Pour ôter l'encre de dessus le Parchemin & Papier.

Recipe une livre vitriol romarin, trois livres sel de nitre, quatre onces sinabre, cinq livres alun de Rome, pilez le tout ensemble, & mettez-le dans un alambic; faites distiller à feu lent du commencement, sur la fin plus fort, tant qu'il ne distille rien, gardez cette eau dans des bouteilles de verre, & servez vous en ainsi : faites chauffer de cette eau, & lavez en bien l'endroit que vous voulez effacer, & aussi-tôt lavez bien le même endroit avec de l'eau fraîche commune, & à l'instant l'écriture disparoîtra; faites étendre le papier en lieu sec sur une corde, étant presque sec, mettez le papier sous la presse pour lui ôter les frictions & étant bien sec écrivez, & il sera beau comme auparavant : servez vous d'une éponge ou d'un pinceau pour effacer sur le parchemin.

Pour la Jaunisse.

PRenez du frêne coupé tout d'un coup à l'Equinoxe du Printems, faites le brûler, & des cendres faites en un godet que vous ferez cuire; puis dans ce godet mettez l'urine du malade, &

laiſſez-le à l'air, & à meſure que l'urine ſe conſumera, la Jauniſſe guérira.

Pour le mal de Sein ou de Mammelles.

R*Ecipe* deux livres d'huile d'olive, & mettez y dedans une livre & demie de *minium*, faites les bouillir dans un chaudron, juſqu'à-ce qu'en les jettant dans de l'eau froide ils aillent au fond, alors mettez y dedans une livre & demie de cire jaune trés-délicatement coupée, remuant le tout fort pour l'incorporer, laiſſez encore le tout ſur le feu juſqu'à-ce que cette compoſition paroiſſe bien incorporée & liée enſemble; alors jettez le tout dans un ſeau d'eau fraîche, & paîtriſſez-le dedans fort bien, & faites en des rouleaux pour vous en ſervir d'emplâtres au beſoin: il guérit les duretez du ſein, & empêche que le lait ne vienne aprés l'accouchement.

Pour un Cheval fourbu.

DEmi-verre de jus d'oignons pilez, & demi-verre d'eau-de-vie, donnez-le à boire à un cheval fourbu, l'ayant bien couvert, le fait ſuer & le guérit.

Autre pour le même.

UN pot de vin blanc, dans lequel on a bien lavé la chemiſe d'une femme qui a ſes mois, c'eſt à dire, la chemiſe teinte de ces mois, donné à boire à un cheval fourbu, le guérit.

Pour le Farcin.

R*Ecipe* de la racine d'hieble, & de mauve, faites en de petits filets, gros comme des ferrets d'éguillettes, & ayez en six de chacun; fendez le front du cheval en croix, & mettez dedans un filet d'hieble tout droit, un autre de mauve en croix, & continuez jusqu'à douze filets, six d'un & six d'autre; aprés prenez de la poix de Bourgogne, faites la fondre, & étendez-la sur du cuir que vous arondirez de la largeur du front du cheval, & appliquez-la toute chaude, & mettez le cheval dans l'écurie, en lieu où il ne puisse voir de trois jours, & ne lui donnez pendant ce tems que des balottes de son mouillé, & frottées de miel : aprés travaillez-le à l'ordinaire; si l'emplâtre tombe, & que le front soit tout à fait guéri, & non le farsin, & qu'il n'y eût pas de l'amendement, vous referez la même chose, jusqu'à la troisiéme fois; mais cette troisiéme operation se fera sur la croupe au milieu, & à un pié d'icelle; & il guérira infailliblement.

Pour la Pousse.

METtez dans un pot de terre, un lit de limaille d'éguille, & dessus un lit de souphre pilé, & continuez cette stratification tant que le pot soit presque plein; puis fichez-y au milieu un fer tout rouge, qui y mettra le feu qui y durera environ trois heures : aprés quoi prenez la matiere qui y restera, pilez-la & tamisez-la; & quand vous en voudrez user, mettez en une cueillerée dans un pot de chambre plein d'urine l'es-

pace

pace d'une nuit, & le lendemain faites manger cette poudre au cheval dans son avoine.

Pour la Colique venteuse.

RECIPE *Gutta gummi*, autrement *Gutta gamba*, la grosseur d'une féve, & faites la délayer dans un verre de bon vin blanc, & bûvez-le incontinent, sans observer aucune circonstance, à jeun ou aprés le repas, le matin ou le soir.

Pour une piquure d'épine.

RECIPE Racine d'aube-pine ou aglantine, & appliquez-la sur la playe. La dépouille du serpent appliquée fait sortir l'épine de l'autre part.

Pour le Flux de Sang.

METTEZ sous les pieds contre la chair de l'herbe appellée en latin *centinodia*, & renouée en François.

Pour le Flux de Sang par le nez, ou celui des femmes.

RECIPE petites pieces de bois d'un jeune chêne coupé en ruelles, & appliquez-les sur la nuque, si l'émoragie est du nez; ou appliquez-les au dedans de la cuisse pour une femme qui perd.

Pour la Goutte.

RECIPE deux pintes de jus d'hieble, & une pinte d'huile d'olive, & mettez-les dans un pot de

de terre plombé avec son couvercle luté dans le four : quand le gros pain y est, & laissez l'y jusqu'à-ce que le four soit froid, & dans le besoin frottez vous de cet onguent devant le feu.

Pour le Flux de Sang.

PRenez une pomme que vous creuserez, & dans le creux mettez-y de la cire neuve de la grosseur d'une féve, puis laissez cuire la pomme, & faites la manger au malade.

Pour les Pulmoniques.

R*Ecipe* du poulmon de Renard, faites le dessécher & pulveriser, & usez de cette poudre.

Poudre de Cornachini.

R*Ecipe* de la scammonée la mieux choisie la quantité que vous desirez, broyez-la grossiérement & étendez-la sur du papier gris ; puis ayant mis du souphre sur des charbons ardans, passez le papier où est la scammonée par dessus la vapeur chaude du souphre, jusqu'à-ce que ladite scammonée commence à se fondre & s'attacher au papier ; pour lors retirez incontinent le papier de crainte que demeurant davantage, la scammonée ne perdît toute sa vertu ; ce médicament ainsi préparé est rendu sans odeur ni saveur, trés-efficace pour purger agréablement, doucement, & sans échauffer ; pour purger, dis-je, la bile & toutes les autres humeurs chaudes & subtiles.

Recipe du meilleur antimoine une partie, v.g. une once, & du salpêtre au double, v.g. deux onces, les broyer grossierement ensemble : puis les ayant mis dans un pot de terre, il les faut faire brûler sur les charbons ardans, ce qu'autrement on dit calciner ; mais il faut bien prendre garde que cette calcination ne se fasse en feu trop violent ; & quand elle sera parachevée il la faut réiterer avec encore autres deux onces de salpêtre ; & cette seconde calcination faite, il en faut faire encore une troisiéme avec deux autres onces de salpêtre, si l'on veut la premiére calcination se peut faire avec une once seulement de salpêtre, la seconde avec deux onces, & la troisiéme avec trois onces ; & parce que la seconde & derniere calcination se fait plus difficilement, d'autant qu'il n'y a plus de souphre dans l'antimoine ; il faut bien mêler vos poudres avec un fer rouge ou un charbon ardant jetté dedans, & ainsi le faire passer par tous les endroits de ladite poudre, afin que la force du feu puisse bien passer & penetrer par tout, & calciner toute la poudre ; ce qui se connoîtra par la couleur qui sera ou blanchâtre ou jaunâtre, & encore en les mettant sur les charbons ardans, parce qu'elles ne fumeront plus, ni ne petilleront point ; & finalement il ne restera que le même poids d'antimoine que vous aurez mis au commencement ou fort peu davantage, quand étant ainsi préparé il est changé en substance, & n'aquiert aucune chaleur.

Recipe cinq livres de tartre blanc grossiérement concassé, repurgé & lavé en tant d'eau qu'il soit rendu clair, mettez-les dans une terrine vernissée, & jettez au dessus de l'eau claire de fontaine, laquelle surnage trois doigts par dessus,

ſus, & faites les bouillir durant deux heures ; aprés quoi mettant la terrine dans un lieu froid il ſe formera une crême cryſtalline à la ſuperficie, laquelle vous leverez avec une écumoire, & retirant ſouvent l'ébullition, il s'y formera toûjours de nouveaux cryſtaux ; c'eſt un vehicule aperitif, qui débouche les obſtructions, & diſſipe les catarres & les humeurs craſſes.

La doze pour s'en ſervir eſt de douze à ſeize grains de ſcammonée, & de dix-huit juſqu'à vingt pour ceux qui ſont difficilement purgez : & quant à l'antimoine depuis quatre grains juſques à douze, ou quatorze juſques à ſeize pour ceux qni ſont difficiles à être purgez.

Lors que l'humeur chaude & ſubtile abonde avec la froide & l'épaiſſe, on peut donner égale doſe de ſcammonée & d'antimoine, ſçavoir huit ou dix grains de chacun ; mais ſi l'une des deux humeurs abonde, il faut augmenter à proportion, v. g. ſi la bile ſurmonte la melancolie, ou la pituite, il faut donner douze grains de ſcammonée, & quatre ou cinq d'antimoine.

La doſe du tartre eſt depuis deux grains juſques à ſix, on a experimenté qu'on peut donner ſans danger juſques à vingt grains d'antimoine & vingt-deux de ſcammonée, & qu'aux enfans de trois mois malades de fiévres aiguës on en peut donner trois grains de ſcammonée & deux d'antimoine : & à ceux qui ont un an, quatre grains de ſcammonée & trois d'antimoine, & deux de tartre : aux bilieux & petits enfans, il faut peu de ſcammonée.

L'on peut réïterer ce reméde juſqu'à cinq fois, en diminuant pourtant la doſe à chaque fois, ſi ce n'eſt au cas qu'il n'eût que peu ou point operé la premiére ; car alors l'on peut augmenter la

la doſe la ſeconde fois : pris en vin blanc il fait vomir : pris dans le jus d'orange, il n'eſt pas beſoin de tartre, mais on le peut mettre aprés dans le bouillon.

Or Potable.

RECIPE Sel commun à diſcretion, faites-le diſſoudre dans de l'eau de fontaine, puis filtrez-la le plus purement qu'il ſera poſſible ; puis faites évaporer, & enſuite ſécher ; ce qu'étant fait mettez-le dans un pot, & faites le calciner dans le fourneau juſqu'à inflammation & rougeur ; ce qu'étant fait, comme il eſt encore tout rouge, jettez-le dans un baſſin plein d'eau de fontaine, & faites tout ainſi qu'eſt dit ci-deſſus ſept fois de ſuite ; mais ſi vous ne prenez garde la ſixiéme & ſeptiéme fois vôtre matiére ſe fondra ; c'eſt pourquoi afin de l'empêcher retirez-la du feu, lors que vous voyez qu'elle diminuë ſenſiblement : aprés la derniére filtration & évaporation, elle ſera douce & fuſible comme cire, cela fait mettez vôtre ſel dans le blanc d'un œuf dur, dont vous aurez ôté le jaune, & mettez le diſſoudre en lieu humide, en ſorte que l'œuf ſoit incliné, & que l'huile ou l'humeur tombe dans un vaiſſeau que vous aurez mis deſſous pour la recevoir, puis dans l'huile avec du charbon pilé bien ſec vous en formerez une maſſe, que vous ferez diſtiller en cornuë dans un recipiant bien luté, conſervez l'eau qui en ſortira dans une fiole trés-bien cloſe ou ſcelée.

Pour la Goutte.

R*Ecipe* beurre frais, ſucre fin, eau-de-vie, & huile d'olive *ana* : faites bouillir le tout dans un pot de terre verniſſé juſqu'à diminution de la moitié, & de cette huile ou onguent, qui ſe garde tant qu'on veut, oignez en l'endroit douloureux, l'ayant fait chauffer ſur une aſſiette tout autant chaud que le malade peut l'endurer.

Pour les Verruës.

R*Ecipe* du lait de figuier, & mettez-le ſur les Verruës, & elles guériront.

Pour les Ecrouelles.

R*Ecipe* du jus de limon, & frottez en les Ecrouelles au matin, & puis mettez la tête en ſorte que le Soleil donne ſur le mal, & faſſe ſécher ledit jus, mettant quelque choſe ſur la vûë & ſur la tête, de crainte qu'il ne vous nuiſe, & continuer juſqu'à guériſon pendant cinq ou ſix jours.

Pour faire croître le poil.

R*Ecipe* deux livres d'oignons blancs, une livre de miel, une livre de fiente, & demie livre de graiſſe d'ours, & du tout en tirer de l'eau par le bain marie, de laquelle il ſe faut frotter durant dix-huit jours, lors qu'on ſe va coucher, l'endroit où l'on veut faire venir du poil.

Pour étancher le sang du nez.

IL faut verser lentement du vinaigre dans l'oreille, mettre une paille par derriere ou autour de l'oreille, & la faire bien joindre.

Pour les Ecrouelles.

R*Ecipe* des lezars verts, & mettez-les consumer dans un pot bien luté avec de l'huile dedans autant qu'il en faut pour couvrir lesdits lezars ; & cela pendant quatre heures ; aprés quoi vous tirerez le pot du feu, & le decouvrirez, vous en tenant éloigné, de crainte de la mauvaise odeur, que vous laisserez évaporer pendant quelques heures ; puis prenez la poudre que vous y trouverez, & aprés avoir bien bassiné la playe avec de la lessive de sarment, vous la soupoudrerez de vôtre poudre, & la couvrirez d'une compresse de linge, & quand vous la retirerez le lendemain, la racine sortira avec ; & réïterez cette operation deux ou trois fois, & le malade sera guéri ; que si les Ecrouelles n'étoient pas ouvertes ; il les faut ouvrir par un simple cataplasme avant qu'y mettre les poudres.

Pour le Flux de Sang.

ETeindre un tison de chêne dans une pinte de vin, & en boire.

Autre pour le même.

BOire pendant trois matins eau rose en huile de noix tirée sans feu *ana* deux onces, joignant

gnant si l'on veut le remède precédent du tison de chêne.

Pour la Pleuresie.

RECIPE le blanc qui est au bout de la fiente des poules, en quantité d'une bonne pincée, ou le poids d'un écu, & bûvez-le dans du bouillon.

Pour la même.

RECIPE quatre ou cinq fientes de cheval tout frais faites, & faites les infuser dans du vin blanc l'espace de vingt-quatre heures ou douze seulement, si le malade étoit pressé; & faites lui en boire un grand verre, cela le fait fort suer, & le guérit ainsi infailliblement, quand il seroit à l'extrémité; & pour avoir de ladite fiente fraîche, il ne faut qu'en frotter de la séche entre vos doigts, & la presenter à sentir à un cheval, & il fientera incontinent.

Pour la même.

RECIPE un gros de poix resine, & deux gros de farine de ségle, comme elle sort du moulin sans être passée, faire infuser une nuit dans quelle boisson que ce soit, le vin blanc est le meilleur, la valeur d'un demi setier, & le faire boire au matin au malade, qu'il faut bien couvrir, afin qu'il suë beaucoup, puis l'essuyer; & lui donner à déjuner.

Pour la piqure de Serpent.

R*Ecipe* une branche de geneſt ſauvage, & liez en fortement le membre piqué, un peu au deſſus de la playe, & le venin ne paſſera point plus outre; mais aprés avoir lié, il faut bien ſcarifier la playe avec un raſoir tout au tour.

Pour faire faire des enfans à une Femme ſterile.

R*Ecipe* de la ſauge, fais la diſtiller, & en tire l'eau, & fais en boïre pendant quatre ou cinq jours la valeur d'un petit verre, avec tant ſoit peu de ſel commun; mais il faut obſerver de commencer ce reméde incontinent aprés que les mois de la femme ſont paſſez, & que pendant tout ce tems ſon mari n'habite point avec elle, mais bien aprés qu'elle aura achevé ſes boiſſons.

Pour les maux d'Eſtomach.

R*Ecipe* un gros oignon, creuſez-le, & mettez-y dedans du beurre & de l'huile, & ainſi faites le cuire dans les cendres, & faites en aprés un emplâtre, que vous appliquerez ſur l'Eſtomach.

Pour l'Hernie.

R*Ecipe* graines de genévre, de lin, de chanvre, & des féves *ana*, faites bouillir le tout pendant trois heures dans du vin blanc, avec de la graiſſe de mouton; puis prendre cela, le bien piler & le remettre cuire ſur les cendres chaudes

chaudes sans y rien ajoûter de nouveau, jusqu'à ce qu'il soit fait en consistence d'onguent, dont vous ferez un emplâtre sur du cuir, que vous appliquerez le plus chaudement que vous pourez sur le mal.

Pour toutes sortes d'Hemorragies & Flux de sang, de quelque partie que ce soit.

R*Ecipe* des feuilles de vigne, lors que les raisins sont en parfaite maturité, sçavoir au mois d'Octobre, faites les sécher à l'ombre & pulverisez-les; mettez en sur la playe si c'est une blessure, car quand l'artere même seroit coupée cela arrêtera le sang. Si l'on saigne du nez il en faut mettre dedans en forme de tabac; si c'est une dissenterie, ou une perte de sang d'une femme, il en faut prendre jusqu'à guérison cinq ou six fois le jour dans du bouillon, la quantité d'une pincée chaque fois.

Pour la Fiévre Quarte.

R*Ecipe* un serpent, ouvrez-le, & tirez la graisse qu'il a à l'épine du dos, de laquelle vous ferez distiller une goute seulement dans un bouillon; pour la faire distiller, il y faut approcher contre un charbon, faites prendre ce bouillon au malade, qui vuidera par le haut & par le bas.

Pour guérir les Cancers & les Loups des Jambes.

FAites infuser de la chaux vive dans de l'eau claire, puis prenez de cette eau, & battez-la avec de l'huile, & vous servez de cet onguent aux maux susdits.

Pour

Pour les Pulmoniques qui ont la courte halene.

R*Ecipe* trois rattes de mouton franc, *id est*, mâle, avec un gros oignon blanc ou deux petits, & mettez les bouillir dans un pot vernissé, avec une pinte de vin blanc jusqu'à la consomption du tiers du vin, que vous coulerez alors dans un linge blanc, & en prendrez deux cueilerées le matin, & deux au soir devant le repas.

Pour les personnes empoisonnées.

R*Ecipe* un oignon, coupez-le en deux, & appliquez chacune de ces moitiez à la plante des pieds du malade.

Pour les foiblesses & maux d'Estomach.

R*Ecipe* storax, aloës, mirre, & encens mâle *ana*; & mettez le tout dans de l'eau rose à suffisance pour couvrir le tout & ajoûtez-y du miel au double de l'eau rose, puis faites cuire le tout jusqu'à ce qu'il soit un peu plus obscur que de couleur tannée, & qu'il ne se prenne point aux doigts; lors l'onguent est parfait, & il le faut appliquer sur du chevrotin, & en faire un emplâtre, qui puisse couvrir depuis le commencement de l'estomach jusqu'au nombril, avant que l'appliquer il faut frotter l'endroit où vous le voulez mettre avec de l'huile d'amandes douces tirée sans feu, cet emplâtre se peut garder éternellement, & sert à plusieurs fois, & à diverses personnes.

Pour le boyau qui ſort du fondement.

RE*cipe* de la poudre de corne de cerf, avec autant de Sarron de bois; le tout bien délié, mêlé avec un peu de pâte de ſégle, appliquez le tout bien chaud ſur la partie.

Pour les Hemoroïdes externes.

RE*cipe* les raclures de la corne du pied d'un âne, lors qu'on le ferre, & la faiſant brûler, faites en recevoir la fumée au malade par le fondement, étant aſſis ſur une chaiſe percée.

Pour la Rage.

RE*cipe* une poignée de ſauge menuë, autant de feuilles de marguerites champêtres, autant de ruë, & autant de gros ſel, & un gouſſe d'ail; pilez le tout, paſſez-le en linge blanc, & faites en boire dans un demi-verre de vin; faites ſaigner la playe, mettez-y de ce jus deſſus, puis le marc par deſſus, & réïterez, ſi la premiere fois le malade ne guérit.

Pour faire venir les Menſtruës.

RE*cipe* poudre d'écorce d'orange, & faites en boire dans du vin blanc.

Pour les Verruës.

RE*cipe* un limaçon rouge, & liez le tout vif ſur la Verruë.

Pour

Pour ne se point lasser en marchant.

DEtrempez ruë en huile d'olive, & frottez vous en les pieds avant que de cheminer.

Pour la Goutte.

FAites cuire pendant deux heures, demie livre d'huile d'olive, jusqu'à-ce qu'elle noircisse, remuant toûjours avec un bâton; puis ajoûtez-y deux onces de cire neuve, qui cuise un quart d'heure avec l'huile; mêlez-y aprés deux onces resine en poudre, qui cuise un autre quart-d'heure; puis deux onces litarge d'or qui cuise autant, avec quatre onces de ceruse en poudre; remuant le tout & le faisant cuire à petit feu, puis trois onces de terebentine, & en même tems deux onces d'eau-de-vie un peu hors du feu, mêlant le tout ensemble : l'onguent sera cuit, lors qu'en en laissant tomber une goute dans un plat d'eau elle ira au fond en forme de boule; ce qui sera dans l'espace de six à sept heures, appliquez-le sur le cuir, & chauffez-le pour le mettre sur le mal, & changez de deux en deux jours, raclant l'onguent pour rafraîchir l'emplâtre.

Autre pour la même.

BAssinez la partie douloureuse avec de l'urine recente & chauffée, & puis l'ayant séchée, couvrez-la de linge bien chaud.

Pour tirer les dents ſans douleur.

R*Ecipe* des grenouilles vertes de pré, leſquelles vont ſur les arbres, faites les bouillir dans de l'eau juſqu'à ce qu'elles ſoient entiérement diſſoutes, puis laiſſez refroidir l'eau, & ſur icelle vous y trouverez une graiſſe, laquelle vous prendrez, & en frotterez la gencive de la dent que vous deſirez faire tomber ou arracher.

Pour les morſures de Serpens.

IL faut incontinent qu'on eſt piqué faire brûler un morceau de racine d'Ariſtolochie ronde, & toute brûlante l'apliquer ſur la playe, où il ſe fait une veſſie par où tout le venin ſort.

Pour la Gravelle.

R*Ecipe* des écreviſſes, & pilez les toutes vives avec du vin blanc, & l'ayant paſſé dans un linge bûvez en à l'inſtant.

Pour relever la Luette.

R*Ecipe* jus de feuilles de choux rouges ou d'autres, broyez-les & appliquez les ſur la tête.

Pour les cataractes & taches des yeux.

R*Ecipe* de l'eau de fleur de ſouci diſtillée dans l'alambic, mêlez-la avec un peu de ſavon marbré, & bien battu enſemble, & mettez de cette eau ainſi préparée dans l'œil deux ou trois fois par jour.

Pour

Pour faire accoucher une femme même d'un enfant mort.

R*Ecipe* de la mirre & du *galbanum ana* une once, mêlez-les enſemble en trochiſques, que vous laiſſerez ſécher à l'air, & de cette poudre faites en boire deux dragmes dans quatre doigts de vin blanc.

Autre pour la même.

R*Ecipe* euforbe, *baccarum l'auri ana* demie dragme, & vingt grains de corriandre; le tout pilé & diſſout en quatre onces vin blanc & le boire, mais il eſt trop violent.

Poudre de Monſieur de Senſy contre toutes ſortes de venins.

R*Ecipe* viperes, & aprés les avoir bien fouettées dans un baſſin, coupez leur la tête & la queuë, puis écorchez les corps qui reſtent, & ſéparez-en les entrailles, le cœur, & le foye, coupez leſdits corps par morceaux, & faites les infuſer dans de forte eau-de-vie, & faites infuſer de même, mais ſéparément, les cœurs, foyes, & entrailles; laiſſez le tout infuſer durant vingt-quatre heures en lieu humide, aprés quoi jettez l'eau, & remettez-en d'autre, & qu'elle demeure autre vingt-quatre heures: aprés mettez cette chair dans un pot verniſſé neuf & bien bouché, lequel vous mettrez au four, aprés que le pain eſt tiré juſques à ſiccité, ce que vous réitererez tant qu'il ſera de beſoin, prenant bien garde qu'elle ne ſe brûle; quant aux entrailles, cœur, & foye, mettez-les ſur une pêle auprés

du feu pour les fécher à loisir, puis faites poudres du tout, que vous mêlerez ensemble, & sur chaque once d'icelles ajoûtez y deux dragmes de besoar, & trois dragmes de perles préparées : la dose en est une dragme dissoute dans quatre ou cinq onces de vin blanc ; l'ayant prise il se faut promener, & on suë une sueur fort puante : si l'on en donne à un pestiferé, c'est dans cinq onces d'eau de noix.

Pour blanchir les dents.

℞ UNe livre d'alun, une livre sel decrepité, & une once cloux de girofle, mettre le tout en retorte au feu de cendres, & en tirer l'eau, qu'il faut mettre en petites fioles, lesquelles ne doivent pas être toutes remplies, de crainte qu'elles ne cessent, & il faut prendre garde qu'en se frottant de cette eau les dents, aprés les avoir bien raclées & nettoyées, que ladite eau ne touche point les lévres.

Pour la gravelle, obstructions, & difficulté d'urine.

LEs trois derniers jours de la Lune, excepté de celle de Juin, Juillet & Août, prenez à chacun de ces trois jours, le soir aprés soupé sur le point de dormir, une cueillerée de bonne eau-de-vie, dans laquelle vous couperez trois gousses d'ail bien menu, & bien nettoyées auparavant, ôtant le germe, si par hazard elles commençoient à germer : & aprés avoir bû ladite cueillerée avec les gousses d'ail coupées bien menuës, bûvez une seconde cueillerée de la même eau-de-vie, sans y rien mêler dedans, mais toute pure.

Fard trés-excellent.

℞ BEaume blanc & talc calciné *ana* quatre onces, vinaigre diſtillé une livre, eau diſtillée deux livres; tirer l'huile de tout, dont on ſe frotte le viſage avec une goute ou deux.

Le talc ſe calcine dans un creuſet, avec égal poids de ſalpêtre, mis pendant ſept heures au feu de réverbere; puis vous en ſéparez le ſalpêtre, précipitant les poudres dans de l'eau chaude, au fond de laquelle va le talc.

Eſſence de Jaſmin.

IL faut enfiler dans un fil pluſieurs fleurs de jaſmin, auſquelles on coupe le pied, & on n'y laiſſe que les feuilles: puis on les met ainſi dans une fiole de verre, en ſorte qu'elles ne touchent point le verre, & ayant bien bouché la phiole on la laiſſe au Soleil juſqu'à-ce que les fleurs commencent à jaunir, alors vous les tirerez, & remettrez d'autres, deſquelles comme des premiéres le Soleil fait diſtiller dans la phiole l'eſſence claire comme de l'eau.

Suffocation de Matrice.

℞ QUatre goutes d'eſſence d'ambre jaune; & fais les boire dans de l'eau d'armoiſe ou de matricaire.

Pour la Peſte.

℞ DAns de l'eau cordiale quatre goutes d'eſſence d'ambre jaune.

Pour la colique néfrétique & venteuse.

℞. MEsme quantité susdite d'essence d'ambre jaune, dans du vin ou dans du bouillon.

Vinaigre doux.

℞. LE moût avant qu'il soit au pressoir, faites le bouillir & écumez-le bien, puis laissez le refroidir ; & lors jettez-le sur la mére du vinaigre bien fort : sur une pinte de moût, il faut environ une écuelle de vinaigre, selon qu'on le veut aigre on diminuë ou augmente le vinaigre.

Pour teindre les Turquoises.

TIrez la teinture du cuivre en jettant de ce metail dans l'eau forte, dans laquelle aprés vous faites tremper vos Turquoises.

Autre pour le même.

MEttez tremper les turquoises dans de l'huile d'amandes douces, tirée sans feu.

Vernis pour teindre les Pierreries.

REcipe sandarac, huile d'aspic ; vernis dessicatif, *id est*, huile de petrole, de chacun deux onces, mettez le sandarac & l'huile d'aspic dans une bouteille bien bouchée, la presentant au feu peu à peu, afin de fondre le sandarac, lequel étant fondu, vous y ajoûterez le vernis

vernis desficatif ; & cette operation est finie.

Pour faire un Rubis.

DElayez un peu de lacque fine avec susdite matiere , & avec un pinceau net, teignez vôtre pierre , faites la sécher à loisir.

Pour faire Emerodes.

PRenez un peu de vert de gris distillé, autrement afiné avec un peu de carcome , & mêlez avec la susdite matiére , puis teignez , & faites sécher comme ci-dessus.

Pour faire Saphirs.

PRenez de l'inde, & du blanc d'Espagne, & faites comme dessus.

Pour faire Diamans.

PRenez de l'ivoire brûlé , ou des noyaux de pêche, & faites ainsi qu'a été dit des autres.

VERNIS.

R*Ecipe* huile de lin deux parties, sandarac bien net & seché au Soleil une partie ; puis ayez deux pots de terre vernissez , dans l'un mettez l'huile & le sandarac dans l'autre mis en même tems sur le feu de charbon fort moderé, & également échauffé, & remuez continuellement avec un bâton tant que le sandarac soit dissout , & l'huile chaude, qui l'est lors qu'un bâton de bois vert mis dedans elle fait comme une trainée de

poudre qui brûle & petille, & si le sandarac est cuit il filera entre les doigts comme du sirop, alors versez l'huile dans le sandarac, & remuez tant que tirant le bâton il fasse un filet, & étant ainsi cuit passez-le dans une toile forte, & conservez-le dans des vases de terre ou de verre bien couverts: & lors que vous vous en voulez servir il y faut ajoûter de *l'oleum petroleum.*

Pour noircir le Chagrin.

PRenez de la couperose, dite en Arabe *jar*, qui semble à de la terre blanche, faites la tremper en eau fraîche : & lavez-en deux ou trois fois avec un linge vôtre peau de chagrin, à mesure que l'une est séche, & puis quand le tout est bien sec, ayez de la poudre de gale bien subtile, & donnez-en quelque couche au chagrin avec le même linge remouillé de ladite eau, & lors que le tout sera sec, frottez-le avec une brosse assez rude pour lui donner l'éclat.

Pour la Sciatique.

REcipe la racine de *brionia*, coupez en une petite portion, & creusez aprés le reste de la racine, en sorte que vous y puissiez mettre dedans de la colophone pulverisée ; puis recouvrez le trou avec la piece que vous en aviez ôtée auparavant, & pendez le tout au Soleil avec une corde, & mettez-y dessous un vaisseau, de quelle matiere que vous voudrez, excepté d'airain, pour recevoir la liqueur qui distillera, laquelle vous conserverez pour le besoin, & quand vous vous en servirez, oignez-en chaudement la partie malade, & le mal cessera dans une heure au plus tard.

Pour les Hemorroïdes.

PRenez de la seconde écorce qui est verte, du bois de nerprun une poignée ou deux, faites la cuire dans trois pintes de vin blanc jusqu'à-ce qu'il soit reduit à la moitié, & vous en étuvez le plus chaud que vous pouvez souffrir, vous baissant sur le bassin autant que vous pourez.

Autre pour le même.

FAites des boutons de cette susdite raclure ou écorce, mais sans l'avoir bouillie, & frottez chaque bouton de ladite raclure, puis envelopez les boutons de raclure dans un coin de chemise, & laissez-les sécher jusqu'à-ce que le mal soit sec.

Autre pour le même.

℞ LA tige des mauves blanches coupez quatre doigts dessus le nœud, & quatre doigts dessous, & pends la au cou, & les hemoroïdes iront séchant à mesure que ladite tige séchera, & si tu veux qu'elles fluent, met de la feuille desdites mauves sous tes pieds.

Pour les pulmoniques & courte haleine.

℞ TRois ou quatre feuilles de ceterac, mettez-les dans un verre de vin blanc avec de l'eau suivant vôtre boisson ordinaire un verre en vous levant, un autre verre à l'entrée du dîner, un autre au commencement du souper, & un autre en vous couchant; & continuer jusqu'à guérison, qui sera dans peu de jours.

Pour les Louppes.

IL faut les lier avec le poil de la queuë d'une mule, & elles tomberont infailliblement.

Pour la Colique.

℞ TRois ou quatre noyaux de noisettes rouges séches, broyez-les en poudre déliée, détrempez-les dans demi-verre de vin ou bouillon, & prenez-les durant le mal. Les os desdites noisetes font le même.

Pur toutes Fiévres.

℞ UNe pierre vitriol de Chypre, mets la dans un grand verre d'eau, l'espace que tu conteras deux cens puis l'en tire & fais boire l'eau, lors que l'accés veut venir, dans deux ou trois fois l'on guérira, & la premiére on vomira la cause du mal.

Autre pour le même.

FAites bouillir eau de fontaine, puis la laisses un peu refroidir, & prens en un grand verre si chaud qne tu le pourras souffrir, un peu avant l'accés, ne prenant plus chose quelconque jusques aprés l'accés, qui sera plus grand qu'à l'ordinaire, mais on guérira.

Pour le Flux de Sang.

℞ LA peau qui est dans les noisettes cassées, de dix ou douze noisettes pulverisées, & bûë

bûë dans du bouillon, réïteré deux ou trois fois guérit assurément.

Parfum de Rose.

℞ QUatre livres de roses, & deux de sel commun dans un matras, & laissez les ainsi quarante jours à la cave en terre dans du sable : puis faites distiller, & l'eau est un excellent parfum d'Angleterre.

Teintures de Roses.

℞ UNe once roses de Provins, une demie dragme esprit de sel, & demie dragme esprit de vitriol, avec une pinte d'eau; faites un peu digerer le tout sur cendres chaudes, & prenez cinq ou six gouttes de cette eau, dans un verre d'eau ou dans du bouillon, & si vous voulez ajoûtez-y du sucre pour en faire du sirop & le dulcifiez.

Pour la Ratte.

FAites infuser durant quarante-huit heures trois onces d'iris de Florence concassé, & enveloppé dans un linge noué, dedans trois pots de vin blanc, & bûvez de ce vin un verre à jeun durant neuf matins.

Pour le mal de tête & migraine.

POrtez une bague d'acier au doigt annulaire gauche.

Eau pour toutes sortes de playes & ulceres, & pour les carnositez, y mettant un peu d'eau commune, lors qu'on s'en sert pour la verge.

R*Ecipe* six onces de trés-bon esprit de vin, rectifié par trois ou quatre fois, & mettez-y dedans une once d'alun & une once de canfre, faites le dissoudre, & la dissolution faite, gardez vôtre eau pour les occasions.

Pour l'Hydropisie.

FAites infuser durant douze heures, ou vingt-quatre, demie dragme de jalap, & demie dragme d'iris de Florence, bien pulverisez dans un verre de vin blanc; puis faites boire le vin, & toutes les poudres au malade, & réïterez de trois jours en trois jours: pendant ce tems nourrissez bien le malade de bons restaurans, & faites lui user de confortatif; comme confections d'Alkermes & Hyacynte, & vous vous pouvez user du seul iris de tems en tems, pour adoucir la violence du reméde.

Pour la migraine & maux de tête.

R*Ecipe* une ou deux feuilles de Sureau, autrement dit souyé, mettez-les sur le front, puis frottez-en vôtre bonnet par dessus, & vous tenez le front appuyé sur le chevet l'espace d'une demiè-heure & vous serez guéri.

Pour les Verruës.

PIlez oignons blancs, & ſel commun enſemble, & mettez en ſur les Verruës.

Lait virginal.

℞ STorax deux onces, benjoin une once, eau-de-vie une pinte, beaume demie once ; laiſſez infuſer le tout un peu de tems ſur les cendres chaudes, puis filtrez, & mettez-en trois ou quatre goutes dans un verre d'eau.

Pour la Goutte.

BAſſinez la partie affligée avec de l'urine recente & chauffée, & couvrez-la avec des linges chauds, l'ayant ſechée.

Pour degraiſſer parfaitement un chapeau.

℞ P*Syllium* une demie once, breſil une demie once, écorces d'oranges ſéches à diſcretion, faites bouillir le tout dans de l'eau juſqu'à-ce qu'elle ſoit rouge, laiſſez-la refroidir, & du muſſilage qui ſe fait au deſſus, frottez-en le chapeau juſqu'à-ce qu'il en ſoit fort imbu.

Pommade.

FAites bouillir crême & fraiſes enſemble, & ſur la fin tirez le beurre qui ſe fait ſans les fraiſes, & gardez le pour vôtre uſage.

BEAUME.

FAites faire du beurre le troisiéme jour aprés que la vache a été mise aux herbes : mettez ce beurre dans des coquilles d'œufs, couvertes d'autres coquilles les unes sur les autres.

Ciment pour les tonneaux.

FAites bouillir des feuilles d'ormes, & du suif de mouton crud, & mettez-en aux fentes des tonneaux.

Preservatif contre la peste, & Beaume.

MEttez de la sauge cruë enveloppée dans un linge fin sur vôtre nombril, & elle tirera tout le mauvais air que vous humerez, & elle noircira ; ce qu'elle fera aussi mise sur un corps mort de peste.

Boüillie avec huile & vin rouge, c'est un excellent beaume pour les nerfs refroidis ou retirez, si l'on en frotte la partie paralitique avec cette decoction, & qu'on y ajoûte le marc par dessus.

Boire tous les matins deux doigts de vin ou d'urine, où l'on aura éteint deux ou trois zets de noix brûlée à la chandelle.

Pour le mal des Dents.

FAites bouillir de l'alun sur une pêle, & prenez les premieres ébullitions, détrempez-les avec eau-de-vie, & appliquez-les sur la dent.

Pour les playes.

METtez ſur la playe du borax pulveriſé, & puis arroſez-le d'urine ; & la playe guérira en douze heures.

Pour étancher le ſang d'une playe.

APpliquez un morceau de vitriol contre la playe, & il cauteriſera la veine, & étanchera le ſang.

Pour les poudres parfumées.

RAclez de la craye de Briançon, & ſur une livre d'icelle mettez un gros de muſc ou autre odeur, les ayant bien mêlez & retournez pluſieurs fois, durant quarante-huit heures ; puis mêlez les avec quelques ſortes de poudres que vous voudrez parfumer peu ou beaucoup, ſelon que vous la voudrez forte.

Pour que le vin n'enyvre pas.

UN gros de ſel de choux, fait par calcination de l'herbe, mis dans un pot de vin le fait bouillir, & l'ébullition étant ceſſée, ledit vin n'eſt plus capable d'enyvrer, & n'en eſt pas moins bon.

Tache d'huile.

POur empêcher que les taches d'huile n'augmentent, il faut coudre avec du filet un eſpece d'arriere-point tout au tour de la tache,

&

& l'huile ne passe pas outre, ni au delà du filet.

Eau celeste du grand Duc donneé à M. de Vendôme.

RECIPE *Ecipe* Turbit blanc & gommeux deux onces, mastic en larmes, girofle, galange, muscade, canelle, cubebes *ana* une demie once, bois d'aloës une once, ou au defaut deux onces de sandal citrin, pulverisez le tout ensemble & mettez le en une fiole de verre, & ajoûtez-y deux onces de terebentine de Chio ou de Venise, miel blanc une demie livre, esprit de vin bien rectifié quatre livres, bouchez bien le vaisseau, & laissez le en digestion environ deux jours; puis faites distiller le tout à petit feu, & puis aprés augmentez-le jusqu'à-ce que le bain marie ne puisse plus faire distiller; alors ôtez le vaisseau, & mettez-le sur cendres ou sable, & augmentez le feu pour en faire sortir une liqueur blanche, laquelle il faut séparer de la premiére; & alors qu'il ne distillera plus il faut encore augmenter le feu pour en faire sortir encore la troisiéme de couleur rougeâtre & oleagineuse, qu'il faut encore mettre à part, puis retirer le vaisseau du feu.

Il est trés-bon pour remédier à la colique graveleuse, & à la pierre, d'ajoûter sur la susdite quantité, au tems de la distillation, & mêler demie livre de casse ressente,, & une demie once de *spica nardi*, & faire infuser, & fondre aprés la distillation du sel de corail & de perles, de chacune demie once, & une once de crystal de tartre.

Premiére

Premiere Eau.

ELle purifie le ſang, fortifie l'eſtomach, diſſipe les vents, rémédie aux opilations du foye & de la ratte, guérit la colique néfrétique, & de la pierre ; abat les fumées de la matrice, & appaiſe les fluxions du cerveau, obvie à la goutte, ſur tout lors qu'elle n'aît de pituite, ſert à l'aſthme, & à la phtiſie.

Seconde Eau.

ELle ſe peut mêler avec la premiére, & elle en eſt plus forte contre la pierre, elle guérit les playes, il la faut réiterer deux ou trois fois le jour, les loups & *noli me tangere.*

Troiſiéme Eau.

ELle eſt propre auſſi pour les playes, elle appaiſe promptement la douleur des hemorroïdes, en les lavant avec un linge trempé dans ladite eau, elle eſt ſalutaire contre la goutte froide, en frottant la partie.

Il faut prendre de la premiére & de la ſeconde, avec eau de bugloſe ou eau commune, ou quelque eau appropriée au mal : il faut mêler enſemble une demie cueillerée de chacune.

Pour faire paroître les écritures éfacées ſur les vieux tîtres de parchemin.

FAis diſſoudre trois onces de noix de gales pulveriſées, dans une pinte de vin blanc, & laiſſe

laiſſe les en digeſtion froide, juſqu'à-ce que les gales ſoient pulveriſées & diſſoutes, puis lave de cette eau les endroits éfacez: la diſſolution ſe fait en quinze jours, puis diſtille ladite diſſolution, afin que cette eau ne noirciſſe pas le parchemin.

Lut pour ſêler les verres.

RE*cipe* farine folle, bol fin, & chaux vive, mêlez & pulveriſez trés-ſubtilement; puis détrempez avec glaire d'œuf bien battuë, trempez des linges dedans & les appliquez promptement.

Eau pour les playes ouvertes, ulceres inveterez, gangrene, & autres ſemblables maux.

RE*cipe* eau de chaux filtrée trois pintes ou quarante huit onces, & la mettez dans un grand matras, puis mettez une dragme & demie de Venus précipité, ſubtilement broyé dans une petite fiole, avec de l'eau commune, & remuez-le ſi fort qu'il ſe brouille & ſe mêle parfaitement avec l'eau, puis étant ainſi bien délayé, verſez-tout d'un coup dans le grand matras où eſt l'eau de chaux, & laiſſant ledit matras tant incliné qu'il le pourra être, ſans que rien en ſorte; laiſſez repoſer le tout juſqu'à-ce que l'eau ſoit éclaircie, & le Venus précipité au fonds; puis retirez cette eau par inclination induſtrieuſement ou filtration, pour n'y mêler aucune poudre, qui la rendroit trop corroſive: gardez cette eau, & pour vous en ſervir faites la chauffer tiede en vaiſſeau de terre non verniſſé, car rien de metallique ne la doit toucher, ni aucun metail, car elle le corro-

deroit, & humectez en deux ou trois linges, lesquels vous appliquerez sur le mal, d'abord il soulagera, appaisera la douleur & l'inflammation; & puis portera jusqu'à guérison : si le mal est grand vous pouvez laisser une compresse en beaucoup de doubles trempée dans cette eau sur l'ulcere, mais quand le mal est net il ne faut que le bassiner quand on le pense, puis y mettre tel emplâtre que le mal requiert : elle nettoye les playes, guarantit de la gangrene; quand le mal est en bon état, il ne s'en faut servir que legerement, parce qu'elle abstergeroit trop.

Eau pour toutes playes, ulceres, ôs rompus, gravelle, accouchemens.

R*Ecipe* une once *oculi cancrorum* pulverisez parfaitement, & mettez dessus cette poudre du vinaigre trés-fort, il se fera une ébullition trés-haute, remuez avec une espatule durant une heure, l'ayant laissé reposer quatre heures passez par un linge, donnez de ce vinaigre, qui sera fade deux cueillerées à jeun, deux autres à quatre heures aprés midi, & deux en s'allant coucher : elle se peut garder éternellement.

Pour toutes sortes de fiévres.

R*Ecipe* coquilles de limaçons, calcineées naturellement dans les vignes, pulverisez-les ou dissolvez-les dans du vinaigre distillé, évaporez le vinaigre : puis imbibez ce sel d'eau-de-vie, & faites le évaporer, & réiterez deux fois l'imbibition de l'eau-de-vie, puis donnez de ce sel huit grains dans de l'eau, pour toutes sortes de fiévres.

Pour toutes ſortes de Coliques.

RECIPE *Ecipe* racines de *conſolida*, & de *ſigillum Salomonis*, faites les ſécher au Soleil, puis pulveriſez les & prenez de chacune de ces poudres, la peſanteur de demie dragme dans du vin rouge, & vous guérirez.

Pour la Colique.

R*Ecipe* de l'ardoiſe nette, & qui ne ſoit pas pourrie, faites la rougir au feu, puis retirez la & pilez-la en un mortier trés-ſubtilement, & donnez une dragme de cette poudre au malade, dans un demi verre de vin clairet, il guérira ſur l'heure.

Orvietan de Deſiderio de Combes.

R*Ecipe* angelique deux onces, eſcorſonaire deux onces, graine de genevre quatre onces, ruë une once & demie, bon iris une once, cloux de girofle demie once, verre d'antimoine quatre dragmes, poudre de vipere quatre dragmes, à ſon deffaut fine theriaque une once, confection d'Hyacinte & Alchermes *ana* demie once, corne de cerf de la premiére tête demie once, *enula campana* demie once, ariſtolochie ronde une once, gentiane ſix onces, *anthora* deux onces, miel bon quatre livres; faites premiérement bouillir le miel, avec un verre de bon vin & écumez le bien juſqu'à-ce que le vin ſoit conſumé & le miel cuit, puis détrempez les poudres ſuſdites dedans avec un pilon.

Vertus

Vertus dudit Orvietan.

L'Operation ordinaire des poisons & venins communs, est de causer de la douleur à l'estomach, à la tête, aux côtez, perte de parole, tremblement, fiévre horitique ou planetaire, étranglemens, alterations, inquietudes, & autres accidens selon le poison, donné exprés ou corps par mégarde, ou celui qui se fait dans nos corps par croupissement des humeurs corrompuës: en ce dernier cas il en faut prendre pour couper le mal, le poids d'une dragme au matin détrempé avec eau de scabieuse, ou chardon-benit, ou buglose, dans du vin, ou dans du bouillon, ou seul, comme l'on voudra, selon les maladies deux ou trois fois la semaine; il est bon aux maladies contagieuses causées de l'infection de l'air, il le faut avaler avec eau sudorifique comme dessus, & suer tant qu'on pourra, & si les forces suffisent, en prendre deux fois le jour; & changer châque fois de linge : bon pour les mélancoliques, flatueux, hypocondriaques, en prenant soir & matin avec eau de buglose : pour les pleuretiques tout de même, il fait cracher, & garde que la matiere n'est portée par metaphyse aux poulmons; observant regime de vivre : excellent contre la vermine, la rougeole, petite verolle, pourpre, & toute colique venteuse & causée de pituite vitrée : dissipe les vapeurs malignes de la matrice, la desséche, si elle est trop humide, & la rend propre à concevoir : rehabilite les imbecillitez aux vases spermatiques, de l'homme ou de la femme; l'épilepsie, vertige, paralysie, stupeur, cephalalgie, & migraine : en prenant aux commen-

commencemens des Lunes les matins, au poids susdit, arrête les vomissemens causez de foiblesse d'estomach & dégoût des viandes : les dissenteries, tous poisons mineraux, vegetaux, animaux, au poids susdit, avec vin fait sortir le poison par le haut ou par le bas, réïtéré si besoin est : la morsure des serpens, viperes, scorpions, chiens enragez & autres animaux venimeux : si c'est morsure ou piquure, il sera bon de presser bien le lieu piqué ou mordu pour en faire sortir le sang corrompu, & aprés laver ladite partie avec de l'urine, & appliquer dessus du beurre frais & dudit antidote, s'il y avoit quelques jours que le venin fût invéteré, bûvez dudit antidote, détrempé avec environ deux ou trois onces d'urine, réïtérant deux ou trois fois, si besoin est : souverain contre la peste au poids d'un écu, avec demie once eau de chardon-benit, & couvrir le malade jusqu'à-ce qu'il suë, puis changer de linge & réïterer deux ou trois fois : preserve de peste, au poids de la grosseur d'un poix le matin, preserve le cœur, fortifie l'estomach, empêche le mauvais air : il faut continuer.

Eau précieuse de la Roque.

R*Ecipe* fleurs de ligustre, autrement troene, distillez-les, ayant préalablement soupoudré avec de l'alun, & gardez cette eau.

Distillez aussi en poudre l'herbe nommée chancrée, autrement *geranium*, ou herbe au charpentier, comme dessus.

Distillez de même façon les fleurs du *caprifolium*, & gardez ces eaux à part, desquelles vous prendrez égales portions, les mêlerez, & les gardez.

Distillez fleurs de coin, roses blanches, & des sommitez de framboisiers chacune à part, puis le mêlerez par égale portion, & les gardez.

Prenez des eaux premieres, trois feuillettes, des derniéres une feuillette, mêlez-les, dans lesquelles vous dissoudrez une dragme & demie de canfre, dissout dans l'eau-de-vie, préalablement bouchez parfaitement la phiole, & tenez-la exposée au Soleil jusques à la fin d'Octobre, & la gardez.

Vertus de cette Eau.

ELle guérit les ulceres aux reins, si on en prend deux ou trois doigts à jeun, & l'on continuë jusqu'à guérison, elle guérit gonorrée, & chaude-pisse, en en prenant trois doigts chaque matin, & qu'on continuë neuf jours; elle guérit tous ulceres, & chancres, en les lavant avec cette eau tiede; est propre pour la gangrene; elle guérit les taches des yeux, & les cataractes, si on s'en sert deux ou trois fois par jour en forme de collier, & ôte l'inflammation des yeux, & la demangeaison des paupieres: elle est aussi fort bonne pour les fiévres.

Pour les grandes chutes de lieu fort haut.

IL faut prendre un coq & lui couper avec des ciseaux une piece de la crête, & recevoir le sang qui en sort, & le faire boire tout chaud au malade, qui reprendra un peu de sentiment, s'il n'est tout à fait mort; aprés quoi recoupez une autre piece de ladite crête; & faites lui reboire ce qui viendra encore de sang, & réiterez tant qu'il n'y ait plus de crête; laquelle étant d'un

gros coq fournira bien trois ou quatre cueillerées de ſang, qui donnera tant de vigueur & de force au malade qu'il ſera en état de s'aller faire penſer.

Pour les playes par fer, comme coupures, &c.

R*Ecipe* un charbon tout allumé, & pilez-le fort en cet état avec du ſel ſuffiſamment, puis verſez ſur cela de l'huile d'olive, & appliquez cette compoſition ſur la playe qui ſera parfaitement guérie dans quatre ou cinq jours.

Pour mortifier la Volaille.

FAites avaller une cueillerée de vinaigre au poulet que vous voulez tuer, & lui ayant tenu un peu de tems le bec fermé tuez-le, & il ſera trés-tendre.

Pour les Hemorroïdes.

FAites rougir une pêle de fer, puis mettez-y deſſus une feuille de choux rouge, & laiſſez-la un peu chauffer des deux côtez, puis appliquez-la ainſi toute chaude, mais non grillée, ſur le fondement, & réïterez pendant ſept ou huit jours, une fois le matin.

Pour la Pierre.

FAites infuſer dans un demi ſetier de vin blanc, un gros oignon coupé en tranches, l'eſpace d'une nuit, & bûvez le vin le lendemain matin.

De l'Essence de Perse & de la Cephalique.

Ceux qui souhaitteront d'avoir de ces Essences, dont les propietez sont admirables les trouveront à Paris toutes préparées trés-fidellement chez M. Ruviere *Apotiquaire du Roi proche S. Roch.*

L'Essence de Perse est ainsi appellée, parce que c'est un secret venu des Païs Orientaux, & particuliérement du Royaume de Perse où il est fort en usage; c'est un preservatif souverain contre l'Epilepsie, & l'Apoplexie, si on en prend une ou deux fois par semaine, sur tout en hyver une cueillerée à jeun seule, ou mêlée avec deux cueillerées d'eau de betoine. Si les Epileptiques en prennent une ou deux cueillerées au tems de leurs accés, elle les fait passer aussi-tôt. Elle produit souvent le même effet aux personnes surprises d'apoplexie prise en même quantité, & s'il en est besoin on peut réïterer la doze plusieurs fois en un même jour, en toute sûreté.

Elle est excellente pour guérir les vapeurs des femmes, en leur en donnant une cueillerée seule ou mêlée avec deux cueillerées d'eau de fleur d'orange, selon que la vapeur est plus ou moins violente. Elle excite les mois prise à jeun pendant quelque tems. Elle facilite l'accouchement, en donnant trois cueillerées seule au tems des plus grandes douleurs. Elle guérit les fiévres intermittentes, si au commencement du frisson, on en prend une ou deux cueillerées seules, ou mêlées avec quatre cueillerées de bon vin. Il faut continuer pendant trois ou quatre accés.

Appliquée extérieurement, elle guérit les contusions, les playes recentes, nettoye les ulcéres.

C'eſt encore un ſouverain reméde contre la brûlure apliquée ſur lapartie brûlée.

L'Eſſence Cephalique eſt un Reméde encore plus ſouverain que l'Eſſence de Perſe contre l'Apopléxie. Il ne ſe donne qu'en tems de néceſſité, & la doſe eſt une petite demie cueillerée à chaque fois, que l'on peut réïtérer ſans rien appréhender, s'il en eſt beſoin. Si on en donne en même quantité aux Epileptiques & aux femmes ſujettes aux vapeurs ; Ce reméde arrête incontinent le mal ; il eſt auſſi excellent contre les coliques. Il guérit pareillement la douleur de dents, ſi l'on en met ſur la dent qui fait mal avec un peu de coton qui en ſoit imbibé. Cette Eſſence appaiſe auſſi la douleur des goutes, ſi on en frote la partie malade, & réſout toutes les tumeurs froides : Il n'y a preſque point de dartres quelle ne guériſſe, ſi l'on les en frotte legérement pendant quelques jours, une ou deux fois par jour.

Reméde pour la fiévre quarte.

QUe ſi l'on urine avant que la fiévre quarte prenne, & qu'on pêtriſſe aprés un pain avec cette urine, faiſant manger tout le pain à un chien mâle, il prend la fiévre, & le malade guérit.

Reméde pour la Gonorrhée.

IL faut faire diſſoudre dans trois pintes d'eau, trois dragmes de Vitriol, puis filtrer cette eau, & en boire trois verres le matin, & ſe promener. Si l'on vomiſſoit par hazard, il faudroit y ajoûter de l'eau fraîche, & continuer huit ou dix jours ; puis ſe ſeringuer avec ladite eau, &

& se purger de trois en trois jours avec de la casse.

Pour la Louppe.

LA tige & les feuilles de l'angélique sauvage broyées simplement dans la main, & appliquées sur une louppe, avec un linge qui les tienne dessus durant quelques heures, & continuant quelques jours ; la louppe guerira entiérement sans incommodité dans quinze ou vingt jours.

Pour mortifier la Volaille.

LA volaille ou la viande penduës mortes à un figuier se mortifient promptement.

Pour les Rossignols.

LEs branches de figuier guérissent les tayes des yeux des Rossignols : Et lors qu'ils sont hydropiques donnez leur à manger des Cloportes, & ils en gueriront.

Pour la Pleurésie, les Tumeurs des Chûtes, & les Goutes.

TEtrahit, *vel herba Judaïca*, ou la troisiéme espéce de *sideritis*, croissante à l'Isle de Ré, fraiche ou séche, cuite en bonne quantité dans de l'eau, fait une décoction rousse, tirant sur le rouge; frotant de cette décoction fort chaude l'endroit douloureux d'une Pleurésie, la guérit infailliblement, dans deux ou trois fois; & la marque est, que l'eau se brouille & trouble : il faut continuer jusques à ce qu'elle ne se teigne plus : la mê-

même décoction est singuliére pour les Tumeurs des Chûtes, & quelquefois sert pour les Goutes.

Autre pour la Pleurésie.

PRenez des étouppes étenduës en gâteau, mettez les dans la poële, & dessus ces étouppes mettez y trois ou quatre pourreaux, le verd, le blanc, & la barbe, pilez les grossiérement, faites en une omelette; la retournant plusieurs fois de côté & d'autre, & sur la fin arrosant les deux côtez avec du vinaigre, & ainsi appliquée chaudement sur la Pleurésie, la guérit dans deux ou trois fois, si elle ne guérit la premiére.

Autre pour la même.

LE poids d'un écu de sang de bouc, tué en lui coupant la verge & les testicules, bû dans du vin, dans un œuf, ou autre chose, guérit de la *Pleurésie.*

Pour la Fiévre.

SUr l'anniculaire gauche, une pincée de sel, une amorce de poudre à canon, autant de poivre, & en aussi grande quantité que sont ces trois, de bonne & forte suye de cheminée, trois gousses d'ail, & pour dix-huit deniers de saffran, piler le tout avant que d'y mettre le saffran, & appliquer le tout immédiatement sur la chair, couvert aprés d'un linge bien lié, une heure avant l'accés: l'y laisser continuer, & le tremper tous les matins dans de l'eau-de-vie; & le garder neuf jours.

Pour la Dureté de sein.

PRenez deux livres d'huile d'olive, & mettez y dedans une livre & demie de *minium*, puis faites les bouillir dans un chauderon, jusques à ce qu'en les jettant dans de l'eau froide ils aillent au fond, alors mettez y dedans une livre & demie de cire jaune trés delicatement coupée ; & remuant le tout fort, pour l'incorporer, laissez le tout encore sur le feu, jusques à ce que cette compositon paroisse bien incorporée toute ensemble, & bien liée, alors jettez le tout dans un seau d'eau fraîche, & le pêtrissez dedans fort bien, & en faites des rouleaux pour vous en servir d'emplâtre au besoin : il guérit les Duretez de sein, & empêche que le lait ne vienne aprés l'accouchement.

Reméde éprouvé pour la Goute.

℞ BEurre frais, sucre fin, eau-de-vie, huile d'olive, *ana*, faites bouillir le tout dans un pot de terre vernissé, jusques à diminution de la moitié ; & de cette huile ou onguent, qui se garde tant qu'on veut, oignez en l'endroit douloureux, l'ayant fait chauffer sur une assiette, tout autant chaud que le malade le peut souffrir.

Autre pour la Goute sciatique.

POrtez dans vôtre poche, ou contre la cuisse, entre les chausses & la chemise du côté malade deux pattes d'un liévre tué, entre les deux Nôtre-Dames d'Août & de Septembre, avec cette obser-

observation, qu'il faut la patte de derriére du même côté malade, & la patte de devant de l'autre côté: ainsi à un malade du côté droit, il lui faut appliquer la patte droite de derriére: & la patte gauche de devant: & pour ceux qui ont mal au côté gauche, il leur faut appliquer la patte gauche de derriére, & la patte droite de devant: & à l'instant le mal cessera.

AUTRE.

PRenez la racine de *brionia*, coupez en une petite portion, & creusez aprés le reste de la racine, en sorte que vous y puissiez mettre de la colophone pulvérisée dedans, comme dans un étui ou boëte, puis recouvrez cela avec le morceau que vous avez coupé au commencement, & pendez le tout au Soleil avec une corde, mettez dessous un recipiant de ce que vous voudrez, excepté d'airain; & de la liqueur qui en distillera, que vous conserverez pour l'occasion l'ayant bien chauffée, quand vous vous en voudrez servir, vous oindrez la partie malade, & le mal cessera dans une heure, au plus tard.

Reméde pour les Hémorrhoïdes.

UNe dragme de sel de plomb, dans une pinte d'eau de mauve, est un excellent reméde pour faire rentrer les Hémorrhoïdes, en les bassinant avec ladite eau froide.

Trés-beau Vermillon.

LA poudre de cochenille mêlée avec de l'alun brûlé, & puis étouffé chaud dans l'eau de plantain, ou de rose, est le meilleur Vermillon qu'on puisse trouver.

FIN.

Ecoume
ou Pariotons